



BIBL. NAZ.
Pitt. Emanuele III

II
SUPPL.
PALATINA

A

168

NAPOLI





530. vi

II Suppl. Palat. A 168

3.1.6.

ESSAIS

DE

MORALE.

TOME SIXIEME.

RECEIVED JUL 17

627.27.8

ESSAIS

DE

MORALE,

CONTENANS

DIVERS TRAITÉS
sur plusieurs devoirs importants.

SIXIEME VOLUME.



A PARIS,

Chez GUILLAUME DESPREZ , Imprimeur-
Libraire ordinaire du Roi , & du Clergé de France ,
rue S. Jacques , à S. Prosper & aux trois Vertus.

M D C C L V.

Avec Approbation & Privilège du Roi.







TABLE

DES TRAITES ET DES TITRES
des Pensées contenues en ce Volume.

- I. Traité. *Des fondemens solides de la piété chrétienne*, page 1.
- II. Traité. *Des devoirs mutuels des inférieurs & des Supérieurs* 21
- III. Traité. *Du mal qu'il y a de détourner une personne de la pratique de l'obéissance*, 46
- IV. Traité. *De l'humilité qui doit accompagner les œuvres extérieures de la charité*, 66
- V. Traité. *Des conduites extraordinaires*, 82
- VI. Traité. *Du scandale*, 93
- VII. Traité. *Qu'on n'a jamais sujet de se plaindre de ceux qui nous accusent de quelque défaut*, 104
- VIII. Traité. *Si c'est usure que de vendre plus cher à crédit*, 112
- IX. Traité. *Le Procès injuste*. 149
Abregé du Procès, 152
1. Ecrit. *Des bornes légitimes de cette maxime, Qu'il ne faut point se prévenir, & de l'abus que l'on en peut faire*, 160
- a iij,

2. <i>Ecrit. Des Arbitrages ,</i>	177
<i>Pensées sur divers sujets de Morale ,</i>	200
1. <i>Direction ,</i>	200
2. <i>Moderés contredisans ,</i>	201
3. <i>Deux sortes de moderations ,</i>	202
4. <i>Serviteurs imparfaits utiles ,</i>	202
5. <i>Honteux d'être servi ,</i>	203
6. <i>Rois d'humeur ,</i>	203
7. <i>Nourriture d'amour-propre due aux servi- teurs ,</i>	204
8. <i>Respects exigibles & non exigibles ,</i>	205
9. <i>Connoître le mérite avant que de l'estimer ,</i>	205
10. <i>Ce n'est pas grande chose que d'avoir ce qu'on appelle communément bon esprit ,</i>	207
11. <i>Supprimer son esprit ,</i>	209 , 210
12. <i>Ebullitions d'esprit ,</i>	199 , 200
13. <i>Regles des ajustemens ;</i>	209
14. <i>trois sortes d'esprits ,</i>	212
15. <i>Quand on peut juger que l'on a raison dans les différends avec des personnes très- habiles ,</i>	212
16. <i>On a besoin de vérité & de condescen- dance ,</i>	217
17. <i>Péchés cachés par diverses raisons ,</i>	218
18. <i>Ne pas disposer légèrement de son bien ,</i>	218
19. <i>Crainte de la mort ,</i>	221
20. <i>Punitions du péché nécessaires après le péché ,</i>	223
21. <i>Origine des Cérémonies ,</i>	224
22. <i>Difficile de juger de ce qui est ou possible ou impossible ,</i>	225
23. <i>On est moins en danger de se tromper en</i>	

T A B L E.

vij

jugeant en mal , qu'en bien ;	227
24. Difficile de louer & de faire la vie d'un Saint ,	228
25. Les mots ne signifient pas la même chose en diverses bouches ,	229
26. Le bonheur n'est sensible que par la délivrance du mal ,	230
27. L'amour approche les objets ,	230
28. Trois sortes d'esprits ,	231
29. Des plaisirs : Jugement des Essais de Montagne ,	232
30. Vanité , assaisonnement de la plupart des choses ,	237
31. Pourquoi l'Ecriture n'excite à louer Dieu que des ouvrages de Dieu ,	240
32. Les beautés de la nature plus estimables que celles de l'art ,	242
33. Ce qui nous trompe en comparant les avantages des conditions ,	243
34. On ment en disant vrai ,	244
35. Dieu nous fait un grand honneur de nous employer à défendre la vérité ,	245
36. Obligations de découvrir certaines choses ,	246
37. Dieu cache sa vérité ,	247
38. Pourquoi on prend le parti des maltraités ,	248
39. La solitude désagréable , & pourquoi ,	248
40. Les Philosophes n'ont connu qu'une des trois parties de la pénitence ,	250
41. Les discours des Prédicateurs ne sont que des paraphrases du Sermon de saint Jean ,	251

42. <i>Raison d'engagement impie ;</i>	251
43. <i>Les hommes aspirent à l'infailibilité ;</i>	252
44. <i>Gardes contre la vérité ;</i>	253
45. <i>Le style de l'Ecriture inimitable ;</i>	253
46. <i>La mauvaise maniere de reprendre les écrits ;</i>	254
47. <i>Peu de vertu à souffrir les avertissemens de bonne grace ;</i>	254
48. <i>Différentes regles des actions ;</i>	255
49. <i>Les objets du monde sont comme des miroirs ;</i>	255
50. <i>Esprits de mouche ;</i>	258
51. <i>Fausse éloquence ;</i>	259
52. <i>Manieres des femmes mondaines formées par le diable ;</i>	259
53. <i>Sentiment , fantaisie , raisonnement , raisonnaillerie ;</i>	259
54. <i>Moins nous sentons nos péchés , plus ils nous chargent ;</i>	262
55. <i>L'abondance de la lumiere est différente de la justesse ;</i>	263
56. <i>Les esprits stupides dans leur froid , sont spirituels dans leur chaleur ;</i>	264
57. <i>Ce qui est mauvais selon Dieu , est absolument mauvais ;</i>	264
58. <i>Dispositions où l'on doit être à l'égard des maux d'imprudence ;</i>	265
59. <i>Souvent on ne profite pas de la vérité , parcequ'elle est mal dite ;</i>	267
60. <i>Beauté de découvrir plusieurs vérités tour d'une vue ;</i>	268
61. <i>Graces quelquefois dûes aux criminels ;</i>	269

T A B L E.

ix

62. Deux sortes de défauts d'esprits ,	270
63. Hemisphere qui borne la vue ,	272
64. Réalités chimeres ,	273
65. Contrariétés ,	278
66. Humilité d'orgueil ,	279
67. Amas de biens humains avec un seul défaut , suffit pour rendre une personne malheureuse ,	280
68. Délicatesse vient de foiblesse ,	280
69. Etre toujours prêt d'aller à confesse ,	281
70. Moyen de ne manquer jamais d'entretien ,	281
71. Ce qu'il faut faire dans les mouvemens déraisonnables ,	282
72. On connoît d'autant plus Dieu , qu'on est plus convaincu qu'on ignore sa conduite ,	282
73. Visite de Dieu ,	284
74. Multiplication de ce qui est dit par l'Esprit de Dieu ,	284
75. Esprit humain , étroit & injuste ,	285
76. Sécheresse ,	287
77. Souffrir les personnes sèches ,	290
78. De l'entretien ,	292
79. Il est utile de s'affliger des maux qu'on attend ,	298
80. Imprudens sont quelquefois plus prudents que ceux qui n'ont point fait de fautes d'imprudence ,	299
81. S'édifier des mauvais exemples ,	300
82. Saints , quoique peu instruits , sont plus de fruit que les savans qui ne sont pas Saints ,	302
83. La Religion chrétienne attache sans er-	

reur la justice à la force ,	304
84. <i>La Religion chrétienne rend seule raison des biens & des maux ,</i>	306
85. <i>Nulle Religion n'a pris soin des mœurs que la Chrétienne ,</i>	307
86. <i>Jesus-Christ Docteur unique de la science du salut ,</i>	307
87. <i>Orgueil de l'homme lui rend l'humilité nécessaire ,</i>	308
88. <i>Etat de l'ame d'un grand pécheur ,</i>	309
89. <i>Excuse des soldats qui tuent dans une guerre douteuse ,</i>	309
90. <i>Allegories ,</i>	312
91. <i>Ceux qui n'ont pas les défauts , ont je ne sai quoi qui en donne l'idée ,</i>	319
92. <i>Bizareries ,</i>	319
93. <i>Conversation des femmes ,</i>	321
94. <i>Opter , ou se résoudre à demeurer seul ,</i>	324
95. <i>Confesseur ,</i>	328
96. <i>Ceux que Dieu secourt immédiatement lui sont plus obligés ,</i>	329
97. <i>Disposition des hommes à l'égard des avertissemens ,</i>	330
98. <i>On n'est pas mieux dans la solitude que dans le monde , quand on y est vuide de Dieu ,</i>	333
99. <i>Royaume intérieur dont l'amour-propre distribue les charges ,</i>	333
100. <i>C'est une grande affaire que d'être char- gé de son ame ,</i>	336
101. <i>Le repos chrétien a ses occupations ,</i>	337
102. <i>Maux passés ne sont rien. Or tout passe ,</i>	339

T A B L E.

xj

103. Etendue de la reconnoissance ,	340
104. Prudence nécessaire pour ne pas légèrement communiquer aux autres certaines idées qu'on se fait ,	343
105. Adresse de l'amour-propre à se dissimuler ses défauts ,	344
106. Commencement de la vocation souvent foible ,	347
107. S'il est bon de conférer souvent avec son Directeur ,	349
108. Chagrin , divertissement ,	351
109. Blâmer pour être loué ,	353
Panegyrique de S. François de Paule ,	354

Fin de la Table.

Fautes à corriger.

Page 4. ligne dernière confiance, *lisez* confiance. Pag. 12. lig. 1. da, *lis.* de. Pag. 104 lig. 12. de ne bâmer, *lis.* de ne blâmer. Pag. 109 lig. 4. probale, *lis.* probable. Pag. 110 lig. 12. recontres, *lis.* rencontres. Pag. 120 lig. 16. *in contimenti*, *lis.* *in continenti*. Pag. 155 lig. 14. réfoudre, *lis.* résoudre. Pag. 182 lig. 21. invibles, *lis.* invisibles. Pag. 274 lig. 10. rout, *lis.* tout. Pag. 296 lig. 8. qu'à le mettre, *lis.* qu'à la mettre. Pag. 304 lig. 18. ne pouvant qu'être, *lis.* ne peuvent qu'être.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, ces *Essais de Morale* par feu Monsieur Nicole. L'Auteur est connu ; chacun fait que ses Essais ne sont rien moins que des essais, mais des coups d'un excellent Maître des plus habiles dans la Morale. Ainsi il y a lieu d'espérer que l'Ouvrage sera bien reçu, dans lequel je n'ai rien trouvé qui blessât la foi ou les mœurs. Fait à Paris ce quatrième Novembre mil sept cent treize. *Signé*, BIGRES.

ESSAIS



ESSAIS DE MORALE.

PREMIER TRAITÉ. DES FONDEMENTS SOLIDES *de la confiance chrétienne.*

I.



L'HOMME n'étant jamais assuré de sa persévérance dans le bien, & ne connoissant pas même avec certitude sa justice présente, & si c'est l'amour de Dieu ou l'amour de soi-même qui domine dans son cœur; il y a dans lui une cause toujours subsistante d'incertitude à l'égard de son salut.

Il a plu à la justice de Dieu d'humilier l'orgueil de l'homme, qui est le

Tome VI.

A

2 I. *Traité. Des fondemens*

plus grand & le plus dangereux de tous
ses maux , par cet effroyable contre-
poids & cet étrange rabaissement. Car
n'y ayant rien de si vil qu'un réprou-
vé , & n'y ayant personne qui soit as-
suré, s'il n'est point de ce nombre mal-
heureux ; il n'y a par conséquent per-
sonne qui sache s'il n'est point dans le
dernier degré de la vileté , de la bas-
sesse & de la misere.

Mais l'homme n'a aucun sujet de se
plaindre de cet état ; & il doit au-con-
traire , en rendant hommage à la ju-
stice de Dieu , rendre en même-temps
grâces à sa bonté & à sa miséricorde ,
en se tenant bienheureux d'y être : car
ayant mérité une condamnation cer-
taine, c'est beaucoup pour lui de n'être
réduit qu'à l'état d'une incertitude de
son salut , qui ne lui en ôte pas l'es-
perance.

II.

Dieu lui permet même, ou plutôt il
lui commande, de tâcher de diminuer
cette incertitude , & de faire tout ce
qui lui est possible , pour avoir une ju-
ste confiance qu'en mourant il obtien-
dra le sort & la récompense des Justes ;
car quoiqu'il reste toujours quelque
incertitude , il y a néanmoins des de-

de la confiance chrétienne. 3
grés de doute qu'on peut éviter, &
dans lesquels il n'est pas permis de
demeurer.

III.

Il y a des états dans lesquels on ne sauroit avoir qu'une réponse de mort. C'est-à-dire, qu'il est certain qu'en y mourant on est infailliblement damné. Et ce sont tous ceux qui enferment des engagements criminels. Toute l'incertitude qui y peut rester, c'est qu'on peut espérer d'en sortir tant qu'on est en vie; mais en y demeurant, on ne peut attendre qu'une damnation certaine. Dieu ne permet à personne de demeurer volontairement dans cette sorte d'incertitude; & quiconque ne travaille pas à en sortir, non-seulement est coupable par les malheureux engagements qui forment cet état; mais c'est même un nouveau péché d'y demeurer volontairement, & de ne pas faire toute sorte d'efforts pour en sortir.

IV.

C'est encore un état très-blâmable, lorsqu'ayant quelque sujet d'espérer la miséricorde de Dieu, on se peut néanmoins reprocher sur ce point une gran-

4 I. Traité. *Des fondemens*

2. *Petr.*
1. 10.

de négligence , & d'avoir eu peu de
soin de pratiquer ce que saint Pierre
nous recommande , de rendre notre
vocation certaine par nos bonnes œu-
vres. Car enfin le salut étant l'unique
bien des hommes , ce n'est point une
matiere où l'indifférence soit suppor-
table. Il faut tâcher de l'assurer le plus
que l'on peut , & l'incertitude n'est
tolérable en ce point , que lorsqu'elle
est nécessaire & inévitable. Qui peut
la diminuer y est obligé. Or il est cer-
tain qu'on le peut , & qu'il y a un état
auquel le commun des Chrétiens peut
arriver , où ils peuvent avoir une juste
confiance de leur salut. Nous devons
donc tous travailler à nous mettre dans
cet état : Nous devons tous marcher
vers la mort & le Jugement qui la doit
suivre , avec une espérance ferme de
la miséricorde de Dieu.

V.

Mais comme dans une matiere qui
nous importe si fort , il est très-dange-
reux de se tromper , en prenant une
présomption téméraire pour une con-
fiance légitime , c'est un avantage con-
siderable que les fondemens de cette
confiance soient marqués par quelqu'un,

de la confiance chrétienne. 5

de la lumière duquel on n'ait aucun
sujet de se défier ; & c'est ce que l'on
pourra rencontrer en méditant sérieu-
sement un excellent Passage de S. Au-
gustin , qui a eu dessein de procurer à
son peuple cette solide confiance , en
renfermant en peu de paroles les fon-
demens sur lesquels elle doit être ap-
puyée. En voici les termes : *Ambulan-* In Ps.
66. n. 7.
tes in fide , exultantes in Deo , facien-
tes opera bona , exhauriendo quotidie
[minuta peccata ,] jejunando , orando ,
eleemosynas faciendo , dicendo puro
corde : Dimitte nobis debita nostra ,
ambula securus & exulta in via , canta
in via : Noli timere Judicem : C'est-à-
dire , » Marchant dans la foi , met-
tant en Dieu votre joie , pratiquant «
les bonnes œuvres , prenant soin de «
vous purifier continuellement des «
moindres fautes , par le jeûne , par la «
prière , par les aumônes , & disant «
tous les jours d'un cœur sincère : Par- «
donnez-nous nos péchés ; marchez «
avec confiance & avec joie , avec «
des chants d'alegresse : Ne redoutez «
point la venue de votre Juge. »

V I.

Voilà l'abregé de la direction de
S. Augustin sur la chose du monde la

A iij

6 I. *Traité. Des fondemens*

plus importante, qui est de savoir quel est l'état de vie qui nous donne lieu d'espérer qu'en mourant, Dieu nous recevra entre les bras de sa miséricorde. C'est-à-dire, que voilà les conditions que S. Augustin a cru nécessaires à tous les Chrétiens, pour marcher dans leur voie avec une confiance raisonnable. Qui les reconnoît en soi sans se flatter, peut avoir cette confiance raisonnable; mais qui ne les reconnoît point, ne peut marcher que dans une présomption téméraire. On peut banir les troubles & les inquiétudes; quand on sent effectivement en soi ces dispositions; mais c'est un malheur infini d'être sans crainte lorsqu'on ne les a pas.

Celui qui n'y est pas encore peut y tendre, & il peut y arriver en donnant tout l'ordre nécessaire à la réformation de sa vie. Mais celui qui s'est établi dans une fausse sécurité, ne travaille plus à en acquérir une véritable, & marche sans crainte dans ce chemin d'illusion jusqu'à ce que la mort l'en détrompe inutilement.

Il n'y a donc rien de plus souhaitable qu'une confiance bien fondée, ni rien de plus terrible qu'une confiance

de la confiance chrétienne. 7

présomptueuse & mal fondée. La raison & la foi nous obligent également de chercher l'une & d'éviter l'autre, & par-conséquent l'une & l'autre doit porter tous les Chrétiens à s'instruire à fond de l'étendue de ces conditions marquées par S. Augustin, à tâcher de les pénétrer, & à se donner bien de garde de prendre le change. Et c'est pour les'y aider qu'on a dessein de les examiner ici, & de tâcher de faire discerner ceux qui les ont & ceux qui ne les ont pas.

VII.

La premiere condition que demande S. Augustin, c'est la foi, qu'il exprime par ces termes, *Ambulans in fide*, MARCHANT dans la foi. Par où il nous fait comprendre que la foi dont il parle ici, n'est pas une conviction stérile des mysteres de notre Religion; mais une foi agissante & opérante par la charité, dont la preuve la plus essentielle est, qu'elle nous fasse marcher dans tous les commandemens de Dieu. Et comme cette condition demande qu'il y ait une conformité entre la foi & notre vie; elle demande par-conséquent qu'il n'y ait pas de contrariété entre les sentimens de la foi, & le té-

A iiiij

8 I. Traité. *Des fondemens*

moignage que notre conscience nous rend intérieurement de nos actions passées : c'est-à-dire , qu'elle demande que la foi ne les condamne pas , & ne nous fasse aucun reproche essentiel sur notre vie passée : ce qui est conforme à ce que dit l'Apôtre S. Jean : *Si notre*
 2. *Joan.*
 3. 21. *cœur ne nous reprend point, nous avons de l'assurance devant Dieu.* Il faut donc avoir cette assurance que notre cœur ne nous reproche rien : ce qui ne se doit pas entendre sans doute des reproches des petits péchés, mais de ceux qui sont incompatibles avec l'amitié de Dieu.

VIII.

Il est clair par-là qu'on ne peut avoir cette assurance , lorsque la foi condamne en nous des actions criminelles non réparées. Car on en peut être exempt en deux manieres , ou parcequ'on n'en a jamais commis , ou parcequ'on les a effacées par une véritable pénitence. Mais si l'on ne peut se rendre témoignage ni de l'un ni de l'autre , on ne sauroit dire avec verité , ni avec une confiance raisonnable , que l'on a marché dans la foi. Car ce n'est pas marcher dans la foi , que d'être dans un état contraire à la foi. Or l'état

de la confiance chrétienne. 9

d'impénitence est formellement contraire à la foi qui nous appelle à la pénitence , & qui nous déclare que si nous ne la faisons, nous périrons tous : *Nisi pœnitentiam egeritis , omnes similiter peribitis.* Luc. 13.
5.

Il faut donc par nécessité que notre conscience nous rende témoignage, ou d'une innocence entiere, ou d'une solide pénitence. Mais à qui rend-elle ce témoignage ? Et combien par - conséquent cette condition est-elle rare ?

IX.

Tout le monde est assez persuadé de la rareté de l'entiere innocence ; c'est-à-dire , de l'exemption totale des péchés mortels pendant toute sa vie , & l'on ne fonde guères la confiance de son salut que sur ce que l'on se persuade , que si l'on en a commis , on en a obtenu la rémission. Mais pour se le persuader avec raison , il faut savoir au-moins les conditions d'une véritable pénitence, étant impossible de s'assurer de l'avoir faite , sans savoir au-moins en quoi elle consiste. Cependant il ne paroît que trop que la plupart du monde ne le fait pas. On s' imagine que faire pénitence , consiste seu-

A v

110 I. Traité. *Des fondemens*
lement à se confesser de ses péchés à
un Prêtre, & à en obtenir l'absolution.
Ce sont en effet des conditions néces-
saires, mais ce ne sont pas les seules.
Tout homme qui a fait un péché mor-
tel, s'est détourné de Dieu; il a aban-
donné Dieu pour se tourner vers la
créature; il y a mis sa dernière fin, il
l'a préférée à Dieu. Il faut donc que
pour retourner à Dieu il se convertisse
à lui; il faut qu'il le préfère à toutes
les créatures, & qu'il mette en lui sa
dernière fin. Voilà ce qu'on appelle
conversion.

Mais cette conversion ne peut être
véritable, si elle ne nous fait haïr les
péchés que nous avons commis, si elle
ne nous fait résoudre à les quitter & à
les punir. Car elle nous doit faire ai-
mer le juste arrêt de Dieu, qui nous
ordonne de faire pénitence dans cette
vie: & quoiqu'elle nous puisse faire
obtenir le pardon sans cette pénitence
actuelle, elle ne l'obtient jamais sans
une résolution effective de la faire.

Voilà bien des choses auxquelles on
pense peu, que l'on examine peu. Et
cependant sans cet examen, le témoi-
gnage que l'ame se rend de la péniten-
ce, est incertain & bien peu fondé;

& ainsi c'est avec bien peu de fondement qu'elle juge qu'elle marche dans la foi.

X.

Il ne suffit pas pour marcher dans la foi, qu'elle ne condamne pas notre vie passée, ou qu'elle nous donne une juste confiance d'avoir recouvré la vie de l'ame, si nous l'avons perdue; il faut de plus qu'elle nous donne lieu de croire que nous l'avons conservée: sans cela, nous aurions lieu de douter de la sincérité de notre conversion. Car, pour être véritablement convertis, il faut non-seulement avoir renoncé à tout péché mortel, mais il faut encore s'être établi dans une vie qui en soit exempte. Il faut donc encore que la foi ne condamne rien dans notre vie présente, comme contraire à ses règles & à ses préceptes; & pour cela, il est nécessaire que nous ayons une juste confiance que nous sommes dans l'état & dans l'emploi où Dieu nous veut, & que nous y remplissions tous nos devoirs essentiels. Car il est bien clair que ce ne seroit pas marcher dans la foi, si la foi condamnoit notre état présent & notre vie présente. C'est donc encore le sujet d'un examen-se-

12 I. *Traité. Des fondemens*
rieux, da considerer avec soin, si notre
conscience ne nous reproche point
quelque déreglement dans nos actions
présentes.

XI.

La troisieme chose dont nous de-
vons nous assurer pour croire avec rai-
son que nous marchons dans la foi,
c'est de savoir si le gros de nos actions
& de notre vie, est conduit par la lu-
miere de la foi. Car si ce que nous
avons en vûe, & que nous nous pro-
posons dans nos actions, est quelque
chose d'humain & de temporel; c'est
pour cette chose que nous vivons, c'est
cette chose qui nous conduit, & non
pas un bien qui nous soit proposé par
la foi. La vûe de notre esprit s'arrête à
ce bien temporel. Elle est renfermée
dans le temps, & nous ne pouvons
dire avec verité que nous marchons
dans la foi. Car la foi est une lumiere
qui ne nous propose que des choses in-
visibles & éternelles. En un mot, le
désir de posséder Dieu, de satisfaire à
nos devoirs, d'obéir à ses loix, doit
être notre principale passion. Si ce dé-
sir domine & s'assujettit tous les au-
tres; si nous rapportons à cette fin le
corps de nos actions & le gros de notre

vie, nous pouvons dire que nous marchons dans la foi. Mais si au-contre la vûe de notre salut n'est le principe que d'un petit nombre d'actions ; si elle ne produit que des applications passageres ; si les intérêts humains sont beaucoup plus agissans sur nous, nous avons peu de sujet de croire que nous marchons dans la foi.

XII.

S. Augustin, après cette première condition que nous venons d'expliquer, en ajoute une autre qui en est une suite, & qu'il exprime par ces paroles : *Exsultans in Deo*, Vous réjouissant en Dieu ; & cette joie qu'il exige comme une disposition essentielle & inséparable d'un vrai Chrétien, a sans doute deux principaux objets. L'un est la délivrance de l'état du péché par la rémission que nous en avons obtenue, qui fait qu'une ame chrétienne s'écrie avec David : *Domi- Ps. 129. 6*
ne, eduxisti ab inferno animam meam, salvasti me à descendantibus in lacum : Vous avez, Seigneur, retiré mon ame de l'enfer, vous m'avez sauvé du milieu de ceux qui descendent dans la fosse. L'autre est l'adoption à l'état des er-

14 I. Traité. Des fondemens

fans de Dieu, qui donne droit aux biens éternels dont l'esperance doit donner de la joie à tous ceux en qui elle est légitime, selon qu'il est dit,

Rom. 12. 12. *Spe gaudentes : REJOUISSÉZ-vous dans votre esperance.*

Quiconque n'a point en soi dans quelque degré, le sentiment de cette double joie, n'est pas dans un état digne d'un Chrétien, & qui lui puisse donner une juste confiance; & s'il est absolument sans joie, il faut qu'il ait oublié, comme dit S. Pierre, qu'il a été purifié de ses péchés; puisqu'il n'en a plus de joie, & qu'il ne pense plus à son adoption, ni aux biens auxquels elle lui donne droit.

2. Petr. 1. 9.

XIII.

La joie que doit donner à un vrai Chrétien la vocation au Christianisme, enferme celle de la participation aux biens dont il jouit déjà, & l'attente de ceux auxquels il a droit dans l'autre vie. Ainsi elle comprend cette admirable lumière dont tout Chrétien jouit, qui est ce secret inestimable de la rédemption des hommes, caché si long-temps en Dieu, & découvert dans les derniers temps: elle comprend l'incorporation au corps de Je-

Ius - Christ , l'union avec l'Eglise en qualité d'un de ses membres , le droit à l'héritage du Ciel qui nous appartient. Voilà les sujets de joie qu'on ne sauroit ôter à un Chrétien , & qui lui doivent causer une joie intérieure & effective , quoiqu'elle ne soit pas toujours sensible.

XIV.

Mais de - peur que nous ne nous trompions dans le discernement de ces conditions qui , étant spirituelles & consistant plus dans des dispositions que dans des effets , sont plus sujettes à l'illusion ; S. Augustin y en ajoute trois autres , qui consistent dans des actions dont nous pouvons avoir une plus grande certitude. La première , est de faire de bonnes œuvres , *faciens bona opera*. Ainsi il ne suffit pas de n'en point faire de mauvaises , il en faut faire de bonnes. Il ne suffit pas de ne point pécher , comme l'on dit , par commission : il ne faut point pécher par omission , *faciens bona opera* : & ces bonnes œuvres doivent comprendre premièrement l'accomplissement de tous les devoirs de justice qui sont indispensables : car quiconque ne satisfait pas à ces devoirs , n'a point

16 I. *Traité Des fondemens*

de solide dévotion, & par-conséquent n'a point de sujet d'une confiance légitime. Mais il faut encore satisfaire aux devoirs de charité, & c'est même particulièrement ce que S. Augustin entend par ces bonnes œuvres. Nous devons tous aimer notre prochain, nous devons tous aimer l'Eglise : & cet amour ne doit point être stérile ni oisif. Car il n'y a point d'amour qui soit stérile : il doit produire des fruits de bonnes œuvres : il faut assister le prochain ou par des aumônes corporelles, ou par des offices d'une charité spirituelle ; & si l'on ne peut faire autre chose, il faut au-moins l'édifier par ses bonnes œuvres, par l'exemple de sa patience, de sa douceur, & de ses autres vertus. Ainsi personne n'est dispensé des œuvres de charité : car si nous ne sommes pas en état de pratiquer celles qui conviennent aux riches, nous ne pouvons nous dispenser de celles qu'on ne sauroit ôter aux pauvres, & nous nous y devons porter avec d'autant plus de soin, que Dieu nous a ôté les moyens d'exercer les autres.

XV.

Entre ces œuvres de charité, il faut

de la confiance chrétienne. 17

avoir une attention particuliere à s'acquitter de celles qui nous tiennent lieu de talens, c'est-à-dire, de celles pour lesquelles Dieu nous ayant donné une aptitude particuliere, nous a marqué par-là qu'il les exige de nous. Ces talens forment des dettes & des obligations envers Dieu, qui demande de nous que nous nous en servions pour la fin à laquelle il les a destinés. Qui les laisse inutiles enfouit son talent, & s'attire la condamnation de ce serviteur paresseux, qui au-lieu de le faire profiter, s'étoit imaginé qu'il lui suffisoit de ne le pas perdre, & de le rendre tel qu'il l'avoit reçu, sans en avoir fait aucun usage. *Matth. 25. 18.*

XVI.

Mais la seconde condition qu'ajoute S. Augustin, qui est de réparer par ses jeûnès, ses aumônes & ses prieres, les fautes ordinaires qu'on ne sauroit entierement eviter en cette vie, est encore plus propre pour distinguer ceux qui peuvent avoir une juste confiance de leur salut, d'avec ceux en qui elle est suspecte de présomption. A quelque degré de vertu qu'on soit parvenu, elle ne sauroit être entierement

exempte de fautes. Si ces fautes détruisoient la confiance, personne n'en pourroit avoir : & si nonobstant ces fautes, on devoit avoir une égale confiance, les Chrétiens vigilans sur leurs actions, n'auroient aucun avantage au-dessus des autres.

Ce qui les distingue donc, & ce qui fait que la confiance des uns est juste, & que celle des autres est suspecte de présomption, c'est que les uns réparent par la pénitence les fautes venielles où ils tombent, & que les autres en font un amas qu'ils ne réparent point.

Il est vrai que ces fautes ne donnent pas par elles-mêmes la mort à l'âme, puisqu'on les suppose venielles ; mais elles la défigurent ; elles en ternissent l'éclat, elles l'affoiblissent, en diminuant la charité intérieure en quoi consiste sa beauté & sa force ; & en diminuant la force de l'âme, elles la disposent à des chûtes plus dangereuses ; elles rendent les prières plus languissantes & moins efficaces, les communions moins fructueuses, & souvent même inutiles, & capables de rendre l'âme malade, au-lieu de la fortifier. Enfin il ne faut pas confondre

les fautes mêmes avec la négligence à les réparer. Car si les fautes sont vénielles, la négligence à en faire pénitence ne l'est pas toujours. La pénitence est un précepte, dont l'accomplissement est une disposition nécessaire pour avoir part au Royaume de Dieu. C'est un précepte que de porter la croix, de mener une vie crucifiée, d'annoncer la mort du Seigneur, en mourant sans cesse au péché, puisque c'est une disposition nécessaire pour communier dignement selon S. Basile. C'est donc en un sens une nécessité de jeûner, comme S. Augustin le recommande ici, c'est-à-dire, d'embrasser la mortification & la privation des plaisirs; c'est une nécessité de faire l'aumône corporelle & spirituelle au prochain; c'est enfin une nécessité de prier avec componction pour obtenir de Dieu le pardon de ses péchés.

XVII.

Cette prière de componction n'est pas seulement nécessaire en elle-même : mais il est nécessaire de plus, comme saint Augustin a eu soin de le marquer, qu'elle soit accompagnée de la condition à laquelle Jesus-Christ

20 I. Traité. *Des fondemens, &c.*

a proprement attaché la rémission de nos péchés, qui est que nous remettons sincèrement aux autres les offenses qu'ils ont pu nous faire. Il faut donc que cette priere soit pure, c'est-à-dire sincere, & que le cœur s'accorde avec les paroles, en ne conservant pas intérieurement contre le prochain un venin, qui subsiste aux yeux de Dieu, dans le temps même que nous témoignons extérieurement que nous lui pardonnons. Car c'est le cœur qui pardonne, & non pas la langue : c'est en quoi consiste sa pureté. C'est la haine & l'aigreur qui le souille ; ainsi c'est la charité & la douceur pour le prochain qui le purifie, & à laquelle Dieu ne peut refuser le pardon de nos péchés, quand il la voit dans notre cœur, lorsque nous pardonnons sincèrement & véritablement à nos freres.





SECOND TRAITÉ.

DES DEVOIRS MUTUELS des inférieurs & des supérieurs.

I.

POUR nous acquitter de ce que nous devons aux hommes, il faut leur rendre ce qu'on leur doit, non-seulement selon la justice, mais aussi selon la charité; car la charité est un devoir & une espèce de justice.

Ces devoirs sont différens : il y en a d'invariables, parcequ'ils naissent de quelque raison qui est toujours subsistante; & d'autres qui changent & se diversifient en plusieurs manieres, parcequ'ils naissent des dispositions particulières des hommes, qui sont changeantes.

II.

C'est un devoir invariable que celui de l'affection; nous la devons à nos ennemis, & à plus forte raison à nos

11 II. *Traité. Des devoirs mutuels*
amis. C'est encore un autre devoir indispensable , que celui de respect envers tous ceux qu'on est obligé de regarder au-dessus de soi selon l'ordre de Dieu, parceque cet ordre est une chose subsistante, & qui ne dépend point des qualités personnelles.

Mais il faut bien examiner en quoi consiste ce respect ; parcequ'il y a un combat mutuel entre la concupiscence des inférieurs, qui tend à le diminuer ; & celle des supérieurs, qui tend à l'augmenter. L'homme désire naturellement de n'être sujet à personne , & de dominer sur tout le monde. Par la première inclination, il est porté à refuser tout aux supérieurs ; & par la seconde, à exiger tout des inférieurs.

L'une & l'autre inclination est également vicieuse , & vient de la même racine d'orgueil , qui porte d'un côté à l'indépendance , & de l'autre à la tyrannie. Il n'est point vrai que nous soyions sujets en tout à nos supérieurs. Il n'est point vrai que nous ne leur soyions soumis en rien. Il y a un milieu , & c'est ce milieu que nous cherchons.

III.

Il y a dans les hommes un désir na-

des inférieurs & des supérieurs. 23
turel d'être crus, d'être estimés; & de
n'être soupçonnés, ni accusés d'aucun
défaut; ainsi les personnes qui sont en
quelque rang, désireroient qu'on leur
rendit cette sorte de respect, & ils
comptent pour rien tout le reste, s'il
n'est accompagné d'une estime inté-
rieure & extérieure; afin que l'une
empêche qu'on ne les condamne, mê-
me dans l'esprit; & l'autre, qu'on ne
leur dise ce qu'on trouve à redire dans
leur conduite & dans leurs sentimens.

Il faut examiner si cette prétention
est raisonnable, ou en tout, ou en par-
tie, & c'est ce qu'il semble que l'on
pourra tirer des principes suivans.

IV.

Il est certain qu'on peut faire diver-
ses fautes dans les jugemens que l'on
fait de ceux qui sont au-dessus de
nous, en considérant même ces juge-
mens comme purement intérieurs.

Ces jugemens peuvent être faux &
injustes, quand on juge d'eux contre
la vérité, & qu'on les condamne in-
justement & excessivement. Et ces sor-
tes de jugemens, qui seroient blâma-
bles à l'égard de qui que ce soit, le
sont encore plus, quand ils regardent

24 II. *Traité. Des devoirs mutuels*
des personnes à qui l'on doit de l'honneur & du respect ; parceque ce devoir nous doit rendre plus attentifs à ne les pas condamner injustement.

V.

Quand la fausseté n'en est pas évidente , ils ne laissent pas d'être mauvais, s'ils sont téméraires & fondés sur des raisons foibles & sur des signes incertains. Et c'est pourquoi les Saints qui nous recommandent de ne juger jamais personne sur des signes incertains , nous le recommandent encore davantage à l'égard des Supérieurs & de tous ceux que l'on doit honorer selon l'ordre de Dieu. Il est juste d'interpréter favorablement leurs actions & leurs paroles, lorsqu'on le peut faire sans blesser la vérité ; & d'apporter une plus grande attention , avant que de les condamner.

VI.

Les jugemens que l'on forme d'eux, ne sont pas toujours exempts de faute, lors même qu'ils sont très-vérifiables, & il s'y peut encore rencontrer divers défauts. Le premier est , quand nous nous appliquons à juger des choses qui
ne

ne nous regardent point , & que nous pouvons bien nous empêcher de considérer , parcequ'elles ne sont pas si visibles ni si claires , qu'elles n'ayent besoin de quelque recherche : car en ces rencontres , supposé que notre vocation , notre emploi , & l'état où Dieu nous a mis , ne demande point de nous que nous nous appliquions à examiner ces points de la conduite ou des sentimens des Supérieurs , & de ceux qui sont au-dessus de nous ; il y a sans doute de la faute à le faire , parcequ'il y a du déreglement à s'appliquer à des choses qui nous peuvent nuire , & qui ne nous peuvent servir.

Ainsi , quand un Religieux jugeroit fort bien de son Supérieur , il ne laisseroit pas d'être blâmé , s'il s'étoit appliqué inutilement & sans nécessité à examiner ses actions ; parcequ'il s'est exposé par-là volontairement à une tentation , étant certain que les jugemens défavantageux , quoique véritables , que l'on forme d'un Supérieur , diminuent l'impression que ses paroles doivent faire sur les inférieurs ; les paroles ayant besoin d'être aidées par une estime même humaine , qui sert à étouffer l'opposition que la concupis-

26 II. *Traité. Des devoirs mutuels*

cence se forme contre les commandemens justes & légitimes.

Chacun doit se considérer comme infirme, & comme ayant besoin d'être soutenu par divers appuis dans la voie de l'humilité & de l'obéissance : & ainsi c'est une imprudence, d'occuper son esprit à des objets dangereux & capables de nous faire tomber dans l'orgueil & dans le mépris secret des Supérieurs.

VII.

Le second défaut est une trop grande attache à ses jugemens, quoique véritables. Car il est certain que comme on ne doit point juger sans lumière, on ne doit point aussi s'attacher à son jugement, qu'à proportion de sa lumière; de sorte que si l'on ne voit une vérité que d'une vûe sombre & obscure, & si l'on a l'expérience que l'on se trompe & que l'on s'éblouit facilement, il est contre la raison de s'attacher à son jugement avec la même assurance que si l'on avoit une vûe claire de la vérité; & il ne faut pas seulement garder cette retenue, quand on parle aux autres, mais il faut aussi la garder quand on se parle à soi-même : la connoissance de notre igno-

des inférieurs & des supérieurs. 27
rance & de notre foiblesse , devant
nous rendre modestes & retenus dans
nos jugemens , & nous empêcher de
nous parler à nous mêmes avec la fer-
meté & l'assurance de ceux qui ont
plus de droit de croire qu'ils ne se
trompent pas.

VIII.

Il est peu utile d'examiner si ces dé-
fauts qui se peuvent glisser dans les ju-
gemens que l'on fait des Supérieurs ,
sont contraires au respect qu'on leur
doit, ou à quelque autre vertu; il suffit
qu'ils soient mauvais & désagréables à
Dieu pour nous porter à les éviter. La
vérité est néanmoins que , comme ils
peuvent être accompagnés de défaut
de respect, ils en peuvent aussi être sé-
parés & naître d'autres sources.

Car le respect consiste intérieure-
ment dans la connoissance de l'ordre
de Dieu, qui place certaines personnes
au-dessus des autres , & dans les mou-
vemens de la volonté qui approuve cet
ordre , & qui s'y soumet volontaire-
ment , aimant à se tenir en sa place ;
& il consiste extérieurement dans les
témoignages extérieurs, qui font voir
que l'on reconnoît & que l'on approu-
ve cet ordre.

28 II. Traité. *Dès devoirs mutuels*

Ainsi on viole intérieurement le respect, en ne reconnoissant pas, & en n'aimant pas cette dépendance & cette subordination établie de Dieu : & on le viole extérieurement par les signes extérieurs d'élevation & d'orgueil qui nous font sortir de notre rang, & qui abaissent au-dessous de nous ceux que Dieu a mis au-dessus.

Toutes les marques d'aigreur, de mépris, de colere, sont contraires aussi au respect, parceque ce sont des passions qui attaquent cet ordre, & qui tendent à l'aneantir en rabaisant ceux contre qui elles sont excitées.

Mais il n'est pas nécessaire que ces défauts se trouvent dans tous les jugemens que l'on fait des Supérieurs. On peut quelquefois se tromper en jugeant d'eux par un simple défaut de lumière. On peut les soupçonner de quelque faute, même témérairement, par une légèreté d'esprit, qui ne considère pas assez les fondemens sur lesquels ces jugemens sont appuyés. On peut s'appliquer inutilement à considérer leurs actions, par une simple curiosité ou par inadvertance. Enfin on peut s'attacher trop à ses jugemens par foiblesse d'esprit, en croyant évident ce qui ne

l'est pas , sans pour cela s'estimer soi-même , ni s'élever au-dessus de son rang. Il y a des personnes fort humbles , qui s'imaginent trop fortement qu'elles voient évidemment des choses très-fausse.

Ainsi les accusations d'orgueil & de manque de respect envers les Supérieurs, qui ne seroient fondées que sur ces sortes de jugemens que l'on auroit fait d'eux , ne seroient pas assez équitables ; & sur-tout quand le jugement est véritable en soi , il est difficile de juger absolument qu'une personne ait eu tort de s'appliquer à un jugement véritable , ou qu'elle y soit trop attachée.

IX.

Mais si on sépare des jugemens que l'on fait des Supérieurs , tous ces défauts que nous avons marqués ; c'est-à-dire ;

Si on évite l'erreur & l'injustice : Si on évite la témérité : Si on évite l'application indiscrete : Si on évite la trop grande attache à son jugement : Si on évite les autres défauts qui s'y peuvent glisser , comme l'aigreur , la passion , la hauteur , le mépris , l'indiscrétion , &c. & que l'on forme ou

30 II. *Traité. Des devoirs mutuels*
avec utilité , ou avec nécessité , un jugement juste & équitable , ou de leurs paroles , ou de leurs actions , ou de leurs écrits ; il est clair que ce jugement étant conforme à la vérité , & n'étant point corrompu par aucune mauvaise passion , n'est aucunement contraire au respect.

Car l'ordre de Dieu qui met certaines personnes au-dessus des autres , ne les rend ni impeccables ni infailibles , & n'empêche pas les inférieurs de reconnoître leurs fautes & leurs erreurs. Ainsi n'ayant aucun principe qui puisse les empêcher de les prendre pour des fautes & pour des erreurs , il est certain qu'ils ne font aucune faute en suivant ce que la raison & l'évidence leur en font connoître.

X.

Le respect & la vérité ne sont pas contraires , puisque c'est la vérité même qui prescrit le respect : ainsi un jugement véritable n'est pas de soi-même contraire au respect. Or , si un jugement comme véritable , n'y est pas contraire , il ne l'est pas aussi pendant qu'il demeure dans l'étendue de la vérité ; c'est-à-dire , par exemple , qu'il n'est pas contraire au respect de

des inférieurs & des supérieurs. § 1
désapprouver un écrit ou une action
d'un Supérieur, lorsque cette action
ou cet écrit mérite d'être désapprouvé.
Il n'est point contraire au respect de le
désapprouver fortement, lorsqu'il mé-
rite d'être fortement désapprouvé. Si
un écrit réellement & dans la vérité
ne vaut rien, s'il est plein de fautes,
s'il est contraire au bon sens, il n'est
point contraire au respect d'en avoir
toutes ces pensées.

XI.

Il est aisé par-là de régler le respect
que nous devons aux personnes qui
sont au-dessus de nous, eu égard à nos
jugemens intérieurs. Nous leur de-
vons une plus grande attention, pour
éviter les jugemens faux & téméraires.
Nous ne devons pas nous appliquer
inutilement à juger de leurs actions.
Mais supposé qu'il y ait raison de ju-
ger de quelque chose qu'ils ont fait,
ils n'ont point de raison de se plaindre
de nos jugemens, s'ils demeurent dans
l'étendue de la vérité & de notre lu-
mière.

XII.

Ces principes suffisent pour régler
les mouvemens intérieurs & les juge-

32 II. *Traité. Des devoirs mutuels*
mens de notre esprit pendant qu'ils demeurent dans nous ; mais lorsqu'il s'agit de les faire connoître à eux-mêmes qu'ils regardent , il est vrai qu'il peut y avoir du défaut de respect dans la maniere dont on les propose.

Et certainement il y en a , si l'on communique ces jugemens à d'autres personnes qu'au Supérieur , sans une nécessité évidente ; parceque , quelque véritables qu'ils soient , ils ne laissent pas d'être dangereux , en diminuant la créance qu'on doit avoir aux Supérieurs , & en portant les foibles à prendre la liberté de juger de leurs actions , ce qui cause de grands désordres dans les sociétés.

Il y en a encore , si l'on se sert , en parlant à ce Supérieur , de termes qui témoignent que l'on n'a pas dans le cœur cette disposition d'abaissement qui est dûe , non aux qualités personnelles , mais à l'ordre de Dieu ; ou qui font paroître quelque mauvaise humeur , & quelque mouvement de colère : car les signes extérieurs de ces mouvemens sont mauvais & contraires au respect.

XIII.

Mais quand les expressions ne con-

tiennent point de signes des mouvemens de la volonté, ou d'un jugement contraire à cette reconnoissance de l'ordre de Dieu, mais seulement des pensées de l'esprit à l'égard de certains objets & de certaines questions, elles peuvent être contraires à la charité & à la prudence, mais non au respect précisément.

Car il est certain que si on avoit à traiter avec des personnes sans cupidité, on leur découvreroit toutes ses pensées & tous ses jugemens, sans craindre jamais de les blesser; & l'on ne feroit aucune différence entre avoir d'eux une pensée, & la leur déclarer par tous les termes qui seroient les plus capables de la faire entendre.

S'il y a en cela quelque défaut de respect, il n'est pas dans les paroles, ni dans la découverte de ses pensées, il est dans la pensée même: & s'il n'y en a point dans la pensée, il n'y en a point dans les paroles, quelque fortes qu'elles soient.

XIV.

Mais si on n'est pas obligé d'affoiblir les expressions par le respect que l'on porte à ceux qui sont élevés au-dessus de nous dans l'ordre de Dieu,

34 H. Traité. *Des devoirs mutuels*

on est obligé quelquefois de les tempérer, parcequ'ils sont hommes, parcequ'ils sont foibles; parcequ'ils ne sont pas exempts de cupidité, parcequ'ils ne sont pas équitables dans leurs jugemens, & qu'ainsi ils sont sujets à se choquer injustement; & à mesure que l'on connoît davantage cette foiblesse, on doit user d'un plus grand tempérament & de précautions plus exactes.

XV.

La nécessité de ce devoir est toute visible, puisque nous ne devons pas scandaliser notre prochain, & que les Supérieurs mêmes sont compris sous le nom de prochain; mais il est clair aussi que ce devoir de tempérament & de ménagement dans nos paroles, ne vient point d'un sentiment d'estime pour ce Supérieur, mais plutôt de la connoissance de sa foiblesse: & qu'au contraire plus nous avons d'estime de sa vertu, plus nous pouvons prendre justement la liberté de lui dire nos sentimens sans réserve & dans toute la force qu'ils ont.

XVI.

S'il s'agit, par exemple, d'un écrit fait par un homme à qui nous devons

du respect, mais de la vertu duquel nous avons sujet de nous défier; si nous le connoissons tendre & délicat sur ses ouvrages, & disposé à s'imaginer que les jugemens que l'on a fait de ses écrits, viennent de prévention contre lui, de suffisance, d'orgueil, on est obligé de ne lui pas donner sujet de former ces jugemens téméraires, & de lui cacher plutôt une partie de ce que l'on juge de son écrit; mais c'est par un devoir de condescendance & de charité, & non par un sentiment d'estime: c'est le traiter en malade, & non en fort. Car, si l'on connoît au-contraire qu'un homme n'est point attaché à ce qu'il fait, qu'il ne cherche que la vérité, qu'il est prêt de la recevoir de qui que ce soit, qu'il n'est point sujet à se choquer, lorsqu'on lui découvre ses sentimens & les impressions que ses ouvrages font dans l'esprit des autres, on les lui peut dire avec une entière ouverture & dans toute la force avec laquelle on les a dans son esprit.

XVII.

Il est donc facile de juger comment on doit agir avec ceux qu'on respecte. Il faut tâcher d'avoir les sentimens les

36 II. *Traité. Des devoirs mutuels*
plus justes & les plus raisonnables qu'on peut avoir d'eux ; mais après qu'on a réglé ses sentimens autant qu'on peut selon la verité, il faut les leur dire dans toute l'étendue, selon laquelle ils sont capables de les souffrir, en mesurant ses paroles sur la verité d'une part, & sur leur force ou leur foiblesse de l'autre. Voilà le devoir des inférieurs.

XVIII.

Mais pour les Supérieurs, on peut dire qu'ils ne sauroient donner trop de liberté aux inférieurs de leur dire leurs sentimens, & qu'ils n'ont jamais une juste raison de se choquer qu'on les leur découvre, pourvû qu'on le fasse sans malignité, sans colere, sans indiscretion. Car encore qu'il y ait de l'imprudence & du défaut de charité dans celui qui ne fait pas assez se proportionner à l'esprit d'un autre, c'est-à-dire à sa foiblesse, néanmoins cette foiblesse n'excuse nullement celui qui s'en blesse, parceque c'est une foiblesse d'orgueil.

XIX.

Il est si nécessaire de donner cette liberté à nos amis, & généralement à

tout le monde, que l'on peut dire que le défaut de cette ouverture est la cause de la plupart des désordres du monde, à commencer depuis les Princes, jusqu'aux plus petits d'entre le peuple. Car pourquoy y a-t-il tant de désordres dans le monde? C'est que personne ne dit la vérité aux autres, parcequ'on fait qu'elle n'est agréable à personne.

XX.

Il ne faut pas être Prince pour empêcher qu'on ne nous le dise : chacun se fait Prince pour cela. Si on ne l'est point par naissance, on le devient par humeur. On témoigne qu'on ne trouve pas bon qu'on nous dise ce que l'on pense de nous : & quand quelqu'un se hazarde de nous le dire, si l'on ne peut s'attacher au fond, on se prend à la maniere : ce qui suffit pour empêcher qu'on nous le dise jamais. Car c'est une chose pénible que de dire aux autres ce qui ne leur plaît pas, parceque l'on aime naturellement à plaire ; c'est pourquoi si l'on y ajoute de nouvelles difficultés par son humeur, & si l'on exige tant de précautions étudiées de ceux qui voudroient nous rendre cet office, on aime mieux laisser tout-là ;

38 II. *Traité. Des devoirs mutuels*
& ainsi toute notre vie on nous laisse
dans l'erreur que nous aimons.

XXI.

Il arrive de-là qu'on ne fait dans le monde que s'entretromper & s'entre-flatter ; parceque chacun fait que la verité est odieuse , & qu'il n'y a que la complaisance qui agréé. On vit dans une espece d'illusion, sans se connoître soi-même , & sans connoître les autres ; & l'on tombe dans une infinité de fautes , parcequ'on ne peut pas proportionner ses actions & ses paroles aux dispositions des autres , que l'on ignore , & que l'on veut ignorer.

XXII.

Il n'y a point de personnes à qui cette ignorance des véritables sentimens des autres qui vient du défaut de liberté , soit plus préjudiciable qu'à ceux qui sont dans quelque rang , & qui tiennent lieu de Supérieur. Si-tôt qu'une personne de cette sorte donne le moindre ombrage qu'il est capable de s'offenser de la découverte qu'on lui feroit des jugemens qu'on fait de lui , on entre dans la réserve & dans une espece de déguisement à son égard , que l'on colore du nom de prudence.

XXIII.

Ces erreurs de fait ont d'ordinaire de fâcheuses suites : car il arrive de-là que les Supérieurs ne connoissant pas au vrai les sentimens de ceux qu'ils conduisent , n'y peuvent proportionner leurs actions, & les choquent continuellement par une infinité de petits scandales ; & que les inférieurs persistent dans leurs sentimens , & parlent souvent très-librement en l'absence de ceux qu'ils trompent respectueusement en leur présence.

XXIV.

La regle des actions qui ne regardent que Dieu seul, se doit prendre de la seule verité ; mais celle des actions qui regardent le prochain , dépend de la connoissance de leurs jugemens intérieurs : or quel moyen de les connoître , si on leur donne sujet de croire que l'on ne trouve pas bon qu'ils les découvrent , ou qu'on les oblige de les déguiser , en sorte que l'étude & le soin qu'il faut apporter à trouver ces tempéramens , leur donne une gêne continuelle : outre que par tous ces tempéramens , on ne connoît point les

40 II. *Traité. Des devoirs mutuels*
veritables sentimens d'une personne ,
& on ne peut prendre sur cela de ver-
ritables mesures.

XXV.

Si l'on dit à un Auteur qu'il y a
quelque difficulté dans son ouvrage ,
il en est peu frappé ; car les meilleures
choses reçoivent des difficultés. Mais
si on lui disoit que des gens d'esprit en
sont extraordinairement choqués , qu'ils
le jugent ridicule , qu'ils en trou-
vent les raisonnemens faux , cela ré-
veilleroit l'attention , on y prendroit
garde de près , & si on ne changeoit
pas les choses , on les proportionne-
roit davantage à l'esprit de ceux qui
les lisent.

XXVI.

Ainsi la charité & la force d'un
homme de bien doivent consister à
écouter tout , & à ne témoigner ja-
mais qu'il s'offense de rien ; à donner
une entiere liberté & une entiere con-
fiance à ceux qui lui parlent , à n'être
point délicat sur la maniere dont on le
fait , & à faire consister le respect qu'on
lui doit , non à lui dissimuler & à lui
déguiser ses sentimens par des tempé-
ramens recherchés , mais à lui dire ce

des inférieurs & des supérieurs. 41

que l'on pense sincèrement, en la même manière qu'on le pense, sans aigreur & sans passion. Si ces sentimens sont justes, il doit les approuver; s'ils sont injustes, il doit en faire voir l'injustice, & approuver néanmoins qu'on les lui découvre, & tâcher d'apprendre à ces personnes à régler leurs sentimens, mais non à les déguiser.

XXVII.

Mais sera-t-il donc dit que les inférieurs reprendront avec force & avec empire, ceux qu'ils doivent respecter selon l'ordre de Dieu? Nullement. On leur doit apprendre à ne les reprendre ni intérieurement ni extérieurement, dans toutes les choses douteuses. On doit leur apprendre aussi à retenir quelquefois leurs sentimens par prudence, pour les examiner davantage dans les choses mêmes qu'ils jugent claires.

Mais quand ils ont un sentiment formé & une impression dans l'esprit, jamais le Supérieur n'a droit de se plaindre qu'on le lui découvre, pourvu qu'on n'y mêle point de mouvemens d'aigreur, & que les expressions, quelque fortes qu'elles soient, ne fassent que représenter le jugement intérieur que l'on en fait.

42 II. *Traité. Des devoirs mutuels*

Il faut convaincre cet inférieur qu'il a tort de juger ainsi, qu'il est téméraire, qu'il est trompé : mais il faut le louer de ce qu'il dit librement son sentiment sans déguisement & sans réserve.

XXVIII.

Il semble que ces principes fussent pour régler les jugemens & les paroles, à l'égard de ceux qui sont au-dessus de nous par l'ordre de Dieu.

Mais il faut de plus considérer en quoi consiste cet ordre, parceque l'on peut encore en abuser en l'étendant plus loin qu'il ne faut ; car il y a un ordre de dignité & un ordre de lumière, qu'il ne faut point confondre.

XXIX.

L'ordre de dignité est fixe, invariable, évident ; & ainsi on ne peut en aucune manière se dispenser des devoirs auxquels il oblige. Je dois honorer un Prêtre, parcequ'il est Prêtre, tel que puisse être celui qui en a le caractère, tant que l'Eglise le reconnoît ; mais cet honneur n'emporte pas de soi une estime pour l'esprit & la lumière de celui à qui on le rend ; étant certain qu'on n'est pas obligé d'estimer

l'esprit & la lumière de tous les Prêtres du monde. Cet ordre étant évident, il est quelquefois permis d'exiger les devoirs qui y sont attachés, c'est à dire, par exemple, qu'un Prêtre peut se plaindre, sans orgueil, qu'on ne rend pas ce qu'on doit à son caractère.

XXX.

Mais dans l'ordre de lumière il n'est pas toujours de même, parce qu'encore que ceux qui ont moins de lumière, doivent avoir de la déférence & du respect pour ceux qui en ont davantage ; ceux néanmoins qui sont plus éclairés n'ont pas toujours droit de prétendre qu'on doive les croire plus éclairés, ni de se plaindre qu'on ne rend pas ce que l'on doit à leur lumière. Celui qui est le plus éclairé, mérite qu'on ait de la déférence pour lui ; mais ils n'est pas de l'humilité de se croire plus éclairé que les autres, & encore moins d'exiger qu'on le croye.

XXXI.

Pour mettre néanmoins quelque ordre entre les personnes à l'égard de la lumière, on peut distinguer la lumière véritable & la lumière présumée. Car

44 II. *Traité. Des devoirs mutuels*
il y en a qui ont réellement plus de lumière que les autres. Et il y en a qui sont présumés en avoir davantage, soit que cela soit en effet, soit que cela ne soit pas : & cette présomption se tire de l'âge & de l'étude.

XXXII.

Personne ne peut exiger des autres aucun respect à cause de sa lumière réelle, parcequ'il ne peut pas forcer les autres à la reconnoître ; quoiqu'il soit vrai que ceux qui ne la reconnoissent pas, peuvent avoir tort s'ils en ont assez de preuves.

XXXIII.

Mais quant à la lumière présumée, il y a quelque respect qui peut en quelque sorte être exigé : car il est certain qu'un jeune homme doit respecter un vieillard : une personne qui a peu étudié, en doit respecter une autre qui a employé plus de temps à l'étude : une personne de peu de réputation doit respecter ceux qui sont estimés dans le monde. L'opinion publique fait un droit, auquel les personnes sages sont obligées de s'accommoder.

Mais on n'a jamais droit de porter

des inférieurs & des supérieurs. 45
le respect si avant, que nous nous of-
fensions quand on n'approuve pas nos
sentimens, puisqu'autrement il fau-
droit que les jeunes gens suivissent les
sentimens de tous les vieillards, qui
sont souvent opposés entre eux, aussi-
bien que ceux des autres.





TROISIEME TRAITÉ.

*D U M A L Q U' I L Y A
de détourner une personne de la pra-
tique de l'obéissance.*

1.

*Prov. 4.
27.*

NEMPÊCHEZ point, dit le Sage, de faire le bien celui qui le peut faire : *Faites-le vous-même, si vous le pouvez : NOLI prohibere benefacere eum qui potest : Si vales, & ipse benefac.* Il est bien clair qu'il n'y a rien de plus contraire à la charité que ce qui est défendu par ce précepte; car la charité nous obligeant de désirer le bien du prochain, quelle raison peut-on avoir de l'empêcher de faire le bien, puisqu'il ne peut acquérir en cette vie un plus grand trésor que celui de ses bonnes œuvres ? Si vous n'avez pas le courage de les faire, au-moins ne les enviez pas à ceux qui les veulent faire. Le pouvoir & la volonté qu'ils en ont, sont des dons de

III. Tr. *Du mal qu'il y a, &c.* 47.
Dieu : les empêcher d'en user , c'est
donc s'opposer expressément à Dieu.

II.

Or il n'est pas moins certain que
l'on fait ce qui est défendu par cette
maxime , quand on détourne quel-
qu'un de faire une bonne œuvre , qu'on
le porte à quitter une vie plus par-
faite pour en embrasser une moins
parfaite ; & enfin lorsqu'on lui inspire
de l'éloignement de quelque conseil
évangélique , comme de la pauvreté ,
de l'obéissance , de la virginité , quoi-
qu'il fût accoutumé à la pratiquer : la
pratique qu'il en faisoit, marquoit qu'il
le pouvoit faire , & qu'il en avoit la
volonté. C'est donc s'opposer à Dieu
que de l'en détourner. Or , comme
c'est pratiquer le conseil de l'obéis-
sance que d'en faire vœu dans une Re-
ligion , c'est aussi le pratiquer , quoi-
que dans un degré inférieur , que de
se soumettre dans une Société réglée à
la volonté des Supérieurs avec la mê-
me exactitude que l'on fait dans les
Religions. Cela est toujours & plus
sûr & plus parfait , que de se conduire
par sa volonté propre & par sa propre
lumière ; & par-conséquent c'est s'op-

48 III. Traité. *Du mal qu'il y a*
 poser à une bonne œuvre, & empê-
 cher le prochain de faire le bien, que
 de le dégoûter de cette pratique. Il y a
 toujours dans cette conduite un renon-
 cement à sa propre volonté, à son sens,
 à sa lumière ; un aveu que l'on fait à
 Dieu de son imprudence & de son in-
 capacité pour se conduire soi-même,
 On dit à Dieu en se soumettant à l'o-
 pf. 68. 6. béissance en toutes choses : *Seigneur ,*
vous connoissez mon peu de sagesse :
DEUS , tu scis insipientiam meam.

L'homme s'est perdu par l'amour
 de l'indépendance, il est juste qu'il re-
 tourne à Dieu par la dépendance &
 par la soumission : & la résolution que
 l'on prend de vivre de cette sorte, est
 une reconnoissance de cette justice &
 de ce besoin.

III.

Demander s'il est permis de détour-
 ner une personne de cet assujettisse-
 ment, en lui conseillant de se donner
 plus de liberté, c'est demander s'il est
 permis de conseiller à quelqu'un de
 quitter un régime salutaire & sûr au-
 quel on s'est accoutumé, & dont on
 s'est toujours bien trouvé, pour en pren-
 dre un qui seroit très-dangereux ; c'est
 demander s'il est permis de nuire au
 prochain ;

prochain : car c'est lui nuire que de lui persuader de se priver d'un avantage spirituel très-considérable , & dont il a beaucoup de besoin pour le bien de son ame.

IV.

Qui ne condamneroit une personne qui par un conseil téméraire en auroit engagé une autre à perdre cinquante mille écus de son bien ? Cependant il s'en faut bien qu'une telle perte égalât devant Dieu celle du mérite d'une bonne œuvre , & de la pratique d'un conseil évangélique. Saint Augustin ne veut pas qu'une fille qui a résolu de demeurer vierge , abandonne son dessein pour quelque avantage temporel qu'on lui puisse proposer , ni même pour des biens spirituels qu'elle pourroit procurer aux autres en se mariant : comment donc pourroit-on détourner en conscience une personne , du bien de l'obéissance & du renoncement à sa propre volonté , qui est de même un conseil évangélique , & un conseil qui tend à notre sanctification aussi-bien que la virginité ?

V.

Que diroit-on d'une personne qui étant dans une Maison de Filles qui

30 III. Traité. *Du mal qu'il y a*
vivroient dans l'éloignement du mariage, non par vœu, mais par une simple préférence de cet état à celui des personnes mariées, les entretiendrait de discours capables de leur causer du dégoût de cette sorte de vie, en leur témoignant qu'elle ne la goûte point, en leur demandant à quoi bon s'imposer ce joug, & enfin en leur donnant lieu de le regarder comme incommode & inutile tout ensemble? Ne blâmeroit-on pas avec raison cette avocate du mariage, d'une extrême indiscretion, & n'auroit-on pas sujet de lui dire qu'elle s'est rendue par-là responsable devant Dieu de tous les mauvais effets de ces discours, & de l'affoiblissement qu'ils pourroient avoir causé dans l'esprit de celles qui les auroient écoutés, en reveillant en elles les passions naturelles, & en leur ôtant l'estime & l'amour d'un genre de vie qu'elles regardoient avec raison comme plus sûr, plus utile à leurs âmes & plus agréable à Dieu? Or n'est-ce pas à-peu-près la même chose d'affoiblir par ses discours l'amour de l'obéissance en des personnes qui la pratiquent, & de leur inspirer de l'éloignement de cet assujettissement? En l'un & l'autre

de détourner de l'obéissance. 51

On prend le parti de la cupidité contre la perfection chrétienne. Car la cupidité porte pour le moins avec autant de force à se décharger du joug de l'obéissance, & à se mettre en état de vivre à sa volonté, qu'à embrasser la condition du mariage.

VI.

L'impression de ces discours fait souvent que ce qui n'étoit nullement pénible commence de l'être, & que l'on se trouve chargé d'un joug que l'on portoit auparavant avec facilité & avec joie. Cette peine est une tentation, elle porte au changement, ou au-moins elle cause une diminution de la ferveur & de la joie qui font le mérite des bonnes actions. Ainsi celle qui cause ces mauvais effets par ses discours, exerce en effet le même genre d'inhumanité, que si quelqu'un, en voyant un nombre de pauvres gens qui gagnent leur vie à porter la hotte, prenoit plaisir d'ajouter à leur fardeau un poids considérable qui augmentât leur travail & leur peine de moitié.

VII.

Une Princesse déreglée étant dans une Religion, prenoit un méchant

§. III. *Traité. Du mal qu'il y a*
plaisir à mettre des drogues amères
dans ce qu'on préparoit aux Religieu-
ses pour leur nourriture. On condam-
ne avec raison ce divertissement ma-
lin. Or n'est-ce pas faire à-peu-près la
même chose que cette Princesse, lors-
que par des discours imprudens, on
répand du dégoût sur des exercices que
l'on faisoit auparavant sans répugnance,
& qu'on donne lieu de regarder
la pratique de l'obéissance comme in-
utile & incommode. Il est vrai que
cette Princesse faisoit à dessein ce qu'-
elle faisoit; car elle n'ignoroit pas l'ef-
fet de son action: au-lieu qu'une per-
sonne imprudente pourroit croire de
bonne foi qu'il est bon de ne pas s'as-
sujettir à une obéissance si exacte.
Mais s'il y avoit plus de malice dans
la Princesse déreglée, il y auroit au-
moins autant d'ignorance dans cette
imprudente conseillère.

VIII.

Puisque je suis en train de proposer
des images qui aident à faire conce-
voir le mal de cette conduite, j'ajou-
terai encore celle-ci. Si une personne
étoit obligée de marcher sans lumière
dans une campagne remplie de fosses

de détourner de l'obéissance. 53

profondes, où il y auroit seulement un petit sentier par lequel on les pût éviter, & qu'un guide s'offrît de l'y conduire, pourvu qu'elle voulût bien le suivre; que diroit-on du conseil qu'un autre lui donneroit de se bien garder de suivre ce guide & de se charger de cet assujettissement, en lui persuadant qu'il vaut bien mieux marcher au hazard, sans se mettre en peine de toutes ces précautions? N'accuseroit-on pas ce conseil d'une témérité manifeste? Cependant c'est ce que fait celui qui détourne les autres de la voie de l'obéissance. Car l'état effectif de la plupart des ames est de n'avoir guères de lumiere, & la conduite de la vie est effectivement pour elle une campagne pleine de fosses & de précipices. Elles y tombent sans même s'en appercevoir, parcequ'elles n'ont point de lumiere. L'obéissance les en pourroit garantir & les faire marcher en sureté. Quiconque les porte donc à se priver de ce secours, les met dans un visible danger de commettre mille fautes, qui peuvent être ou devenir dangereuses & mortelles.

IX.

On dira peut-être qu'il est vrai

C iij

54 III. *Traité. Du mal qu'il y a*
qu'on ne peut blâmer sans imprudence
la soumission à la conduite d'autrui
dans les choses importantes, mais
qu'on la peut improuver & en détour-
ner les autres dans les petites actions
qui sont visiblement sans danger; que
c'est dans ces petites actions qu'il est
importun de se charger de l'obligation
d'en demander permission. Mais com-
me on ne peut ignorer que c'est la loi
générale de toutes les Religions, de
ne rien faire sans l'ordre du Supérieur;
décider que cette conduite est inutile,
c'est une extrême témérité. C'est mê-
me s'opposer formellement à la pra-
tique de l'obéissance qui n'est que de
conseil. Car c'est proprement dans ces
petites choses qu'on suppose sans dan-
ger, que consiste le conseil évangélique
de l'obéissance. Ce n'est pas un con-
seil, mais un précepte de demander
avis dans les choses importantes sur
lesquelles on manque de lumière. Il
n'est jamais permis d'agir téméraire-
ment & sans intelligence, & qui n'en
trouve point en soi, la doit nécessaire-
ment chercher en autrui : cela est d'un
devoir commun & naturel. Mais l'o-
béissance qui n'est que de conseil, c'est
proprement de se soumettre dans les

de détourner de l'obéissance. 55

choses les plus claires & les plus certaines à l'avis d'autrui, & c'est ce qui ne se trouve que dans les petites choses. Il est importun, dit-on, de demander permission de tout. C'est cette importunité qui dompte fortement la propre volonté. C'est en quoi consiste la mortification renfermée dans cette pratique; c'est enfin ce qu'il n'est pas toujours nécessaire de pratiquer, mais qu'il n'est jamais permis de blâmer.

X.

Il n'y a pas de nécessité de pratiquer les conseils, mais il y a nécessité de les approuver, & de n'en détourner jamais les autres. Il n'y a qu'une seule exception, qui est lorsque ces conseils ne sont pas possibles à la personne qui les veut embrasser; mais cette exception n'a point de lieu dans celles qui les pratiquent actuellement. Ne pratiquer pas les conseils, c'est user simplement d'une liberté que Jesus-Christ nous a laissée; mais les décrier, c'est une erreur; & empêcher les autres de les pratiquer en leur en donnant du dégoût & du mépris; les rendre plus pénibles par la manière dont on en parle, c'est démentir Jesus-Christ, c'est à-dire la vérité & la sagesse éternelle.

36 III. *Traité Du mal qu'il y a*

C'est l'accuser d'imprudence de les avoir donnés. C'est s'élever au-dessus de tous les Saints qui les ont conseillés & pratiqués. Je ne dis pas qu'en le faisant on ait toutes ces intentions , mais cela est renfermé dans l'action même , si Dieu en juge selon la rigueur de sa justice.

XI.

Il faut donc bien se garder de confondre ces deux choses : vous n'êtes pas obligé de vous assujettir au conseil de l'obéissance , mais vous êtes obligé de n'en dégoûter personne. Ce conseil est de nécessité d'approbation ; vous êtes même obligé d'estimer ceux qui le pratiquent , & de les juger en cela plus vertueux & plus sages que ceux qui ne le pratiquent pas , parcequ'ils suivent en cela le conseil de la sagesse que vous n'avez pas la force de suivre. Peut-être qu'à l'égard de votre faiblesse ce conseil ne vous est pas propre. Mais qui vous a dit qu'il ne soit pas propre à un autre qui le pratique actuellement ? Que savez-vous même s'il ne lui est point nécessaire ? Car ,

2. 3. Ep. comme le dit S. Grégoire , les conseils
65. sont quelquefois de nécessité à l'égard de quelques personnes. Ainsi il ne

de détourner de l'obéissance. 57

crain pas de dire , qu'il est nécessaire au salut de plusieurs d'embrasser la vie religieuse. On ne sauroit jamais savoir s'il n'est point nécessaire à ceux devant qui on parle , de se soumettre absolument à une entière obéissance. Que fait-on si cette personne, en s'accoutumant à agir de soi-même dans les petites choses , & ne domptant point en tout son naturel par un assujettissement entier à la volonté d'autrui , ne fera point de fautes importantes dans les plus grandes ? Si l'on se hazarde donc de l'en détourner par la maniere dont on parle de cette vie, on hazarde le salut de cette personne , & on met le sien en danger , parcequ'on aura hazardé celui d'autrui.

XII.

Il est étrange combien il est facile de faire sortir les gens de la voie de leur salut par des discours imprudens. Il ne faut souvent que leur faire faire une fausse démarche, pour les déranger & pour les faire tomber. Une démarche en attire une autre. On commence à trouver trop dure la vie que l'on mène ; on se repent de s'y être engagé. On la quitte , on en embrasse une au-

58 III. Traité. *Du mal qu'il y a*
 tre : on y trouve des pièges , on s'y
 laisse prendre , on ne s'en retire point ,
 l'on y meurt ; & tout cela vient d'un
 discours indiscret qu'on aura fait par
 legereté ou par vanité. Ainsi on ne
 feroit converfer avec les autres avec
 trop de circonfpection & trop de crain-
 te de les bleffer par ce qu'on leur dit ,
 ou d'être bleffé par ce qu'on leur en-
 tend dire. Le Sage marque le dernier
 inconvenient, en nous difant : *Prenez*
garde à ce que l'on vous dira : car vous
êtes toujours dans le péril d'être ren-
verfé : VIDE. quid audias , quia cum
subverfione tua ambulas. Mais cet in-
 convenient comprend auffi le premier,
 puiſque ſi ceux qui écoutent ſont en
 danger d'être renverſés , ceux qui par-
 lent ſont en danger de renverſer les
 autres , & l'un & l'autre eſt également
 dangereux , & en quelque forte infé-
 parable ; car quiconque renverſe les
 autres , eſt lui-même renverſé.

Eclii. 13.
16.

XIII.

Si l'effet de ce discours eſt mauvais ,
 la cauſe n'en eſt pas ſouvent meilleure.
 D'où vient qu'on a tant d'aversion de
 cet aſſujettiſſement dans les plus peti-
 tes actions. On ſ'en diſſimule la cauſe ,

& d'ordinaire on ne se dit autre chose, sinon que c'est que cela est importun. Mais cet éloignement que l'on sent de se soumettre à la conduite d'autrui, a des causes plus profondes & plus mauvaises qu'on ne pense, & il est important de les développer un peu, afin de ne se tromper pas dans un point de conduite si important.

XIV.

On trouvera donc, si l'on prend la peine de sonder un peu le fond de son cœur, que ce qui nous importune dans cet assujettissement, est qu'on croit n'avoir point besoin d'autre lumière que de celle qu'on trouve dans soi-même. On ne se dit pas à la vérité que l'on fait tout; mais quand il faut agir, on ne se dit jamais qu'on ne fait pas ce qu'il faut faire. Si on se défioit un peu de soi-même, on seroit bien-aise d'avoir un moyen certain de trouver la lumière dont on a besoin; mais comme on ne sent jamais ce besoin, l'on ne désire jamais d'autre lumière que la sienne, & l'on trouve importun d'être obligé d'avoir recours à celle d'autrui. Ainsi c'est l'idée qu'on a de soi-même, qui est cause de cette peine.

60 III. *Traité. Du mal qu'il y a*
qu'on a à s'assujettir à la conduite
d'autrui.

XV.

C'est souvent aussi qu'on n'a guères
de crainte de Dieu, & qu'on est bien
peu sensible aux intérêts de sa con-
science. On compte pour peu de chose
de n'être pas au danger d'offenser Dieu
en quelque action, de n'être pas au
hasard de prendre un mauvais parti,
d'avoir un garant de ce que l'on fait
qui nous mette à couvert devant Dieu.
L'obéissance nous fourniroit ce garant
en la personne de celui qui nous con-
duit; mais on aime mieux prendre le
hasard de se tromper en suivant son
caprice, que de se procurer la sûreté
en se soumettant à la lumière d'autrui.

XVI.

Ce peut-être aussi un grand défaut
de lumière qui cause cette confiance.
On est plus timide quand on voit les
fosses & les précipices qui se rencon-
trent dans son chemin; mais on mar-
che avec assurance quand on ne voit
rien; & qu'on s' imagine avoir bonne
vue. On ne découvre que les actions
particulieres, mais on ne voit pas l'en-

de détourner de l'obéissance. 61

chaînement qu'elles ont avec d'autres, & que celui qui se charge des plus petites, devient cause nécessaire des plus importantes, & en est chargé devant Dieu. On éloigne donc la bénédiction de Dieu par sa témérité, & l'on se rend en effet responsable des suites fâcheuses de toutes les affaires que l'on entreprend indiscrettement.

XVII.

Quelquefois c'est une vanité toute pure qui nous donne tant d'aversion de ce qu'on appelle importunité. On prend pour rabaissement de se soumettre à la conduite d'autrui. On regarde cette dépendance comme une humiliation fâcheuse, comme un aveu de son peu de sagesse, & c'est ce qui nous y déplaît. La vanité nous fait aimer à agir par nous-mêmes, à être arbitres de notre conduite. Ainsi elle se trouve choquée d'être obligée de s'en rapporter à d'autres.

XVIII.

C'est souvent que nous avons très-peu de désir de plaire à Dieu. Donnez-moi un cœur bien touché de ce désir, qui goûte le bonheur qu'il y a à se con-

62 III. Traité. Du mal qu'il y a.

former à sa volonté, & qui connoît que c'est l'honneur, le bonheur, & la justice de l'homme. Il sera ravi qu'on lui fournisse un moyen de connoître & de suivre la volonté de Dieu dans toutes ses actions. Bien-loin de trouver importun cet assujettissement, il le regardera comme le plus grand bien de la vie. Il y trouvera sa paix & son repos, & ne trouvera par-tout ailleurs que trouble & inquiétude.

XIX.

C'est souvent que n'ayant pas voulu nous soumettre à la pratique de ce conseil, nous avons peine que d'autres le pratiquent, de-peur de leur être inférieurs en ce point, & de paroître moins dévots & moins zelés qu'eux. Car on se pique de dévotion comme d'autre chose, & l'on ne veut pas que ce que nous n'avons jamais pratiqué soit de grand mérite. On tâche même de décrier dans les autres ce qu'on ne voit point en soi, afin qu'ils n'aient pas cet avantage sur nous.

XX.

Enfin c'est qu'on aime une vie sans contrainte, une vie d'inclination, une

de détourner de l'obéissance. 63
vie de liberté, où toutes nos actions
soient assaisonnées du sel, non de la
sagesse, mais de notre propre volonté,
sans lequel il n'y a rien qui nous pa-
roisse agréable.

XXI.

Ce seroit bien assez de se priver soi-
même des avantages de l'obéissance, &
& il y auroit toujours en cela un grand
défaut de lumière & de zèle pour la
perfection de son ame. Car si le refus
de l'observation des conseils n'est pas
un péché, c'est au-moins un défaut de
connoissance du don de Dieu; & l'on
peut dire à ceux qui sont dans cet état :
Si scires donum Dei, Si vous connois-
siez le don de Dieu, pour marquer *Joan. 41.*
qu'ils ne le connoissent pas, car on ne 10.
le méprise point quand on le connoît.
Quiconque donc le méprise ne le con-
noît pas, mais c'est un très-grand mal
d'envier ce don à ceux à qui Dieu le
fait, & de s'efforcer de le leur rendre
méprisable. C'est ce qui ne se peut
excuser; & pour en donner quelque
image, je demande ce qu'on devroit
juger d'une personne qui, se trouvant
chez des gens qui ne se serviroient
que de vaisselle d'argent, trouveroit
moyen de la soustraire pour en substi-

64 III. *Traité. Du mal qu'il y a*
tuer de terre ou de plomb ; diroit-on
que cette personne ne leur fait aucun
tort? Or c'est ce que fait celui qui con-
seille à d'autres de se dispenser de join-
dre à leurs actions communes le mé-
rite de l'obéissance. La plupart de nos
bonnes œuvres ne sont que du plomb
& du cuivre , parceque notre propre
volonté y domine, & que nous y cher-
chons plus notre satisfaction que celle
de Dieu ; mais quiconque a trouvé le
secrét d'y joindre le motif de l'obéis-
sance, en ne s'y portant que pour obéir
à la volonté de Dieu manifestée par
les Supérieurs , trouve le moyen de
changer en argent & en or toutes ces
œuvres qui n'auroient souvent été
d'aucun prix. C'est un moyen admira-
ble pour s'enrichir par les plus petites
œuvres. C'est donc priver le prochain
d'un trésor inestimable , que de le dé-
goûter de la pratique de l'obéissance
dans les plus petites actions , sous pré-
texte que cela est importun à la nature,

XXII.

Que de peines pour s'enrichir des
biens périssables , & combien de tra-
vaux ne faut-il point endurer pour les
acquérir ! Cependant l'ambour sincère

de détourner de l'obéissance. 63
que l'on en a , fait que cette peine
nous est agréable , & qu'on est bien-
aise de la souffrir. Un Avocat est bien-
aise de se laisser à donner des avis à ceux
qui le consultent. Un Médecin se fa-
tigue volontiers aux travaux de son
emploi , & ne plaint guères sa peine.
Aimons véritablement les biens du
Ciel & les richesses spirituelles , &
nous ne serons point importunés des
petits assujettissemens auxquels il se
faut soumettre , qui nous enrichissent
des dons de Dieu. Aimons Dieu , &
nous ne dégoûterons jamais personne
de ce qui lui est agréable.





QUATRIEME TRAITÉ.

DE L'HUMILITÉ QUI DOIT accompagner les œuvres extérieures de charité.

I.

ON ne sauroit séparer réellement la charité intérieure, de l'humilité, parceque la charité est l'amour de la justice, & que la justice oblige l'homme superbe de s'humilier. Dieu hait nécessairement l'orgueil comme un violement de la justice, & il est impossible qu'il ne le veuille punir. On ne sauroit donc aimer Dieu sans entrer dans cette inclination de Dieu qui est essentielle à sa nature, qui est charité : *Deus charitas est.* On hait donc en soi l'orgueil, on le punit & on tâche de le détruire par l'instinct naturel de la charité.

1. Joan.
16.

II.

Mais si la charité intérieure est réellement inséparable de l'humilité, il

IV. Traité. *De l'humilité, &c.* 67

n'y a rien de plus ordinaire que de se-
parer les actions extérieures de charité
de l'humilité intérieure. On ne voit
que trop de gens qui s'élèvent par des
actions de charité, qui en deviennent
plus fiers, plus attachés à eux-mêmes,
plus méprisans à l'égard des autres. On
fait servir les actions humiliantes, de
degré pour s'élever & pour dominer
sur les autres. Le soin des pauvres en-
fermant quelque autorité, parcequ'il
faut pouvoir s'opposer à leurs injustes
passions, accoutume à l'air de domi-
nation, & de cet air on passe souvent
à l'esprit de domination. Parcequ'il
faut beaucoup agir, on y est souvent
tout dissipé & tout hors de soi. On ne
peut pas consulter sur toutes choses, &
il est souvent nécessaire d'agir de soi-
même, & cela rend insensiblement
décisif. On règle les choses comme on
les a une fois réglées, & on fait en-
suite avec confiance & sans crainte,
ce qu'on a fait d'abord avec quelque
crainte. Une fausse décision réitérée
devient souvent un principe de con-
duite, & l'on n'en doute plus, parce-
que l'on suppose avec raison qu'on a
cessé d'en douter.

III.

Il faut donc qu'une personne qui se trouve engagée par l'ordre de Dieu à des actions extérieures de charité, suppose que ce qui est arrivé à une infinité d'autres lui peut arriver aussi, & qu'elle doit craindre de s'acquitter de cet emploi sans aucune charité véritable & intérieure, qu'elle y doit beaucoup appréhender l'esprit de présomption, la confiance en soi-même, la témérité, & enfin l'illusion. Il faut qu'elle soit fortement persuadée qu'elle ne doit jamais juger de l'état de son ame par la multitude de ses actions, & que ses actions mêmes l'obligent plus étroitement à demander à Dieu une véritable humilité & une crainte profonde de ses jugemens, pour résister à l'élevation qui en peut naître & qui en naît ordinairement, & pour éviter que le démon ne se serve pour nous perdre, des actions mêmes que nous croyons faire pour opérer notre salut.

IV.

C'est un principe constant de la Morale chrétienne, qu'on peut faire sans charité intérieure les œuvres les

dans les œuvres de charité. 69

plus éclatantes de charité extérieure. C'est l'Apôtre même qui l'enseigne ^{1. Cor. 13. 1.} expressément, en déclarant que quoi qu'on distribue tout son bien aux pauvres, on est néanmoins un pur néant devant Dieu, si on le fait sans charité. Il suppose donc que ce cas est très-possible, & qu'on peut sans amour de Dieu distribuer tous ses biens aux pauvres; & par-conséquent il est encore beaucoup plus possible de distribuer sans charité les aumônes que d'autres se croient obligés de faire aux pauvres.

V.

Il est bon aussi d'avoir dans l'esprit cette vérité, que ce que Dieu demande principalement des hommes dans cette vie, est qu'ils travaillent à s'humilier & à se guérir de la plaie de l'orgueil. Il ne demande pas à tous, les œuvres de charité extérieure, ni les grandes mortifications : il ne demande pas à tous qu'ils instruisent les autres; mais il n'y a personne qu'il dispense de s'humilier. Comme l'orgueil est la maladie générale de tous les hommes, c'est aussi pour eux un devoir général de s'en guérir. Ils doivent tous croire que le principal emploi de leur vie, & la

70 IV. Traité. De l'humilité

principale affaire qu'ils ayent au monde doit être celle-là. Enfin c'est la fin principale pour laquelle Dieu leur conserve la vie ; & s'ils n'y satisfont pas , il est vrai de dire qu'ils ont reçu leur
 Ps. 23. 45 ame en vain : *acceperunt in vano animam suam.*

V L.

C'est pourquoi , comme les Marchands exacts & qui tiennent leurs affaires en bon ordre , entrent souvent en compte de leurs dettes actives & passives, pour voir si leur fonds est diminué ou augmenté : de même ceux qui veillent , comme il faut , sur l'état de leur ame , s'examinent particulièrement sur l'article de l'humilité ; & s'ils reconnoissent par cet examen qu'il y a quelque chose de plus fier & de plus élevé en eux , qu'ils ont moins de défiance d'eux-mêmes & moins de docilité , qu'ils sont moins disposés à obéir & à demeurer dans le dernier rang , que l'autorité & la supériorité sur les autres leur plaît davantage , qu'ils ont plus d'inclination à ce qui les signale dans le monde & à ce qui donne ce qu'on appelle considération , qu'ils sont plus durs envers les autres & plus portés à les rabaisser , ils doi-

vient croire qu'ils ont fait de grandes pertes, & qu'ils ont beaucoup reculé, au-lieu d'avancer. C'est un examen de foi-même qu'on doit faire souvent, sur-tout quand on est dans un emploi qui porte de lui-même à cet air d'autorité, & dans lequel l'exemple des autres fait voir qu'on le contracte aisément.

VII.

Ce n'est pas qu'il y ait aucun emploi dans le monde qui fournisse plus de vûes spirituelles pour s'humilier, que la charité qu'on exerce envers les pauvres; & si l'on étoit vraiment spirituel, on seroit sans cesse dans des sentimens d'humilité, & l'on y feroit de grands progrès. C'est pourquoi, afin d'y donner de l'ouverture, nous en proposerons ici diverses pratiques.

Premierement, les pauvres mêmes sont des images & des exemples d'orgueilleux humiliés sous la main de Dieu; car tous les maux de la vie, & principalement la pauvreté, sont de justes corrections par lesquelles Dieu réprime l'orgueil des hommes: ce qui fait qu'ils sont appelés par S. Augustin, *Increpatio superborum*, de sévères réprimandes faites aux superbes.

72 IV. Traité. *De l'humilité*

L'homme par sa nature n'est point fait pour être exposé aux incommodités de la pauvreté, & Dieu ne l'y a réduit, & à tous les maux qui en sont des suites, que pour abattre son orgueil. Dieu le rend pauvre, ou parcequ'il s'est élevé de ses richesses, ou parcequ'il est disposé à s'en élever. Ce n'est pas qu'on ait droit d'imputer à tous les pauvres un orgueil particulier; mais l'orgueil général ne suffit que trop pour mériter cette punition. Dieu voit dans les hommes une disposition actuelle qui les feroit abuser des richesses s'ils en avoient, & à laquelle il juge par un conseil de miséricorde & de justice, que la pauvreté convient comme un juste châtiment, ou comme un remède salutaire. Ainsi, comme on se doit juger coupable des mêmes péchés qui attirent cette punition sur les hommes, la vûe de ces misères nous doit donner un vif sentiment de cette plaie intérieure que nous avons aussi-bien qu'eux, & qui mérite aussi-bien en nous qu'en eux la même punition, c'est-à-dire la pauvreté.

VIII.

Si les pauvres nous sont des images
d'orgueilleux

d'orgueilleux punis , nous nous pouvons servir à nous-mêmes d'images d'orgueilleux que Dieu a exemptés de cette punition , que nous avons méritée aussi-bien qu'eux. Et ainsi nous devons nous convaincre que nous avons une obligation particulière à nous humilier , afin que nos humiliations volontaires puissent tenir lieu des humiliations involontaires de la pauvreté, & qu'ainsi la justice de Dieu soit également satisfaite. Car c'est un principe que nous devons avoir dans l'esprit, que Dieu est incapable de souffrir l'orgueil sans punition. Ainsi , nous ayant exemptés de celle de la pauvreté, nous en devons substituer quelque autre ; & s'agissant de punir en nous l'orgueil , il n'y a point de punition plus proportionnée que celle de l'humilité de cœur, & de l'acceptation volontaire de toutes les humiliations qui nous arrivent de la part des hommes. Bien-loin de couvrir avec adresse nos défauts, afin de nous en épargner la confusion devant les hommes ; nous devons embrasser avec joie toutes celles qu'ils nous peuvent attirer , & craindre même après cela que Dieu ne se contente pas de cette peine , puisque

nous voyons combien il en exige de plus grandes & de plus rudes de tant de gens qu'il a réduits à la pauvreté.

I X.

C'est une chose que l'on considère peu, mais qui mérite d'être fort considérée, que la grandeur du rabaissement auquel Dieu a condamné les pauvres, & dont il a dispensé les riches; & pour le comprendre un peu mieux, il faut concevoir que ce rabaissement consiste proprement dans la vûe des pensées de ceux qui nous estiment vils & rabaisés. Or il n'y a rien d'égal à la grandeur du rabaissement où les pauvres sont dans l'idée des riches. On ne les compte pour rien. Il semble qu'ils ne soient pas de même nature que nous. On les regarde comme le rebut du monde, comme réduits à l'extrémité de la vileté & de la bassesse. Les pauvres ne peuvent ignorer toutes ces pensées. C'est un spectacle toujours exposé à leur esprit, & qui les rabaisse continuellement; car l'esprit humain n'est point assez fort pour pouvoir se soutenir contre une impression universelle. Il y succombe donc, & les pauvres deviennent vils à leurs yeux par la vûe de leur pauvreté. Ils entrent

dans une espece de découragement & d'abattement, & ils se rabaisissent même plus quelquefois qu'ils ne devroient, dans la vûe de ces sentimens qu'ils apperçoivent dans l'esprit des autres. Nous devons éviter ces excès ; mais en les évitant nous ne saurions trop compenser par notre humiliation intérieure, ce défaut d'humiliation extérieure de la pauvreté, où sont réduits la plupart des hommes par l'ordre de Dieu, & dont il lui a plu de nous dispenser, en remettant cette humiliation à notre choix, pour y substituer d'autres œuvres d'humilité & de pénitence.

X.

Cet extrême rabaisissement où les pauvres sont réduits, nous doit encore être par une autre raison un grand sujet de les préférer à nous. C'est que sans même qu'ils aient beaucoup de vertu, ce rabaisissement profond où ils sont réduits, ne laisse pas de diminuer notablement en eux le poids de l'orgueil. Il ne leur en reste encore que trop ; mais il faut reconnoître qu'il est moins agissant en eux, & qu'il leur fait faire beaucoup moins de fautes. Leur esprit abattu & appesanti par la

76 IV. *Traité. De l'humilité.*

misère, est beaucoup moins susceptible des idées de vanité. Or il ne faut pas douter que Dieu ne leur tienne compte de cette diminution. S'ils ne sont pas vertueux, ils en sont moins vicieux ; & comme le fardeau en est plus léger par-là, nous avons sujet de craindre que le nôtre ne soit d'autant plus pesant, que notre orgueil n'ayant point été réprimé par le joug de la pauvreté, il conserve tout son poids & toute sa pesanteur, & nous doit donner ainsi beaucoup plus de crainte de la sévérité de la justice de Dieu.

XI.

Cette préférence de l'état des pauvres à celui des riches, étant très-utile à la piété de ceux qui les assistent, il est bon de s'en rendre diverses raisons présentes, pour s'occuper tantôt de l'une, & tantôt d'une autre, selon que Dieu les appliquera, c'est pourquoi on en marquera quelques-unes.

Y ayant de deux sortes de pauvres : les uns qui le sont des biens du monde, & les autres des biens intérieurs, c'est-à-dire des lumières, des graces, des vertus, & des autres biens spirituels ; une des raisons pour lesquelles Dieu a permis la première sorte de

dans les œuvres de charité. 77

pauvreté, a été de nous mettre devant les yeux notre pauvreté spirituelle. Leur misère extérieure si commune, est une image vivante de la pauvreté intérieure de notre ame, qui est encore plus commune, quoiqu'infiniment plus terrible. Or il faut reconnoître devant Dieu qu'ils savent bien mieux faire leur métier de pauvres des biens du monde, que nous ne savons faire celui de pauvres des biens de Dieu. Ils sentent vivement leur pauvreté; nous sommes insensibles à la nôtre. Ils ne se croient point riches des biens du monde, quand ils en sont réellement pauvres; nous nous croyons souvent fort riches des biens de la grace, lorsque nous en sommes le plus dépourvus : témoin cet Evêque de l'Apocalypse à qui Jesus - Christ adresse ces paroles : *Dicis, quòd dives sum & locupletatus, & nullius egeo : Apoc. 3. 17. & nescis quia tu es miser, & miserabilis & pauper, & cæcus & nudus : Vous dites que vous êtes riche & dans l'abondance, & que vous n'avez besoin de rien ; cependant vous ne savez pas que vous êtes dans l'extrémité de la misère & de la pauvreté, dans l'aveuglement & dans la nudité.*

XII.

Il arrive assez souvent que l'on devient pauvre par le déreglement de ses mœurs, par son intempérance, son imprudence, sa paresse. Mais cela se rencontre toujours dans la pauvreté spirituelle dont nous parlons. ce sont toujours nos péchés qui la causent, en nous privant des richesses de la grace. Ce sont nos péchés qui nous y entretiennent, & qui nous empêchent d'en sortir. Les sources inépuisables de la miséricorde de Dieu & des biens spirituels, sont toujours ouvertes à quiconque y veut puiser, & ce n'est que notre négligence qui nous empêche de nous enrichir. Ainsi cette pauvreté est toujours honteuse. Elle ne nous rend pas seulement misérables, mais criminels : elle doit toujours être pour nous un sujet de confusion, parceque c'est toujours par notre faute que nous y sommes tombés, & qu'elle subsiste. Il ne faudroit pour nous rendre riches, que reconnoître sincèrement notre misère, & on ne le fait pas. Qui ne deviendrait riche des biens du monde, s'il ne falloit pour cela qu'avouer qu'on ne l'est pas ? Cependant il est très-

vrai que l'aveu sincere de la pauvreté spirituelle suffit pour nous rendre riches , parceque c'est l'effet d'un sentiment d'humilité & de pénitence , qui nous faisant juger de nous-mêmes comme Dieu en juge , nous rend conformes à Dieu , & par-conséquent détruit en nous l'opposition & la contrariété avec Dieu , ce qui fait notre injustice. Il est donc impossible que nous demeurions pauvres des biens de l'ame , autrement que par notre volonté & notre faute. Nous ne saurions demeurer dans la pauvreté & dans l'injustice , que par notre faute.

XIII.

Que si nous regardons l'état des pauvres par d'autres vûes que la foi fournit , nous y trouverons bien d'autres motifs pour les regarder avec respect , & pour nous humilier sous eux. Cette impression que nous avons de la bassesse & de la vileté de cet état , est à la verité très-commune & très-générale ; mais dans le fond c'est une impression très-fausse , & qui a sa source dans notre vanité & dans notre aveuglement. On regarde avec effroi l'état des pauvres , c'est-à-dire celui d'une indigence qui rend dé-

pendant de la charité d'autrui , & qui assujettit aux incommodités de la pauvreté ; parcequ'on ne s'occupe que des biens extérieurs, & qu'on ne fait point de réflexion aux richesses naturelles qui se trouvent dans les plus pauvres. Ce pauvre que l'on estime si peu , ne laisse pas d'être un grand seigneur devant Dieu ; & les richesses qu'on ne lui sauroit ôter , sont infiniment plus grandes & plus estimables que celles qui lui manquent. C'est un être éternel , capable de connoître Dieu & de l'aimer. C'est un ouvrage de Dieu , qui est beaucoup au-dessus de toute la nature corporelle : de ce soleil , de ces étoiles , qui attirent si fort notre admiration. C'est un compagnon des Anges , un Roi du monde , destiné à le posséder un jour , s'il remplit les devoirs de sa vocation. C'est une image de Dieu , dans laquelle il lui a plu de représenter ses grandeurs infinies d'une manière beaucoup plus noble , plus vive , plus expresse , que dans tout le reste de la nature. C'est un membre & un cohéritier de Jesus-Christ , appelé à son Royaume , & qui en a déjà reçu le droit & les arrhes.

On dira que toutes ces qualités nous

dans les œuvres de charité. 81

convenant aussi-bien qu'à eux, ils n'ont rien par-là au-dessus de nous : en voici donc d'autres par lesquelles ils nous surpassent. Les pauvres sont la figure de Jesus - Christ pauvre & humilié pour nous. Ils sont tout couverts des livrées de Jesus-Christ , & ils nous le représentent dans l'état qui nous doit être le plus aimable.





CINQUIEME TRAITÉ.

DES CONDUITES extraordinaires.

I.

DIEU ayant eu dessein de conduire les hommes au salut par la voie de l'humilité , à laquelle la crainte est en quelque sorte nécessaire ; il a voulu qu'il y eût du danger , non-seulement dans tous les états extérieurs où sa providence les met , mais encore dans toutes les conduites intérieures qu'il tient sur les ames ; afin qu'elles n'eussent jamais lieu de se tenir en assurance , & qu'elles fussent toujours obligées de recourir à lui avec crainte & tremblement.

La véritable fureté ne consiste donc pas à se croire en fureté : elle consiste au-contraire à connoître ses dangers , & à prendre les vrais moyens de les éviter.

Or , pour connoître ses dangers , il

V. Tr. *Des conduites extraord.* 83
faut , comme j'ai dit , connoître & ceux de son état extérieur , qui sont plus visibles ; & ceux de son état intérieur , qui sont plus cachés & plus difficiles à découvrir.

C'est de cette dernière sorte de dangers que j'ai dessein de parler : & voici ce qui m'est venu dans l'esprit sur ce sujet.

II.

Dieu a deux sortes de conduite intérieure sur les ames ; l'une ordinaire , par laquelle il agit tellement sur elles , que ses opérations ne se distinguent pas sensiblement de ce que la nature peut produire dans l'ordre commun : l'autre extraordinaire , où ses opérations sont assez différentes des actions ordinaires de la nature.

Ce n'est point par ces opérations extraordinaires de Dieu , qu'il faut juger de la solidité de la vertu des ames ; car la plupart des grands Saints n'ont pas été conduits d'une manière extraordinaire. Et comme il y en aura , selon l'Evangile , qui auront eu des dons particuliers , jusqu'à prophétiser , à chasser les démons , & à faire des miracles , qui néanmoins seront rejetés de Dieu ; il se peut faire aussi qu'il

y en ait qui n'ayent qu'une vertu foible & commune. Si l'on avoit donc le choix de ces deux sortes de conduite, on devroit choisir par soi-même, celle qui est plus commune.

Mais parceque Dieu, qui dispose souverainement de ses graces, n'en donne pas le choix aux ames; celles qui contre leur inclination, seroient effectivement engagées dans quelque voie un peu extraordinaire, sont obligées d'ouvrir les yeux sur les dangers dont elle est environnée, & de prendre les moyens que Dieu leur donne pour s'en garantir.

III.

On peut réduire ces dangers à trois principaux, l'illusion, la témérité, la vanité.

L'illusion consiste à prendre les productions de leur fantaisie, & des opérations purement naturelles, pour des opérations surnaturelles de Dieu.

La témérité, à se conduire elles-mêmes, ou à conduire les autres sur de fausses lumieres & sans vocation de Dieu.

La vanité, à s'élever intérieurement des graces qu'elles croiroient avoir re-

ques de Dieu, ou des louanges qu'elles
recevroient des hommes.

I V.

Pour entendre comment elles peuvent tomber dans l'illusion , même de bonne foi : il faut savoir que , comme la grace a deux manieres d'agir , l'une ordinaire & l'autre extraordinaire ; la nature a aussi deux sortes d'opérations, les unes plus communes & les autres moins communes. Car lorsque les personnes qui ont l'imagination forte , viennent de plus à l'échauffer par quelque action un peu violente , elles disposent par-là leur cerveau à agir d'une maniere qui les surprend elles-mêmes : & leurs pensées deviennent si vives & si différentes des pensées communes , qu'elles les prennent aisément pour des lumieres de Dieu : ainsi elles sont sujettes à s'y attacher & à les aimer , & à ne suivre qu'elles-mêmes , en pensant suivre Dieu.

Quoiqu'il y ait de veritables visions , il est certain néanmoins que la plupart de celles que certaines personnes croient avoir , ne sont autre chose que de ces idées vives formées par leur propre esprit agissant d'une maniere

extraordinaire. Et c'est pourquoi sainte Theresé apparut après sa mort à une Religieuse de son Ordre, & lui défendit de faire lire le Livre de sa vie à ses Religieuses, de-peur de leur donner l'amour de ces choses extraordinaires; parceque, lui-dit-elle, de deux cens visions, il n'y en aura pas-quel-fois deux veritables.

La connoissance que ces personnes ont des principes de la Religion, leur fait bien dire en général, qu'elles ne veulent suivre que Dieu; mais en particulier, elles prennent pour instinct de Dieu, toutes ces idées vives & extraordinaires que forment leur imagination.

Il y a une infinité d'exemples de ces fortes d'illusions, & j'en ai vû un fort remarquable dans la personne d'une Demoiselle veuve, qui ayant assez d'esprit naturel, que la chaleur de son cerveau avoit extraordinairement agité, prenoit toutes ses pensées pour des lumieres infaillibles, parcequ'elle en étoit elle-même surprise; & ainsi elle decidoit tout avec une confiance effroyable, quoiqu'elle fût extraordinairement bornée, qu'elle se trompât souvent, & que ce qu'elle disoit, n'eût

rien de rare que la fierté avec laquelle elle le disoit.

V.

L'illusion produit ordinairement la témérité : car en prenant ses pensées pour des pensées de Dieu, on s'y attache, on les préfère à celles des autres ; & comme elles sont plus vives, on s'imaginer qu'elles sont aussi plus justes & plus solides. Cependant cela n'est pas. Car il se peut fort bien faire qu'une pensée soit fort vive, & néanmoins qu'elle soit fautive : & la raison est que souvent ceux qui voient si vivement les choses, n'en voient qu'une à la fois, & ont l'esprit peu étendu & très-borné. Or la vérité dépend de toutes les circonstances de la chose dont on veut juger.

Il semble quelquefois qu'une action est bonne par rapport à un certain objet, quoiqu'elle ne laisse pas d'être mauvaise en la regardant avec toutes ses circonstances. C'est une bonne chose que de soulager un misérable ; mais il n'est pas bon de le soulager par un mensonge, par une action qui scandalise le monde, par des voies qui sont injustes en elles-mêmes.

Il est bon de soutenir une famille

88 V. *Traité. Des conduites*
dans la nécessité ; mais ce n'est pas en
procurant des Bénéfices à des enfans ,
qui ne sont peut-être pas appelés à
l'Eglise.

VI.

On fait assez ce que c'est que cette
forte de vanité , qui consiste en des
complaisances sur soi-même , & dans
un plaisir sensible que l'on prend aux
louanges & aux applaudissemens des
hommes. Mais il y en a une autre plus
fine & plus délicate, contre laquelle
les personnes qui ont quelque chose
d'extraordinaire , ne sont pas moins
obligées d'être en garde. C'est que
l'humeur des gens du monde les por-
tant à témoigner beaucoup de com-
plaisance pour les personnes d'une pié-
té extraordinaire , qui ne les incom-
mode point dans leurs passions ; l'ame
s'accoutume peu-à-peu à se nourrir de
ce pain , & elle devient plus sensible
aux mépris & aux rebuts , elle ne peut
plus souffrir de demeurer inconnue, &
d'être dans l'oubli des hommes : elle
conçoit même une estime intérieure
de soi-même, qui la rend aigre à l'égard
de ceux qui s'opposent à ses desirs.

Il y en a un étrange exemple dans
sainte Therese , qui rapporte qu'une

femme qui avoit vécu avec grande odeur de piété , & qui communioit tous les jours , mais qui s'étoit élevée en elle-même , mourut misérablement en s'emportant de colere contre un Prêtre , qui n'avoit pas voulu lui dire la Messe , parcequ'il ne le pouvoit faire avec la decence requise.

Voilà les principaux dangers de ces conduites extraordinaires. Dieu qui y engage certaines ames, fait bien les en préserver ; mais il est toujours bon qu'elles les connoissent , qu'elles les craignent , qu'elles demandent à Dieu qu'il les en délivre , qu'elles embrassent les moyens propres pour les éviter.

V I I.

Celles qui désirent sincerement de se garantir de l'illusion , ont une grande défiance de leurs pensées , quelque bonnes qu'elles leur paroissent ; elles ne s'assurent pas facilement qu'elles soient de Dieu ; elles les laissent pour ce qu'elles sont , mais elles ne les prennent point pour regles de leur conduite , & ne suivent dans leurs actions que les lumieres de la foi , & les verités générales des mœurs , que Dieu a fait connoître à son Eglise.

Et comme elles ne doivent pas

croire en être assez instruites par elles-mêmes, la règle la plus commune qui a été observée par les âmes que Dieu a conduites par des voies particulières, a été d'aimer à conférer avec des personnes savantes, à se découvrir à eux, & à se soumettre à leur conduite. Sainte Thérèse, Sœur Marie de l'Incarnation, & plusieurs autres l'ont pratiqué toute leur vie, & ont fait de cela l'essentiel de leur dévotion.

Il est vrai qu'il faut un grand discernement pour cela; car il y a peu de ces personnes savantes & spirituelles. Elles ont beaucoup à craindre de tomber entre les mains de quelque esprit credule, qui s'amuse à elles, & qui prenne plaisir à les entretenir dans l'illusion. C'est pourquoi elles doivent préférer ceux qui sont plus défiants & moins crédules; quoiqu'il y ait aussi de l'excès dans ceux qui supposent généralement, que tout ce qui n'est pas ordinaire est illusion.

Et comme ce choix des personnes savantes & pieuses, est autant difficile qu'il est nécessaire, elles doivent beaucoup demander à Dieu qu'il les adresse à quelqu'un qui puisse les conduire. La raison qui fait qu'elles n'en trou-

vent pas , étant souvent qu'elles ne le désirent pas , & ne le demandent pas assez.

VIII.

Elles trouveroient dans l'obéissance à une bonne conduite , le remede à la témérité & à la vanité , aussi - bien qu'à l'illusion ; par ce qu'elles pourroient consulter leur Directeur sur toutes leurs actions , & éviter ainsi la témérité ; & qu'étant vraiment spirituel , il jugeroit bien si elles ne s'élèvent point intérieurement , & si certaines actions extérieures , certains commerces avec les personnes qui les louent & qui les approuvent , ne leur sont pas dangereux.

IX.

Elles ne doivent point s'assurer entièrement d'être exemptes de vanité , sur ce qu'elles n'en sentent point ; car il y en a une qui est si subtile , qu'elle ne se sent point par les personnes qui l'ont , quoiqu'elle soit souvent assez sensible aux autres : & quand elles n'en auroient point dans le temps présent , elles doivent toujours la craindre pour l'avenir , l'homme n'étant jamais entièrement purifié de cette corruption , & n'y ayant rien à quoi elle ne

92 V. *Traité. Des conduites*
se puisse attacher, & où l'on n'ait sujet
de la craindre, en quelque degré de
sainteté que Dieu ait élevé une ame.

*Dans sa
Regle, c.
8.*

Il n'y a point de plus petit & de
plus bas sujet de vanité, que de lire
dans un reſectoire : cependant ſaint
Benoît oblige tous ſes Religieux, qui
étoient ſouvent des Saints, de faire
une priere publique pour être préſervé
de la vanité dans cette action ſi com-
mune : ce qui fait voir que les perſon-
nes qui ne ſont pas ſi ſaintes que ces
grands Religieux, ont raiſon d'appré-
hender dans des actions plus capables
de la faire naître, que n'eſt celle de
lire dans un reſectoire.

Voilà, ce ſemble, ce que devroient
dire & ſouhaiter toutes les perſonnes
qui ont quelque choſe d'extraordinaire.
Mais comme il n'eſt pas toujours
aiſé qu'elles trouvent les ſecours d'un
homme ſpirituel pour les conduire,
elles doivent cependant entreprendre
peu de choſes, & ne ſe mêler que de
celles qui ſont proportionnées à leur
état : comme d'aſſiſter les malades,
d'inſtruire des enfans, ſans entrepren-
dre ſur leurs ſimples lumieres de déci-
der rien d'important, ni de donner
des regles de conduite à perſonne.



SIXIEME TRAITÉ. *D U S C A N D A L E.*

I.

LE monde a donné au mot de scandale une signification fort resserrée : car il n'entend d'ordinaire par ce terme , que les actions qu'il appelle scandaleuses , c'est-à-dire celles qui frappent l'esprit par leur énormité , & qui y causent de l'horreur. Mais comme ce nẽ sera pas le monde qui jugera des scandales , & que l'on a beau avoir évité toutes ces actions qu'il nomme scandaleuses ; on ne laissera pas d'être sévèrement puni , si l'on tombe dans celles que Dieu traite de scandales ; il est important de bien entendre ce qui y est renfermé selon le langage de l'Écriture.

II.

Scandale signifie donc ce qui cause une chute , c'est-à-dire un péché , ou

94 VI. Traité. *Du Scandale.*

qui est capable d'en causer. Ainsi scandaliser, c'est donner occasion de chute à quelqu'un. Or, encore que les actions infâmes, injustes & cruelles, qui causent de l'horreur, soient effectivement scandaleuses, parceque celui qui les commet porte autant qu'il peut les autres à les imiter ; on peut dire néanmoins que ces actions qui portent leur condamnation sur le front, sont en quelque sorte les moins scandaleuses, parcequ'elles font tomber moins de personnes. L'horreur qu'on en conçoit, bien-loin d'être un scandale, en est au-contraire un remede & un préservatif, puisque c'est ce qui nous empêche d'imiter les actions vicieuses.

III.

Il y a donc bien plus de scandale dans certaines actions qui ne frappent point l'esprit d'un sentiment d'horreur, & qui se glissent doucement dans l'ame, parcequ'elles sont au-contraire communément ou approuvées ou tolérées. Ces actions, dis-je, sont d'autant plus scandaleuses, que l'esprit se porte plus facilement à les imiter, & qu'elles sont ainsi de véritables causes de chûtes. En voici quelques exemples.

I V.

Toutes les personnes qui entrent dans nos passions , qui les excusent , qui les approuvent , qui les autorisent , nous scandalisent , parcequ'elles nous font effectivement tomber , & nous empêchent de nous relever. Si une personne , par exemple , avoit conçu de la jalousie ou de l'aversion contre quelque autre , ce seroit la scandaliser que de sapper les fondemens de l'estime de celui qui en est l'objet , en prenant à tâche de montrer que bien des gens ne l'estiment pas , & que ceux qui l'estiment ne s'y connoissent guères ; en le traitant de dégoûtant & d'insupportable : car tous ces discours tendent à justifier sa jalousie , à accroître son aversion & à diminuer la charité qu'il peut avoir. Or , on ne sauroit diminuer la charité dans un cœur , sans le mettre en danger de la perdre , ce qui est le scandale le plus effectif où une ame puisse tomber.

V.

Voici un autre scandale plus subtil , sur lequel on fait encore moins de réflexion.

96 VI. *Traité. Du Scandale.*

On voit peu de bâtimens matériels qui ayent besoin dès le commencement d'être étayés, & ils subsistent d'ordinaire long-temps sans d'autres appuis que ceux qui font partie du bâtiment même, comme les murailles, les piliers & les colonnes; mais il n'en est pas de même des édifices spirituels. Il y en a peu qui, pour subsister, outre les appuis essentiels, n'ayent encore besoin de quelques soutiens étrangers. Les passions qui font effort pour les renverser, ne sont pas toujours arrêtées par des lumières de vérité & par des mouvemens d'amour de Dieu, mais sont souvent balancées & contrepesées par d'autres passions humaines plus raisonnables qui en modèrent la violence. Il entre toujours d'ordinaire quelques vûes humaines dans ce qui affermit & fait subsister les hommes dans l'état où Dieu les veut. La crainte humaine d'être taxé d'inconstance, ou de se priver légèrement de certains avantages temporels, sert souvent d'étayes pour soutenir l'esprit contre l'instabilité, & en diminuant l'effort des passions, donne lieu à la raison & à la grace de s'en rendre victorieuses.

Si

VI. Traité. *Du Scandale.* 97

Si donc une personne imprudente venoit par ses discours à soustraire tous ces appuis , à détruire par exemple l'autorité de ceux pour qui la personne ébranlée avoit de la créance & du respect , à lui ôter les vûes humaines qui la soutenoient , à lui faire croire qu'elle agira sagement en quittant son état ; il est clair qu'elle seroit au même danger d'être renversée , qu'un édifice étayé de tous côtés , auquel on viendrait à ôter toutes les étayes qu'on y avoit mises.

VI.

On peut quelquefois scandaliser les autres par des louanges qu'on donne imprudemment à certains genres de vie ; non - seulement quand ils sont mauvais , mais aussi quand ils sont bons. Ce qu'on loue est bon en soi , mais étant moins parfait que ce que pratiquent ceux devant qui on le loue, on les porte par-là à désirer ce genre de vie moins parfait : les personnes foibles & peu zelées , étant toujours portées à se ranger à ce qui est de plus commode à la nature. Ainsi on fait souvent servir la vertu même de certaines personnes, pour introduire dans

le cœur des autres , l'amour du relâchement.

VII.

Enfin il y a des personnes dont la conversation est en quelque sorte scandaleuse , sans qu'elles y pensent ; & ce sont celles qui , ayant du mérite & de la vertu , ont de plus un certain agrément qui plaît à ceux avec qui elles vivent. Car s'il se trouve que ces personnes aient quelque inclination aux opinions relâchées , elles ne manqueront guères d'autoriser le mal par le bien même qui paroît en elles. La profession de piété qu'elles font , ôte le soupçon que leurs actions puissent n'être pas assez réglées. On croit se pouvoir permettre ce qu'elles se permettent. On s'accuse d'une sévérité indiscrette & de se donner des gênes inutiles , quand on voit ces personnes se donner une liberté plus grande que celle que l'on se donne ; & ainsi ce qu'il y a de bon en elles , ne sert qu'à inspirer le relâchement aux autres. Ces sortes de personnes , d'ailleurs vertueuses , sont dangereuses dans les sociétés. Car d'ordinaire le foible emporte le fort ; les esprits ayant bien plus de pente à se relâcher , que ces

VI. Traité. Du Scandale. 99

personnes n'ont de disposition à profiter du bon exemple & de la regularité des autres.

VIII.

Toutes les passions sont des especes de scandales, c'est-à-dire qu'elles disposent l'ame de celui qui les voit, au péché & aux chûtes. Toute passion imprime dans l'ame son image, qui est une idée de passion. Les hommes ont une subtilité admirable à découvrir dans les autres les mouvemens secrets de leurs passions, souvent parcequ'ils en sont choqués, & souvent aussi parcequ'ils sont tentés d'y entrer. On apprend par les passions des autres, les voies qu'il faut tenir pour réussir dans les siennes. C'est ainsi qu'on apprend souvent dans les intrigues des Romains, le langage & les adresses de ces sortes de passions. Et il en est de même de toutes les autres. Chaque passion a son langage & ses adresses, que l'on apprend en les voyant en autrui.

IX.

Toutes nos erreurs sont scandaleuses; car elles obscurcissent toujours quelque verité dans l'esprit, & cette

verité obscurcie , peut devenir une source d'illusion dans la conduite de la vie. Elle nous peut donc causer quelque chute , & par-conséquent nous scandaliser.

X.

Tout déguisement & toute conduite artificieuse est un scandale ; car on apprend par-là à s'écarter de la simplicité & de la droiture ; & à substituer ce qu'on désire , à la vérité toute simple & toute naïve : ce qui incline les gens à faire regner par-tout leurs desirs & leurs inclinations ; & c'est un grand scandale que cela.

XI.

Toute excuse accompagnée de fierté , est un scandale ; car trouvant les esprits prévenus de l'opinion qu'on a tort , la fierté ne sert qu'à donner l'idée qu'on a beaucoup de peine à souffrir d'être repris , & qu'on n'a ni humilité ni sincérité. Si la vérité permet de défavouer la faute qu'on nous impute , on le peut faire ; mais c'est scandaliser les gens , que d'augmenter l'impression qu'ils en ont déjà , par la hauteur avec laquelle on s'en défend.

XII.

Se louer soi-même , & dire des choses à son avantage , est une conduite scandaleuse. Car , ou l'on scandalise les autres par une apparence de vanité , & on les porte à juger de nous en mauvaise part ; ou on les porte à ne faire pas difficulté de nous imiter en se louant eux-mêmes , & en faisant remarquer les avantages qu'ils croient avoir.

XIII.

L'air hardi & entreprenant , est un scandale & un mauvais exemple ; parceque la plupart du monde ne se sauroit garantir de la témérité , que par la retenue & la modestie. Leur donner l'exemple d'une conduite hardie , ingérante , c'est leur apprendre à se casser la tête par une conduite téméraire.

XIV.

L'air décisif & plein de confiance , cause ordinairement du scandale , soit qu'on ait raison , soit qu'on ait tort. Quelque raison qu'on ait , il porte dans l'esprit de plusieurs une idée de présomption , & par-là il leur rend la

verité même suspecte. Mais si l'on a tort, le scandale devient encore plus grand. Car on offense ceux qui le reconnoissent, en prêtant à la fausseté un air de confiance qui ne seroit pas même à la verité. On impose aux autres par cet air, & on leur inspire la fausseté. Et enfin on donne aux gens un exemple d'une maniere de parler présomptueuse, à laquelle ils sont naturellement assez portés, & dont ils s'accoutument à revêtir leurs pensées les plus téméraires & les plus mal fondées. Il faut donc s'accoutumer à parler toujours humblement, puis-que l'on doit toujours penser humblement, & qu'il est impossible que des paroles qui ne sont pas humbles, ne naissent de quelque idée qui n'est pas assez modeste. C'est donc plutôt un précepte qu'un conseil que cette maxime de saint Bernard : *Que toutes vos paroles soient assaisonnées du sel du doute* : OMNIS sermo vester dubitationis sale sit conditus. Car il est difficile autrement d'éviter l'air présomptueux & décisif.

XV.

Il faut remarquer dans tous ces divers exemples, qu'on ne laisse pas de

VI. Traité. *Du Scandale.* 103

tomber effectivement dans le péché du scandale, lors même que, la vertu préservant le prochain des mauvais effets que l'imprudence de notre mauvaise conduite auroit pu faire sur lui, on ne lui fait effectivement aucun tort. Car c'est ce que saint Augustin décide formellement, en parlant des Pasteurs qui donnent de mauvais exemples à leur peuple. *Encore*, dit-il, *qu'il y en ait plusieurs qui se garantissent de l'impression des mauvais exemples par la solidité de leur vertu*, ces Pasteurs qui les dominant ne laissent pas d'être homicides, même à l'égard de ces personnes qui ne meurent point. *Et ille vivit*, dit-il, *& ille homicida est.* Celui à qui vous avez donné ce mauvais exemple est vivant, mais vous ne laissez pas d'en être homicide.





SEPTIEME TRAITÉ.

QU'ON N'A JAMAIS SUJET
de se plaindre de ceux qui nous
 accusent de quelque défaut.*

I.

LORSQUE nous apprenons qu'une personne a trouvé à redire à notre conduite en quelque chose, il est bien clair que nous n'avons pas sujet de nous en plaindre, si elle l'a fait avec ces deux conditions. La premiere, de ne bâmer que ce qui est effectivement blâmable selon la regle de la verité. Et la seconde, de ne s'être point trompée dans l'application qu'elle nous a faite de cette regle. Car cette personne, en improuvant une chose mauvaise en soi, est conforme en cela au jugement de Dieu, qui improuve & condamne tout ce qui est mauvais. Et en nous blâmant, parceque nous avons agi effectivement d'une maniere contraire à cette regle, elle ne fait encore que

VII. Tr. *Ne se plaindre de*, &c. 105
ce que Dieu fait. Or c'est une grande
injustice de ne vouloir pas qu'un autre
juge de nous comme Dieu en juge.
Car le jugement que Dieu porte de
nous étant certainement juste & veri-
table, c'est vouloir qu'on ne juge pas
justement & veritablement de nous.

II.

Il est impossible d'obtenir de Dieu
le pardon de nos péchés, qu'en ac-
quiesçant à son jugement, & en con-
damnant en nous ce qu'il y condamne.
Il faut nécessairement lui dire avec
David : *Vous êtes juste, Seigneur*, & *Ps. 118.*
votre jugement est droit : JUSTUS es, ^{137.}
Domine, & *rectum judicium tuum*. Or
il est impossible de pratiquer cela à
l'égard de Dieu, lorsqu'on fait mau-
vais gré à une personne de ce qu'elle
juge de nous comme Dieu en juge :
car c'est une marque visible que l'on
hait ce jugement, & que l'on n'y ac-
quiesce pas.

III.

En acquiesçant au jugement de
l'homme conforme à celui de Dieu,
l'on appaise Dieu, parcequ'on lui de-
vient conforme. En s'en offensant on

106 VII. Traité. *Ne se plaindre*
résiste à Dieu & on l'irrite, & par-
conséquent l'on s'attire un jugement
plus dur, parcequ'on ajoute l'orgueil
& l'opiniâtreté à la première faute.
Quel plus grand orgueil, que de vou-
loir que l'homme ne condamne pas en
nous ce que la vérité y condamne !
Quelle opiniâtreté plus grande, que
de persister dans une disposition que
Dieu ne sauroit approuver !

IV.

Mais quand il arriveroit que la per-
sonne qui nous blâme & qui nous ac-
cuse se tromperoit, ce ne pourroit être
qu'en deux manières : ou parceque la
regle sur laquelle elle nous jugeroit, se-
roit fautive & trompeuse ; ou parcequ'-
elle en feroit une fautive application, en
nous imputant contre la vérité d'avoir
violé cette règle. Si c'est en la pre-
mière manière, nous avons sujet de
la plaindre elle-même, de ce qu'elle se
mêle de juger sans connoître la vérité,
qui doit être la règle de tous les juge-
mens. Mais nous lui avons néanmoins
quelque sorte d'obligation : car enfin
elle n'a blâmé en nous que ce qu'elle
a cru blâmable ; c'est-à-dire qu'elle a
voulu nous guérir d'un mal que nous

de ceux qui accusent nos défauts. 107
n'avions point & qu'elle croyoit que nous avions. Or la volonté de nous guérir est toujours une espece de mérite. Elle nous a souhaité un bien en nous souhaitant la guérison ; & l'on a toujours de l'obligation à un Médecin qui nous présente des remèdes pour nous guérir de la fièvre , quoiqu'il se trompe en supposant que nous l'ayions effectivement.

V.

- Cela est encore plus vrai lorsque , ne se trompant pas dans la regle , elle se trompe dans l'application qu'elle en fait , en nous croyant effectivement coupables d'une faute que nous n'aurions pas commise. Car il est sans doute que nous n'aurions aucun sujet de nous plaindre, si une personne nous disoit simplement : Vous êtes capable d'un tel défaut , vous vous en devez humilier ; car il est vrai que nous en sommes en effet capables , & que cette capacité est un sujet réel d'humiliation.

Nous n'aurions encore aucun sujet de nous plaindre , si elle n'avoit fait que nous dire : Vous devez veiller sur vous , pour éviter ce défaut à l'avenir ;

E vj

108 VII. Traité. *Ne se plaindre*
car la vigilance sur des défauts dont on
est capable , n'est jamais mauvaise.

Or en nous disant que nous avons
commis une telle faute , elle nous dit
effectivement ces deux verités , & que
nous en sommes capables , & que nous
la devons éviter. Ainsi il y a deux ve-
rités renfermées dans son accusation ,
& elle ne peut être fausse qu'en une
seule maniere, qui est de nous imputer
ce que nous n'aurions point effective-
ment commis.

VJ.

La fausseté même que nous préten-
drions être contenue dans cette accu-
sation , est le plus souvent fort dou-
teuse : car pourvû que cette personne
soit de bonne foi , le reproche qu'elle
nous fait , marque au-moins qu'elle est
persuadée que nous sommes effective-
ment coupables de cette faute ; com-
me le désaveu que nous en faisons ,
est une marque que nous ne croyons
pas en être coupables. Pourquoi donc
jugeons-nous avec assurance que c'est
elle qui se trompe , & non pas nous ?
Nous avons en nous une cause de fé-
duction , qui est l'amour-propre , qui
nous peut très-aisément aveugler sur

de ceux qui accusent nos défauts. 109
ce qui nous regarde. Elle n'a point
cette cause intérieure de séduction à
notre égard ; son accusation est donc
plus probale que nos justifications.

VII.

Il est vrai qu'elle se peut prévenir ,
qu'elle peut avoir quelque aversion
pour nous : mais la cause intérieure
qui nous peut séduire est certaine ,
nous ne la saurions désavouer ; &
cette prétendue aversion pour nous ,
ou cette prévention dont nous l'accu-
sons , ne nous est pas certaine. C'est
même ordinairement un jugement té-
méraire que nous ferions d'elle , puis-
que cette aversion est une disposition
intérieure qu'il est très - difficile de
connoître.

VIII.

Ainsi dans la vérité , la justice ne
nous permet que cette seule excuse ,
qui est de dire , qu'autant qu'on a pu
sonder le fond de sa conscience , on
n'y a pu découvrir qu'on soit coupable
d'une telle faute qu'on nous reproche ;
mais que comme il se peut faire , que
ce soit par aveuglement que l'on ne
le reconnoisse pas , on prie ceux qui

110. VII. Traité. *Ne se plaindre*

nous blâment , de demander à Dieu qu'il nous éclaire , qu'il dissipe nos ténèbres , & qu'il ne permette pas que nous nous endormions d'un sommeil de mort , en lui disant avec le Pro-

Ps. 12. 4. *phete : Illumina oculos meos , ne unquam obdormiam in morte : ÉCLAIREZ mes yeux , afin que je ne m'endorme jamais dans la mort.*

IX.

Voilà ce que la verité peut permettre dans ces recontres ; mais elle condamne tous les dépits que l'on peut ressentir de ce qu'on trouve à redire à notre conduite , & toutes les plaintes que l'on en peut faire. Que si malgré soi on ne laisse pas d'en être touché , il faut condamner en soi ce sentiment , l'empêcher de paroître au-dehors , & se joindre ainsi à la verité qui le condamne , pour pratiquer ce que dit

Ecl. 1. 2. le Sage : *Conjungere Deo & sustine :*
3. *DEMEUREZ uni à Dieu & souffrez.*

Car la grande regle de toutes nos actions est de nous mettre toujours du côté de Dieu , en nous conformant à son jugement , pour condamner en nous ce qu'il y condamne. On ne sauroit attendre que de la confusion ,

de ceux qui accusent nos défauts. 111
quand on est d'un parti contraire à
Dieu ; & l'on ne sauroit être con-
fandu , en s'unissant avec Dieu par
l'approbation entière de tous ses juge-
mens pour & contre nous.





HUITIEME TRAITÉ.

*SI C'EST USURE QUE
de vendre plus cher à crédit.*

I.

C'EST une remarque très-judicieuse de S. Thomas : (*Quodlib. 9. art. 15.*) qu'il est périlleux de déterminer dans la morale, qu'une action est péché mortel, lorsque la vérité ne nous est pas tout-à-fait connue : *Omnis questio*, dit-il, *quæ de peccato mortali queritur, nisi expressè veritas habeatur, periculosè determinatur, quia error, quo non creditur esse peccatum mortale, quod est peccatum mortale, conscientiam non excusat à toto, licèt fortè à tanto. Error verò, quo creditur esse mortale quod non est mortale, ex conscientia ligat ad peccatum mortale. Præcipuè autem periculosum est, ubi veritas ambigua est, quod in hac questione accidit.* » Il est dangereux de répondre à toutes les que-

VIII. *Traité. Si c'est usure, &c.* 113
fions que l'on fait touchant le péché «
mortel , si la verité n'est clairement «
connue & exprimée ; parceque l'er- «
reur par laquelle on croit qu'une «
chose n'est pas péché mortel , quoi- «
qu'elle le soit , n'excuse pas entiere- «
ment le péché , quoique peut - être «
elle en diminue la grandeur. Mais «
l'erreur par laquelle on croit qu'une «
chose est péché mortel , quoiqu'elle «
ne le soit pas , engage la conscience «
au péché mortel. Mais le danger est «
principalement , lorsque sur cette «
matiere la verité est douteuse. »

II.

Le péril de ces résolutions est encore plus grand , lorsqu'il s'agit de péchés qui obligent à restitution , parcequ'il n'y a rien que les hommes fassent avec plus de peine ; de sorte que ce seroit leur imposer un joug bien dur , & qui seroit capable d'accabler beaucoup de personnes , que de les y obliger , lorsque la loi de Dieu ne les y obligeroit pas.

III.

Il est très-constant que l'usure est un péché , comme il a été défini dans le

Concile de Vienne. Mais je crois que ce qui rend cela si certain, n'est pas tant la raison naturelle, que la loi de Dieu expliquée par la tradition de l'Eglise. Car si l'on s'arrêtoit à la raison, il seroit bien difficile de persuader qu'il y eût du mal de tirer cinq pour cent, d'un argent que je prête à un Marchand, lorsque ce Marchand estime beaucoup davantage le gain qu'il s'attend de faire de mon argent; de sorte qu'il trouveroit que ce lui seroit une condition bien moins avantageuse, que j'eusse part à son gain en courant le même risque que lui. Outre qu'il y a souvent des cas où l'argent ne court aucun risque; comme si mon ami devant mille écus, dont il paye le denier dix d'intérêt, je les lui prête pour le délivrer de cette dette & de cet intérêt, en me contentant de cinq pour cent. Cet argent qui ne fait que passer entre les mains d'un tiers, ne court aucun danger entre les siennes: & ainsi à ne consulter que la raison, il seroit bien difficile de montrer quelle injustice je fais à mon ami, à qui je fais gagner cinquante écus par an, sans aucun risque.

Mais tous ces raisonnemens cessent

que vendre plus cher à crédit. 115
quand on s'en tient uniquement à la loi de Dieu , qui a pu condamner l'usure à cause des mauvais effets qu'elle a d'ordinaire , encore même qu'en quelques cas elle ne fût pas injuste.

IV.

Or de-là il s'ensuit , qu'on ne doit point porter la défense de l'usure au-delà de ce qu'elle se trouve dans l'Ecriture-Sainte & dans les Saints Peres qui l'ont expliquée ; & qu'il seroit surtout périlleux de le faire , lorsque le contrat que l'on voudroit condamner comme usuraire, ne se trouveroit point condamné comme tel par aucune Loi ni Ecclésiastique , ni Civile.

V.

C'est la premiere raison qui me fait trouver beaucoup de difficulté à condamner d'usure , les Marchands qui vendent plus cher à crédit qu'argent comptant. Car je ne crois pas qu'on trouve aucun passage des Peres , qui les ait condamnés de la sorte. Et cependant il est impossible que cela ne fût très-commun , puisque jamais le commerce ne s'est fait autrement , & qu'il est même moralement impossible qu'il subsiste sans cela.

VI.

S. Augustin s'étend assez au long sur les péchés ordinaires des Marchands , dans son explication du Pseaume 70.

Serm. 1. Il se plaint qu'ils blasphèment Dieu
n. 17. lorsqu'ils souffrent quelque perte , qu'ils mentent , & qu'ils se parjurent pour vendre plus cher. Mais quoiqu'en d'autres endroits il parle très - fortement contre les usuriers , il n'accuse point en celui-ci les Marchands d'être usuriers pour vendre plus cher à crédit , encore qu'il soit bien difficile de s'imaginer que ceux-là en fissent scrupule , à qui il reproche de blasphémer , & de se parjurer si facilement.

VII.

Les Décretales des Papes sont extrêmement sévères contre les usures & les usuriers. Et cependant il se trouve qu'ils ont expressément déclaré que ce n'étoit point usure de vendre plus cher à crédit. Le premier que je pense qui en a parlé , est Alexandre III. qui résout cette difficulté en ces termes au titre de *Usuris* , en écrivant à l'Archevêque de Gennes. *In civitate tua dicis sapè contingere , quòd cùm quidam piper , seu cinnamomum , seu alias merces com-*

que de vendre plus cher à crédit. 117
parant , quæ nunc ultra quinque libras
non valent , & promittunt se illis à
quibus illas merces accipiunt , sex libras
statuto termino soluturos. Licet autem
contractus hujusmodi ex tali forma non
possit cenferi nomine usurarum ; nihil-
ominus tamen venditores peccatum in-
currunt , nisi dubium sit merces illas
plus minusve solutionis tempore valitu-
ras : & ideo Cives tui salutis suæ benè
confulerent , si à tali contractu cessa-
rent , cum cogitationes hominum Deo
nequeant occultari. » Vous dites qu'il «
arrive souvent dans votre ville que «
quelqu'un achetant du poivre ou de «
la canelle ou d'autres marchandises , «
qui ne valent pas présentement plus «
de cinq livres , promet au Marchand «
qu'il lui paiera six livres au temps «
dont on convient : Or quoiqu'un tel «
contrat ne puisse être appelé usure , «
cependant les vendeurs commettent «
un péché , à moins qu'il ne soit «
douteux qu'au temps du paiement «
ces marchandises vaudront plus ou «
moins ; & c'est pourquoi vos Ci-
toyens mettroient leur salut plus en «
assurance , s'ils s'abstenoient de tels «
contrats , puisque les pensées des «
hommes ne peuvent être cachées à «
Dieu. »

118 VIII. Traité. *Si c'est usure*

Ce Pape déclare deux choses ; l'une , que cette sorte de contrat , où l'on vend beaucoup plus cherement à crédit , ne peut de soi-même être usuraire : l'autre , qu'il y a du péché. C'est ce qu'il faut examiner séparément.

VIII.

Quant au premier , la raison que ce Pape a eue de déterminer si expressement qu'il n'y a point d'usure à vendre plus cher à crédit , est que l'usure est un profit qui se tire d'un prêt , *lucrum ex mutuo* ; & qu'ainsi n'y ayant usure que dans les prêts , il n'y en peut avoir de soi-même dans une vraie vente , quoique l'intention du vendeur puisse être usuraire. Et pour mieux comprendre cette raison , il faut considérer que ce qui fait le péché de l'usure , est que l'on tire du profit d'un contrat qui de sa nature doit être gratuit. Or c'est ce qui n'est point dans la vente , sur-tout en la personne des Marchands , qui ne vendent que pour gagner , par un commerce licite & approuvé par toutes les loix. Ainsi il ne faut pas s'étonner si ce qui seroit usure dans un prêt , n'est à-dire dans un contrat gratuit , ne l'est pas dans

que de vendre plus cher à crédit. 119
une vente, c'est-à-dire dans un contrat
qui de sa nature est licitement lucratif.

IX.

Pour ce qui est du péché que le Pape dit être dans ce contrat, il faut remarquer deux choses. La première, que ces Marchands vendoient exorbitamment plus cher à crédit, prenant pour ce délai vingt pour cent. La seconde, que ce Pape ne met pas le péché dans l'action extérieure, mais dans la mauvaise intention de ces personnes, puisque la raison qu'il apporte pour leur faire quitter ce commerce, est que les pensées ne peuvent être cachées à Dieu : d'où les plus habiles Canonistes concluent que ce qui fait le péché dans cette rencontre, est quand les Marchands ont une intention usuraire, étant plus aises de vendre à crédit pour profiter davantage en tirant de ce délai de très-grands intérêts, qu'ils seroient même disposés de prendre d'un pur prêt.

X.

C'est ainsi qu'ils expliquent encore le chap. *Consuluit*, au même titre, qui est d'Urbain III. & qui porte ces ter-

mes : *Consuluit nos tua devotio , an ille in judicio animarum quasi usurarius debeat judicari qui non aliàs mutuo traditurus , eo proposito mutuam pecuniam credit , ut licèt omni conventionē cessante , plus tamen sorte recipiat ? Et utrùm eodem reatu criminis involvatur , qui (ut vulgò dicitur) non aliter parabolam juramenti concedit , donec quamvis sine exactione emolumentum aliquod inde percipiat ? Et an Negotiator pœna consimili debeat condemnari , qui merces suas longè majori pretio distrahit , si ad solutionem faciendam prolixioris temporis dilatio prorogetur , quàm si ei in contimenti pretium resolvatur ? Verùm quidquid in his casibus tenendum sit , ex Evangelio Luca manifestè cognoscitur , in quo dicitur : *Date mutuum nihil inde sperantes : hujusmodi homines pro intentione lucri quam habent (cùm eis usura , & superabundantia prohibeantur in lege) judicandi sunt malè agere , & ad ea quæ taliter accepta sunt restituenda , in animarum judicio efficaciter inducendi.**

» VOTRE piété nous a consulté pour
 » savoir si dans le for de la conscience,
 » on doit juger comme usurier celui
 » qui n'étant point disposé à prêter ,
 prête

que de vendre plus cher à crédit. 121
 prête cependant son argent , de ma-
 niere que sans aucune convention, il
 reçoit plus qu'il n'a prêté : Et si l'on
 doit regarder comme coupable du
 même crime, celui qui ne rend point
 une obligation , qu'il n'en tire quel-
 que profit , quoiqu'il ne l'exige pas :
 Si l'on condamne de même un Mar-
 chand qui vend ses marchandises
 bien plus cher, lorsque l'on en differe
 le paiement , que quand on les paye
 sur le champ. Mais l'on voit dans saint
 Luc la regle qu'il faut suivre dans ces
 cas, lorsqu'il est dit : Prêtez sans en
 rien esperer. Puisque la loi défend
 l'usure & le surcroît , par l'intention
 que ces gens ont de gagner , on doit
 juger qu'ils font mal , & dans le for
 de la conscience , on doit les porter
 efficacement à restituer ce qu'ils ont
 reçu de cette maniere. »

Car ils remarquent 1°. que ce que
 ce Pape dit du prêt & de l'usure , se
 rapporte principalement aux deux pre-
 miers cas. Autrement il seroit con-
 traire à son prédécesseur , qui avoit
 déterminé qu'il ne pouvoit y avoir en
 cela d'usure : *Cum contractus hujus-*
modi ex tali forma non possit censeri
nominè usurarum : QUOIQ'UN tel

522 VIII. Traité. *Si c'est usure*
contrat ne puisse être appelé usure.
 2°. Que ce Pape ne parle que du jugement de la conscience, *in judicio animarum* : d'où ils concluent qu'on ne doit pas juger de même, dans le *for extérieur*, *in foro exteriori* : d'où il s'ensuit que l'action de soi-même n'est pas usuraire, puisqu'étant très-facile à prouver qu'un Marchand a accoutumé de vendre plus cher à crédit qu'argent comptant, si cela suffisoit pour être usurier, on le devroit condamner comme tel, même dans le tribunal extérieur. 3°. Que ce Pape réduit ce péché à l'intention, *pro intentione lucri quam habent* ; & qu'ainsi tout ce qui peut les rendre coupables du péché d'usure, est s'ils ont l'intention usuraire, comme il a été dit auparavant, & que ce qui doit leur faire juger à eux-mêmes qu'ils l'ont telle, est quand cette cherté est excessive, comme le marque ce Pape par ces paroles ; *Qui merces suas longè majori pretio distrahit*, &c.

XI.

On oppose à cela que S. Thomas, 2. 2. Qu. 78. Art. 2. ad 7. condamne manifestement d'usure celui qui vend plus cherement, parcequ'on diffère de

que de vendre plus cher à crédit. 126
payer : Si quelqu'un veut vendre ses
marchandises au-delà de leur juste
prix , pour attendre le paiement de
l'acheteur , il commet une usure mani-
feste , parceque cette attente du paie-
ment est une espece de prêt. C'est pour-
quoi tout ce qu'on exige au-delà du
juste prix à cause de ce crédit , est
comme le prix du prêt , ce qui est une
usure. Si aliquis velit carius vendere
res suas , quàm sit justum pretium , ut
de pecuniâ solvendâ emptorem expe-
ctet, manifestè usura committitur, quia
hujusmodi expectatio pretii solvendi
habet rationem mutui. Unde quidquid
ultra justum pretium pro hujusmodi ex-
pectatione exigitur , est quasi pretium
mutui quod pertinet ad rationem usura.

Mais avant que de considerer si ce
Passage de saint Thomas ne peut se ré-
duire à un sens , qui ne fera pas tout-
à-fait contraire à la décision d'Alexan-
dre III. je ne pense pas qu'on veuille
prétendre que dans une chose qui n'est
appuyée que sur le raisonnement de
ce saint Docteur , sans que l'on puisse
la confirmer ni par l'Ecriture , ni par
l'autorité d'aucun Pere , on soit obligé
de se rendre à son sentiment , lors
même qu'il est opposé à la décision du

Droit Canonique : & ainsi je ne vois pas que l'on puisse forcer un Marchand à avouer qu'il a été usurier, en faisant ce que les Décretales disent ne pouvoir être usure,

XII,

Mais on peut dire de plus que l'on peut défendre sans beaucoup de peine contre le Passage de saint Thomas, un Marchand qui vend ses marchandises à crédit selon le prix ordinaire qu'on a accoutumé de les vendre à crédit. Ce prix ordinaire, quand on donne un an de crédit, est de prendre pour gain dix pour cent, au-lieu qu'argent comptant on se contente de cinq pour cent. Cela étant supposé, il faut remarquer que saint Thomas dit deux choses : La première, que c'est usure de vendre à crédit plus cher que n'est le juste prix ; La seconde, que si quelqu'un veut rabattre quelque chose du juste prix pour avoir plutôt son argent, ce n'est pas une usure ; *Si aliquis de justo pretio velit diminuerere, ut pecuniam prius habeat, non peccat peccato usurae.* Qui empêchera donc que l'on ne soutienne que quand ce Marchand prend dix pour cent en vendant à un an de crédit, il ne vend point plus que le juste

que de vendre plus cher à crédit. 129
prix, mais qu'il diminue du juste prix
en se contentant de cinq pour cent,
afin d'avoir son argent comptant, &
qu'ainsi il ne pèche ni en l'un, ni en
l'autre?

XIII.

Cette réponse paroît d'abord n'être
qu'une subtilité; mais je ne sai si on
ne la trouvera point très-solide, si on
l'examine équitablement: ou plutôt;
si on ne jugera point que ce Marchand
ne vend que le juste prix en l'un & en
l'autre cas. Car quel est le juste prix
d'une marchandise au regard des Mar-
chands, sinon ce qu'ils doivent ga-
gner, en vendant non-seulement pour
se dédommager, mais aussi pour faire
une fortune honnête en servant le pu-
blic avec fidélité & en gens de bien?
S. Augustin reconnoît qu'il n'y a point
en cela de péché, lorsque sur le Pseau- *Serm. xi*
me 70. il approuve ces paroles en la *n. 17.*
bouche d'un Marchand chrétien: *J'ap-
porte de loin des marchandises dans des
lieux où il n'y en a point de cette sorte,
afin d'avoir de quoi vivre; je demande
à les vendre plus cher que je ne les ai
achetées. Car autrement de quoi vivrai-
je, puisqu'il est écrit: L'ouvrier mérite
la récompense?* Ecce ego affero quidem

126 VIII. Traité. Si c'est usure
*ex longinquo merces ad ea loca , in
quibus non sunt ea quæ adtulero , unde
vivam , tanquam mercedem laboris mei
peto , ut carius vendam quàm emerim.
Unde enim vivam , cùm scriptum sit :
Dignus est operarius mercede sua ?* Il
est donc permis à un Marchand de
vendre les marchandises plus cher qu'il
ne les a achetées. Mais qui reglera ce
plus ? Le gain raisonnable du Mar-
chand. Et que faut-il considérer pour
regler ce gain ? La peine , le travail ,
l'industrie , les dangers qu'il court ,
les pertes qui arrivent. Car il n'y a de
gain qu'en compensant les pertes par
les avantages. Cela supposé , je dis
qu'un Marchand Grossier qui vend ses
marchandises à plusieurs autres petits
Marchands à un an de terme , à dix
pour cent ; & à l'un d'eux qui le paye
comptant , à cinq pour cent ; ne les
vend pas plus cher aux uns qu'à l'au-
tre , puisqu'il ne gagne pas plus sur
les premiers que sur le dernier. Et une
preuve qu'il ne gagne pas plus sur
ceux à qui il les vend en prenant de
gain dix pour cent , c'est qu'il aime-
roit mieux encore que tous le payas-
sent comptant , en ne prenant sur eux
que cinq pour cent ; & par-conséquent

que de vendre plus cher à crédit. 127
il n'excede point le juste prix en les
vendant aux premiers , en quoi saint
Thomas met le péché de l'usure ; puis-
qu'il ne gagne point plus qu'il ne faut ,
& que le gain raisonnable qu'il doit
faire sur ses marchandises , fait partie
de leur prix.

XIV.

Pour expliquer plus particuliere-
ment pourquoi il ne gagne pas davan-
tage en prenant dix pour cent à un an
de terme , il faut remarquer que tout
homme qui trafique doit avoir égard
aux pertes , non pas extraordinaires ,
& qui ne regarderoient pas son trafic ,
comme feroit l'embrasement fortuit
de sa maison , mais ordinaires & qui
regardent le trafic , comme est la perte
de quelque vaisseau entre plusieurs ,
& quelque banqueroute , lorsque l'on
vend à crédit à plusieurs personnes.
Car quoiqu'il soit incertain si un tel
vaisseau périra , ou si un tel acheteur
à crédit manquera de payer , il est
néanmoins moralement certain qu'en-
tre plusieurs vaisseaux , quelqu'un pé-
rira , & qu'entre plusieurs acheteurs à
crédit , quelqu'un deviendra insolva-
ble. Comme donc tout le monde
avoue que les Marchands qui trafi-

quent sur mer, ont droit d'avoir égard aux pertes des vaisseaux qui leur arrivent de temps-en-temps, pour regler le prix de leurs marchandises, & qu'on ne trouve point mauvais qu'ils les vendent plus cher qu'ils ne devroient faire, si ces pertes n'arrivoient jamais, ou s'ils n'y avoient point d'égard : n'est-il pas visible qu'il n'est pas moins juste que les Marchands Grossiers qui souffrent souvent des banqueroutes en vendant à crédit, y aient égard en réglant le juste prix des marchandises qu'ils vendent à crédit, & qu'ainsi ils les vendent plus que quand on les met hors de ce danger en les payant argent comptant ? A quoi on peut ajouter les peines & les inquiétudes que l'on a à recevoir son argent.

XV.

Le dommage que souffrent les Marchands étant privés de leur argent un an entier, est encore une raison légitime qui rehausse le juste prix de leurs marchandises. Car s'ils avoient cet argent, ils en acheteroient d'autres marchandises, sur lesquelles ils gagneroient. Ils ont donc droit de se récompenser de cette perte qui diminue le

que de vendre plus cher à crédit. 129
gain raisonnable qu'ils doivent faire dans le trafic sur ceux qui la leur causent. Et pour montrer que cela est juste, il faut considérer qu'il y a des marchandises, pour lesquelles il faut faire de grands frais plusieurs années avant que de les avoir, comme celles que l'on va querir aux Indes, ou les Livres en plusieurs volumes qui s'impriment de nouveau. Or dans ces sortes de marchandises personne ne trouve mauvais que pour en fixer le juste prix, on ait égard au temps que l'argent a été sans rien faire, & il faudroit que les Marchands se ruinaissent, si on les vouloit obliger de n'y avoir point d'égard; pourquoi donc seroit-il plutôt permis d'avoir égard à la privation que j'ai soufferte de mon argent par l'avance que j'en ai faite il y a un an, qu'à la privation que j'en souffrirai en ne le recevant que dans un an?

XVI.

Ce que l'on peut objecter à cela, est que par ces mêmes raisons on justifieroit l'usure, parcequ'on pourroit dire de la même maniere que celui qui prête son argent pour un an, peut raisonnablement prétendre qu'on doit le

130 VIII. Traité. *Si c'est usure*
dédommager du danger qu'il court de
perdre le fonds , & de l'incommodité
qu'il souffre étant privé du profit qu'il
pourroit tirer de son argent.

Je réponds à cela , que la nature dif-
férente de ces deux contrats de *prêt* &
de *vente* fait que ce n'est pas la même
chose. Car le prêt par la Loi Divine ,
Civile & Canonique, étant un contrat
gratuit , & la vente au-contraire étant
un contrat qui peut être légitimement
lucratif , il ne faut pas s'étonner si ces
Loix n'ont pas voulu qu'on ait égard
dans le prêt à ce qui auroit empêché
qu'il ne fût un acte de liberalité : au-
lieu que voulant bien que le contrat
de vente fût lucratif , principalement
pour les Marchands, elles ont dû vou-
loir aussi que pour regler leur gain , ils
eussent égard à tout ce que raisonna-
blement on doit considérer pour cela.

XVII.

Il naît de -là une autre différence ,
qui est que le prêt étant une action de
liberalité , ce n'est pas un métier pour
gagner sa vie , & qui fasse une profes-
sion particuliere & nécessaire dans la
République : au-lieu que le métier de
Marchand est une profession non-seu-

que de vendre plus cher à crédit. 131
lement tolérée, mais approuvée dans
tous les Etats, & sans laquelle ils ne
pourroient subsister. C'est pourquoi il
ne seroit pas juste de mettre les mêmes
rigueurs de conscience dans le trafic,
que dans le prêt; parceque le trafic est
un moyen honnête & légitime de ga-
gner la vie à plusieurs personnes, &
qu'ainsi on ne doit pas le rendre tel
qu'il soit impossible d'y faire une for-
tune médiocre sans perdre son ame:
au-lieu que Dieu ayant voulu que le
prêt se fit par liberalité ou par charité,
& que ce ne fût point un trafic, mais
un bienfait, on doit se soumettre à
cela sans y chercher d'autre récom-
pense que celle que Dieu a promise
aux bonnes œuvres.

XVIII.

C'est pourquoi aussi nous voyons
que les Peres parlent bien d'une autre
maniere aux Marchands, qu'à ceux
qui faisoient profession de prêter. Ils
reprennent les uns des péchés qu'ils
commettoient dans leur art, mais ils
ne condamnent point l'art en soi, &
n'obligent point ceux qui pouvoient
l'exercer sans ces péchés, à quitter cet
emploi: mais pour les autres, ils con-

132 VIII. Traité. *Si c'est usure*
 damnent la profession même, parce-
 qu'ils n'y eussent pas gagné leur vie,
 s'ils l'eussent fait gratuitement, &
 qu'ils ne pouvoient sans péché tirer
 aucun profit de ce qu'ils prêtoient.
 C'est comme parle S. Augustin des
 uns & des autres sur le Pseaume 70.
 Ayant reconnu que les Marchands
 pouvoient vendre leurs marchandises
 plus cher qu'ils ne les avoient ache-
 tées; il ajoute que les péchés que font
 les Marchands, sont péchés des hom-
 mes, & non pas de la profession. *Ce
 sont-là des péchés ordinaires aux hom-
 mes, & non pas des péchés de profes-
 sion. Un Marchand peut dire: Ensei-
 gnez-moi comment je dois vivre. Si je
 vis bien, j'en recevrai la récompense;
 je sais seulement une chose, c'est que si
 je fais mal, cela vient de ma propre
 iniquité, & non pas de ma profession:*
*ISTA hominum, non rerum peccata
 sunt. Potest mihi hoc dicere Negocia-
 tor: Mone quemadmodum vivam. Si
 bene, bene mihi erit; unum tamen
 scio, quia si malus fuero, non nego-
 tiatio mihi facit, sed iniquitas mea.*
 Ce que ce saint Docteur avoue être
 vrai en, ajoutant: *Quand on dit la
 verité, il n'y a rien à opposer: QUANDO*

Serm. 1.
 n. 17.

*que de vendre plus cher à crédit. 133
 verum dicitur , non est quod contradi-
 catur. Mais voici comme il parle sur
 le Pseaume 128. de ceux qui tiroient ^{n. 6.}
 du profit des prêts qu'ils faisoient :
 Ne prêtez point à usure. Vous vous
 plaignez de l'Écriture qui dit : Celui
 qui n'a point donné son argent à usure ;
 ce n'est pas moi qui ai écrit cela ; ce
 n'est pas moi qui l'ai dit le premier. Je
 n'ai point d'autres moyens pour vivre.
 Un voleur surpris dans une embuscade
 m'en diroit autant. Un homme surpris
 en perçant la muraille d'un autre ; un
 Marchand d'esclaves qui achete de jeu-
 nes filles pour les exposer à la prostitu-
 tion ; un Enchanteur qui fait des male-
 fices & qui vend ses crimes , m'en di-
 roient autant. Si je tâchois d'empêcher
 ces sortes de gens de commettre des
 crimes , ils me répondroient qu'ils n'ont
 point d'autres moyens de vivre , & que
 c'est ce qui les nourrit ; comme si l'on
 ne devoit pas punir principalement en
 eux le choix qu'ils ont fait d'une pro-
 fession criminelle pour avoir de quoi
 vivre , & la volonté qu'ils ont de se
 nourrir par un métier qui offense le
 Dieu qui nourrit toutes les créatures.
 NOLI scenerare. Tu accusas Scriptu-
 ram dicentem : Qui pecuniam suam non*

134 VIII. *Traité Si c'est usure
dedit ad usuram. Non ego illud scripsi ,
non de ore meo primò exiit : Deum
audi Audent etiam fœneratores
dicere : Non habeo aliud unde vivam.
Hoc mihi & latro diceret , deprehensus
in fauce ; hoc & effractor diceret , de-
prehensus circa parietem alienum ; hoc
mihi & leno diceret , emens puellas
ad prostitutionem ; hoc & Maleficus
incantans mala , & vendens nequitiam
suam : quidquid tale prohibere conare-
mur , responderent omnes , quia non
haberent unde viverent , quia inde se
pascere ; quasi non hoc ipsum in illis
maximè puniendum est , quia artem ne-
quitia delegerunt , unde vitam transi-
gant , & inde se volunt pascere , unde
offendunt eum à quo omnes pascuntur.*

XIX.

Il y a donc bien de la différence
entre rendre les prêts moins fréquens ,
en les astreignant aux conditions sans
lesquelles ils ne sont pas permis selon
l'Écriture & les Peres ; & ruiner le
trafic en ne le reconnoissant licite, que
selon des conditions qui le rendroient
moralement impossible , sans qu'on
puisse autoriser cette rigueur par au-
cun Passage exprès de l'Écriture ou des

que de vendre plus cher à crédit. 135
Peres. Or c'est ce qu'on feroit en déterminant généralement, que c'est usurer de vendre plus cher à crédit qu'argent comptant. Car il est moralement impossible que les petits Marchands qui achètent des Marchands Grosiers, payent comptant tout ce qu'ils achètent, la plupart n'ayant pas le moyen de payer, qu'après qu'ils ont vendu aux particuliers ce qu'ils avoient acheté de ces gros Marchands. Que feront donc ces Marchands Grosiers ? Ne vendront-ils jamais à crédit ? Leur trafic cesseroit, & les petits Marchands ne pourroient gagner leur vie. Se contenteront ils de cinq pour cent, soit qu'ils vendent à crédit, soit qu'ils vendent argent comptant ? Ils ne pourroient pas s'y fauver. Prendront-ils sept & demi pour cent indifféremment de tout le monde ? Cela seroit injuste. Car pourquoi faire payer à celui qui paye comptant, les risques que le Marchand court en faisant crédit à d'autres, & le dommage qu'il souffre en attendant après de l'argent dont il auroit acheté d'autres marchandises ? A quoi il faut ajouter que si un Marchand ne vendoit pas plus cher à crédit, que comptant, presque personne

136 VIII. *Traité. Si c'est usure*
ne voudroit acheter de lui qu'à crédit ,
& alors ce ne seroit pas assez que de
prendre sept & demi pour cent. C'est
pourquoi il est clair qu'il faut que tous
les Marchands en gros quittent leur
trafic, ou qu'ils renoncent au salut ,
s'il n'est pas permis de vendre plus
cher à crédit qu'argent comptant.

XX.

Cette rigueur qui ruineroit le commerce, nuiroit beaucoup au rétablissement de la véritable morale, parcequ'elle donneroit lieu de dire avec quelque couleur qu'on porte les choses en de telles extrémités, qu'on ne pourroit observer les regles qu'on veut établir, sans abandonner toute sorte de professions, & même les plus nécessaires à la conservation des Etats. On doit mépriser ces reproches quand on ne fait que proposer ce qui est clairement ordonné par l'Ecriture & par la Tradition; & ainsi c'est avec raison que l'on n'y a point d'égard, lorsqu'il s'agit de l'usure expresse & formelle; qui est le gain que l'on fait d'un prêt. Mais on les doit considérer quand on passe ces bornes, & qu'on ne se fonde que sur des raisonnemens

que de vendre plus cher à crédit. 137
& des conséquences, pour imposer
aux hommes sans une nécessité inévi-
table, des fardeaux si pesans qu'ils en
demeurent accablés.

XXI.

Comme j'étois dans ces pensées
touchant les Marchands qui vendent
à crédit, j'ai trouvé par hazard que
M. Fagnani, sur le chapitre *in civitate
de usuris*, étoit à peu près du même
sentiment : ce qui m'a semblé assez
considérable, parceque d'ailleurs cet
Auteur est très-opposé au relâchement
des Casuistes, & qu'il suit volontiers
les opinions sévères. Ce livre étant
assez rare en France, j'ai cru devoir
rapporter une partie de ce qu'il dit
touchant cette question.

Je demande, si N. qui a vendu «
du bled plus cher à raison du délai «
du paiement, a été justement con- «
damné comme usurier. »

La Sentence par laquelle N. a été «
condamné comme usurier, parce- «
qu'il a vendu le bled plus cher à rai- «
son du délai du paiement, contient «
une iniquité & une injustice mani- «
feste. C'est pourquoi elle ne doit pas «
seulement être révoquée ; il faut en- «
» core la déclarer nulle : une Sentence

On trou-
vera les
passages
latins à
la fin de
ce Traité.
A.

138 VIII. Traité. *Si c'est usure*

» notoirement injuste étant égale à une
» Sentence nulle.

» La notoriété de l'injustice paroît
» en ce que la Sentence est portée non-
» obstant les textes formels, & l'auto-
» rité de presque tous les Docteurs
» qui parlent de cette matiere.

» 1. On le prouve par ce chap. où
» cette même espece ayant été propo-
» sée, Alexandre III. décide en termes
» exprès, qu'un marché fait de cette
» maniere ne peut être censé usuraire ;
» que cependant les vendeurs encou-
» rent le péché. Et ainsi le Pape dé-
» charge de l'usure dans le for conten-
» tieux les vendeurs, & ne les con-
» damne que dans le for de la con-
» science. C'est aussi ce que marquent
» les paroles qui suivent, lorsque pour-
» voyant au salut des ames par une
» bonté Apostolique, il conseille à de
» tels vendeurs de s'abstenir de tels
» marchés, les intentions des hommes
» ne pouvant être cachées au Dieu
» toutpuissant : comme voulant dire,
» que quoiqu'ils évitent la punition du
» for extérieur, ils ne pourront trom-
» per Dieu qui connoît le fond des
» cœurs . . .

» 2. On le prouve par le terme du

que de vendre plus cher à crédit. 139
chapitre *Consuluit*. 1. *infr. eod.* où
après avoir proposé plusieurs que-
stions, entre lesquelles la dernière est
celle des marchandises vendues plus
cher à cause du délai du paiement,
Urbain III. déclare que de tels ven-
deurs font mal, & doivent être for-
tement portés dans le for de la con-
science, à restituer ce qu'ils ont reçu.
Il y a deux choses à remarquer dans
ces paroles. La première, que ce
Pape parlant du for de la conscien-
ce, il marque assez qu'il faut obser-
ver le contraire dans le for conten-
tieux La seconde, que le Pape
se sert du terme de *porter*, ce qui
signifie une forte exhortation, &
non pas une contrainte. »

3. C'est ce que confirment tous les
Docteurs qui parlent de cet article,
& particulièrement les Gloses sur la
Décret. cap. Consuluit, &c. »

La raison de la diversité que l'on
met quant à ce cas, entre le for con-
tentieux & celui de la conscience,
paroît être en ce que ce contrat d'a-
chat & de vente n'est point usuraire
dans sa forme, parceque l'usure ne
se commet que dans le prêt, comme
le prouve le texte déjà rapporté, &

» c'est le sentiment commun des Do-
 » cteurs Mais quand le vendeur
 » par une intention usuraire vend plus
 » cher parceque le paiement est diffé-
 » ré, cela fait un prêt interprétatif su-
 » jet à usure. Car on feint que le prix
 » ait été payé par l'acheteur, & qu'en-
 » suite il lui a été prêté par le vendeur,
 » avec le gain de la somme dont on
 » étoit convenu, qui excédoit la veri-
 » table valeur Or cette interpré-
 » tation du prêt n'a point lieu dans
 » notre cas devant le for contentieux,
 » parcequ'un tel contrat est toujours li-
 » cite, à moins que le vendeur n'ait
 » une intention mauvaise, comme di-
 » sent les Docteurs sur le chap. *Con-*
 » *suluit*. Si une telle intention est ca-
 » chée, il ne peut être jugé comme
 » usurier quant au for extérieur de l'E-
 » glise, qui ne juge point des choses
 » cachées Mais dans le for inté-
 » rieur, s'il y a eu une mauvaise inten-
 » tion, quoique cachée, il est usurier,
 » parceque Dieu qui connoît les cho-
 » ses cachées, en juge dans le for inté-
 » rieur

» Qu'on n'objecte point que si l'ex-
 » plication d'Hostiensis est véritable,
 » que quand la mauvaise intention est

que de vendre plus cher à crédit. 141
constante , le vendeur est censé usu-
rier dans le for contentieux , il s'en-
suivra que dans notre cas le vendeur
doit être puni, parceque sa mauvaise
intention est assez constante par le
fait même, savoir par le prix excé-
dant & le délai accordé pour le paie-
ment. »

Car on répond que la mauvaise in-
tention doit être constante autrement
que par le prix excédant & le dé-
lai ; car si cela suffisoit , la distinction
rapportée ci-dessus, entre le for inté-
rieur & le for contentieux n'auroit
point lieu , & un tel contrat seroit
usuraire , ce qui est contraire à ce
chap . . . & Hostiensis & les autres
ont dit que la mauvaise intention
étoit constante, lors seulement que le
vendeur l'avoue dans le jugement ,
& qu'on l'en convainc nécessaire-
ment ; qu'il faut que cette mauvaise
intention soit prouvée autrement
que par le délai accordé pour le
paiement du prix. Il ne suffiroit pas
même que le vendeur avouât qu'il a
vendu plus cher à crédit qu'il n'au-
roit fait argent comptant, il faudroit
qu'il assurât qu'il a eu une intention
usuraire C'est ce qui paroît »

342 VIII. Traité. *Si c'est usure*

» qu'Anan. a pensé lorsqu'il dit qu'il
» est indubitable qu'un vendeur ne
» peut être condamné en jugement
» par un tel contrat, quand il nie
» qu'il ait eu une mauvaise intention.

» Comme donc celui qui a été in-
» terrogé a toujours nié qu'il ait eu
» une mauvaise intention ; & comme
» d'ailleurs on ne peut prouver le con-
» traire, il n'a pu en aucune manière
» être condamné dans le for conten-
» tieux comme usurier.

» Après avoir ainsi montré que ce
» Marchand n'avoit point dû être con-
» damné comme usurier dans le tribu-
» nal extérieur, il fait voir ensuite que
» même dans le tribunal de la con-
» science il avoit pû être exempt du
» péché.

» B. Car 1. celui qui vend plus cher
» à cause du délai du paiement, est
» absous dans le for intérieur quand il
» y a lieu de douter si la chose vau-
» dra plus ou moins au temps du paie-
» ment, comme est le cas exprès dans
» ce chap. &c.

» 2. N. est absous dans le for inté-
» rieur, si prévoyant peut-être la pau-
» vreté, ou le mauvais dessein du dé-
» biteur, il lui a vendu du bled plus

que de vendre plus cher à crédit. 143
cher, parcequ'il craignoit qu'il n'eût «
à porter de la peine, des frais & des «
difficultés dans la poursuite du paie- «
ment. C'est le sentiment de Jean de «
Capistran & de Ripa. »

Enfin, pour abreger, il est ab- «
sous, s'il a vendu plus cher à crédit «
qu'il n'auroit fait argent comptant, «
à cause de la perte qu'il fera, ou du «
gain qu'il n'aura pas par ce délai du «
paiement : car on doit avoir égard «
à ces sortes de choses dans un Mar- «
chand qui a coutume de trafiquer. »

*A. Quæro, utrùm N. qui frumentum
carius vendidit, ob dilatam pretii solu-
tionem, usurarum nomine jure damna-
tus fuerit ?*

*Sententia quâ N. usurarum nomine
fuit condemnatus eo prætèxtu, quòd
frumentum ob dilatam solutionem ca-
riori pretio vendiderit, continet eviden-
tem iniquitatem & injustitiam : ideoque
nedum revocari, sed etiam nulla decla-
rari debet, cùm notoria injustitia nulli-
tati æquiparetur*

*Notoria injustitia patet ex eo quòd
lata est contra textus expressos, & con-
tra auctoritatem omnium DD. de mate-
ria loquentium, ...*

Quod 1º. probatur in hoc cap ubi

144 VIII. Traité. Si c'est usure
propositâ hâc eâdem facti specie Ale-
xander III. disertis verbis decidit ,
non posse hujusmodi contractus ex tali
forma usurarum nomine censerî ; nihil-
ominus tamen venditores peccatum in-
currere. Et ita hic Papa ab usurarum
nomine in foro contentioso venditores
liberat , & eosdem in foro tantum con-
scientiæ distringit. Id quod etiam indi-
cant sequentia verba , dum animarum
saluti Apostolicâ benignitate prospi-
ciens , consulit talibus venditoribus ,
ut ab his contractibus abstineant , cum
cogitationes hominum Deo omnipotenti
nequeant occultari : quasi significet ,
quamquam contentiosi fori periculum
vitabunt , Deum scrutatorem cordium
fallere non poterunt

Secundò idem clarè probatur per text.
in cap. Consuluit , 1. infra eod. ubi
pluribus questionibus propositis , inter
quas postremo loco habetur hæc nostra
de mercibus ob dilatam solutionem ma-
jori pretio distractis , Urbanus III. de-
clarat similes contrahentes malè agere ,
& ad ea quæ acceperunt restituenda in
animarum judicio efficaciter esse indu-
cendos. In quibus verbis præcipuè duo
sunt ponderanda. Alterum quod dum
dicitur in animarum judicio , à contra-
rio

que de vendre plus cher à crédit. 145
rio sensu satis ostenditur secus obser-
vandum esse in foro contentioso
Alterum quòd ibi Pontifex utitur verbo
inducendi , quod cohortationem qui-
dem efficacem , non autem coactionem
significat.

3. Idem confirmant omnes Doctores
de hoc articulo loquentes : & in primis
Gloss. in D. cap. Consuluit , &c.

Et ratio diversitatis inter forum con-
tentiosum & conscientia quoad hunc
casum ea esse videtur , quòd hujusmodi
contractus emtionis & venditionis ex
sui forma non est usurarius , quia usura
non committitur praterquam in mutuo ,
ut probat textus hic , & communis Do-
ctorum sententia . . . Verùm ubi vendi-
tor habet intentionem fœnerandi , &
propterea majori pretio vendit , quia
solutio differtur , surgit mutuum inter-
pretativum in quod cadit usura. Fingitur
enim pretium ab ipso emtore solutum ,
& deinde à venditore ei mutuatum cum
lucro illius quantitatis , in qua pretium
conventum verum valorem excedebat....
Hac autem mutui interpretatio in casu
nostro , quoad forum judiciale non est
facienda , quia cum talis contractus
semper sit licitus , nisi venditor habuerit
intentionem depravatam , ut per Do-

146 VIII. Traité. *Si c'est usure*
étores in dict. cap. Consuluit, si talis
intentio lateat, non potest judicari
usurarius quoad forum exterius Eccle-
sie quæ non judicat de occultis
At in foro animæ si intentionem pra-
vam habuerit quamvis occultam, est
usurarius, quia Deus quem nihil latet
etiam de occultis, in foro animæ judi-
cat

Nec obijciatur quod si declaratio Ho-
stiensis est vera; ut cum de prava inten-
tione constat, venditor in foro conten-
tioso censeatur usurarius: hinc conse-
quenter in casu nostro, venditorem esse
puniendum, quia satis de prava inten-
tione constat, ex facto ipso, scilicet
per excessum pretii & dilationem con-
cessam ad solvendum.

Respondetur enim de prava inten-
tione debere alio modo constare, quam
ex pretii excessu & dilatione data,
quia si id sufficeret tolleretur distinctio
supra posita de foro animæ & conten-
tioso, & semper ex sola forma talis
contractus usurarius esset, contra hoc
cap. idque Hostiensis, Butr.
Abb. Anan. & alii supra proximè citati
tunc dixerunt in proposito constare de
prava intentione cum venditor eam fa-
ceretur in judicio, & ita necessariò con-

que de vendre plus cher à crédit. 147
vincitur oportere eam intentionem
aliunde probari, quàm per dilationem
datam ad solvendum hujusmodi pre-
tium. Imò non sufficeret, si venditor
fateretur se dilatione datâ carius ven-
didisse, quàm præsentì pecunia fuisset
venditurus, nisi etiam testaretur se ha-
buisset pravum animum fœnerandi. Ripa
d. Resp. 116. n. 2. quod & sensisse vi-
detur Anan. dicto loco dicens, indubi-
tatum esse venditorem ex tali contractu
in foro contentioso non teneri quoties
negat se intentionem habere corruptam.

Cùm igitur inquisitus semper negave-
rit se habuisse pravam intentionem,
neque ea aliunde colligatur, non potuit
ullo pacto tamquam usurarius in foro
contentioso damnari.

B. Primò enim excusatur in foro
animæ vendens rem carius solutione di-
lata, quando erat probabile dubium,
an res pluris, minorisve solutionis tem-
pore esset valitura, ut est casus expres-
sus in hoc capite, &c.

Secundò excusatur N. in foro con-
scientiæ, si inopiam aut malitiam de-
bitoris fortasse prospiciens, ideò carius
frumentum vendidit, quia verebatur ne
in pecunia exigenda laborem, impensam,
difficultatemve subiret. Jo. à Capist. in.

148 VIII. Tr. Si c'est usure, &c.
loco supra citato. Ripa Resp. 116. n. 4.

Demum alijs omissis excusatur, si propterea vendidit majori pretio dilatâ solutione, quàm præsentî pecunia fuisset venditurus, ratione damni, quod passurus, vel lucri quod amissurus fuisset ob dilatam pretii solutionem: hujus enim interesse ratio habetur in Mercatore negotiatori solito. Joan. à Capistr. dicto loco, & post Anan. Salic. Dec. & alios tradit Jo. Lupus, d. paragr. 5, n. 20.





NEUVIEME TRAITÉ.

LE PROCES INJUSTE.

C'EST une illusion qui a sa source dans la vanité des hommes, de ne considerer ce qui se passe parmi eux, que par la qualité des personnes qui y ont part, ou par l'importance des choses dont il s'agit. A peine croyons-nous que d'autres que des Princes méritent qu'on s'applique à considerer leurs actions ; & notre curiosité n'est pas satisfaite, si elle n'a pour objet des intrigues de Cour, ou des affaires d'Etat.

Il semble néanmoins que si c'étoit par raison que l'on s'arrêtoit à considerer les différends qui arrivent parmi les hommes, on trouveroit par-tout de quoi s'instruire de ce qu'il faut principalement tâcher d'y apprendre, qui est la corruption de leur cœur, & la maniere dont les passions les remuent & les font agir, & que les affaires des

● 150 IX. Traité. *Le Procès injuste.*

petits y sont même en quelque sorte plus favorables que celles des Grands. Car il y a toujours je ne sai quoi de trompeur dans tout ce qui est lié à la grandeur , & qui a pour objet , des choses que notre imagination est accoutumée de regarder comme grandes & importantes. Les passions que ces sortes de choses excitent , nous en paroissent moins criminelles ; nous les justifions toujours un peu ; & nous croyons presque que les grands intérêts servent d'excuse aux actions injustes. De maniere que l'on entend avec quelque sorte de complaisance secrète , cette maxime détestable : *Si violandum est jus , regnandi causa violandum est* : S'IL faut violer la justice , il la faut violer pour regner.

Pour voir donc les passions dans leur difformité naturelle , il faut les considérer toutes nues , & dépouillées de ce faux éclat qu'elles empruntent, ou des personnes ou des objets. Et pour cela , il est bon de les regarder dans les personnes basses & obscures , & dans les petites affaires , où n'étant que peu excitées par ce qui est au-dehors , elles naissent toujours du dedans , & elles se montrent telles qu'elles sont.

IX. *Traité. Le Procès injuste.* 151

Tout ce que les hommes font , soit en bien , soit en mal , est grand & important de soi-même , parceque toutes leurs actions sont *éternelles*. Elles sont même si grandes , qu'elles ne peuvent avoir que de petits objets ; si elles se terminent à des choses temporelles. Fût-il question d'acquérir toute la terre , c'est un néant pour un cœur dont tous les mouvemens peuvent acquérir le Ciel & l'Eternité. Quand il se détourne de ce grand objet pour suivre ses passions , il n'en peut avoir que de basses & d'indignes de lui. Mais , comme j'ai dit , cette bassesse ne paroît pas dans les affaires des Grands ; & pour la reconnoître telle qu'elle est , il faut considérer les hommes attachés à des objets qui soient non-seulement petits en soi , mais qui le soient encore à nos yeux.

C'est-là qu'on peut voir avec étonnement que les moindres intérêts sont capables de se rendre maîtres du cœur de l'homme , de le posséder tout entier , & de produire des passions aussi fortes que les plus grands : Que tous les principes d'erreur qui détournent de l'équité & de la justice dans les affaires des Grands , font le même effet dans

152 IX. *Traité. Le Procès injuste.*

celles des petits ; qu'ils y ont le même pouvoir ; qu'on peut abandonner son salut pour toute chose ; & que l'on peut pratiquer l'adresse , la politique , & donner la gêne à son esprit & à sa conscience , pour des bagatelles aussi-bien que pour des Royaumes.

C'est ce qui m'a donné la pensée de ramasser quelques écrits qui ont été faits sur les divers incidens d'un procès venus à ma connoissance ; parce-qu'il m'a semblé qu'on pouvoit y voir d'une maniere assez vive , la bassesse & la malice des hommes , l'incertitude & l'obscurité des jugemens humains , & les principes faux & trompeurs sur lesquels s'appuient souvent ceux qui se mêlent de regler les affaires d'autrui , quand ils manquent de lumiere.

Mais pour y donner du jour , je crois devoir commencer par un récit abrégé de ce différend , qui comprendra les principales circonstances qui servent à éclaircir toute cette intrigue.

ABRÉGÉ DU PROCÈS.

Une Demoiselle d'une très-honnête famille & très-bien élevée, ayant été mariée à un jeune homme violent

IX. *Traité. Le Procès injuste.* 153

& déreglé , tomba malade peu de temps après , d'une longue maladie , qui l'emporta avant la fin de la première année de leur mariage. Elle avoit peu de bien , comme presque toutes les filles de la ville dont elle étoit , quoique des premières familles. Ce bien consistoit dans une dot médiocre , composée d'argent , de linge , ou de hardes que son pere lui fournit très - exactement , ainsi qu'il étoit stipulé par son contrat de mariage. Mais il arriva que le pere étant malade lorsque le contrat fut passé , il oublia d'en tirer quittance. Durant le cours de la maladie de cette jeune femme , son mari conçut le dessein de faire ce qu'il pourroit pour profiter de son bien ; & ne le pouvant faire que par le moyen d'un Testament , il résolut de lui en faire faire un à quelque prix que ce fût : les violences dont il usa pour cet effet , sont comprises dans les Mémoires. Mais voici ce qui est omis.

Le pere de la Demoiselle craignant que sa fille ne succombât à la fin aux violences de son mari , & sollicité par elle-même d'y trouver quelque reme-

154 IX. *Traité. Le Procès injuste.*

de , s'avisa d'un expédient assez bon , s'il eût été bien executé.

Il lui fit faire un Testament en faveur d'une de ses sœurs , par lequel elle lui donnoit tout ce qu'elle lui pouvoit donner selon la Coutume , & elle ajoutoit que tout autre Testament qu'elle pourroit faire seroit nul, si elle n'y mettoit une certaine clause qu'elle vouloit être l'unique marque de sa volonté : ce qui s'appelle une clause dérogatoire.

Cette précaution étoit légitime & dans l'ordre ; mais comme les personnes qui agissent toute leur vie sans adresse , ne sont pas accoutumées à de pareilles ruses , il se conduisit dans celle-là d'une manière qui faisoit bien voir qu'elle ne lui étoit guères naturelle , car il y fit toutes les fautes de négligence que l'on y peut faire.

Premièrement , il choisit pour marque de la volonté de sa fille , c'est-à-dire pour clause dérogatoire , un signe si facile , que le hazard y peut faire tomber sans peine. C'étoit une croix telle que les femmes en ajoutent souvent à leurs noms.

2. Ayant fait plusieurs copies du Testament dont il donna le modèle à

IX. *Traité. Le Procès injuste.* 155
sa fille, il en égara une, & si malheureusement, qu'elle tomba entre les mains de son gendre.

Cependant sur l'assurance que prit le pere que par le moyen de cette clause, il s'étoit mis à couvert des Testamens qu'on pourroit arracher par violence à sa fille, il ne se mit plus en peine de les empêcher, & il lui conseilla même d'en faire un, ce qu'elle refusa, étant si outrée des mauvais traitemens qu'elle avoit reçus de son mari & de toute sa famille, qu'elle ne put se résoudre pendant qu'elle eut encore quelque force, à leur donner même en apparence cette marque de complaisance.

Mais comme elle commençoit à se rétablir, la crainte de tomber de nouveau entre les mains de son mari, la détermina à faire un Testament tel qu'on lui avoit conseillé, c'est-à-dire inutile. L'on est assuré de sa volonté; car elle communiqua ce projet à une de ses sœurs qui ne l'en détourna point. On ne fait pas le temps de l'exécution; mais on a rapporté depuis sa mort, qu'elle avoit dit qu'elle avoit fait en faveur de son mari, un Testament qui ne valoit rien, parcequ'elle

156 IX. *Traité. Le Procès injuste.*

n'y avoit pas mis ce qui pouvoit le rendre bon.

Il paroît par-là qu'à la verité elle avoit fait quelque chose, quoiqu'elle n'eût voulu rien faire d'utile à son mari. Mais il n'est nullement certain qu'elle eût fait le Testament que son mari représenta quelque temps après sa mort ; car il n'y avoit que la signature qui parût de son écriture, le reste n'y ayant aucun rapport : de sorte qu'il y a beaucoup d'apparence que , comme elle ne savoit pas les affaires, & qu'elle étoit dans l'extrémité de la foiblesse , elle lui donna seulement un blanc-signé , & que c'est ce qu'elle appelloit avoir fait un Testament.

Ce Testament produit par son mari avoit deux nullités certaines & essentielles.

1°. Il avoit la clause dérogatoire que l'on savoit n'y avoir pas été mise par la défunte , tant par son propre témoignage , & par le projet qu'elle en avoit fait , que par le rapport de son Confesseur. Il n'avoit pas été difficile à son mari de la deviner , puisque , comme nous l'avons dit , il avoit la copie du Testament.

2°. L'ayant produit d'abord sans

IX. *Traité. Le Procès injuste.* 157

date , & l'ayant montré en cet état à deux personnes dont son beaupere étoit l'une , il le data depuis par une falsification visible & grossiere , & qui paroissoit dans l'écriture - même. Le beaupere étoit assez assuré de cette nullité par ses propres yeux , puisqu'il avoit vu ce Testament sans date après la mort de sa fille : ainsi à l'égard de Dieu sa cause étoit certainement juste , & celle du gendre certainement mauvaise.

Mais l'affaire ayant été mise en arbitrage , des deux faussetés du Testament , on ne parla que de celle de la date , parceque quoiqu'on fût assuré de l'autre , on ne l'eût pas pu prouver. Mais une nullité suffit , & celle-là étoit visible , l'encre & le trait de la date étant tout - à - fait différens du corps de l'écriture , tant le faussaire avoit mal réussi dans sa falsification.

Il y avoit de plus une autre contestation sur les hardes que le beaupere avoit données à sa fille , dont il n'avoit point tiré de quittance , quoiqu'elles fussent portées par le contrat de mariage , parcequ'il étoit malade lorsqu'il fut passé , & que l'on ne les livra que le lendemain. Tout le monde savoit

158 IX. *Traité. Le Procès injuste.*

que le gendre les avoit reçues. Néanmoins comme on n'en avoit point tiré de décharge par écrit , & que les loix défendent la preuve par témoins au-dessus de cent livres , il nia qu'il eût rien reçu , & interrogé sur faits & articles , il s'en tira par vingt parjures. On soutint que l'on devoit être reçu à la preuve par témoins , puisqu'il y avoit commencement de preuve par écrit , mais on ne put y être admis.

La mere du jeune homme qui étoit une dévote , mariée en secondes nœces à un homme accrédité , ne voulut point dire la vérité , & elle continua jusqu'au bout avec son mari à assister son fils de son crédit & de ses conseils dans cette injuste poursuite. Après diverses procédures , on s'en remit à l'Évêque du lieu , & à un Avocat célèbre , ami & parent commun des deux familles , mais lié d'intérêt avec celle du jeune homme , parceque le mari de sa mere prenoit soin de ses affaires. Et ce fut lui qui contribua le plus à faire regler ce différend en la maniere qu'il le fut. On veut bien croire qu'il n'a eu en vûe que la justice , & que s'il s'y est trompé , ce n'a été que par une erreur de fait , & que par une

IX. Traité. *Le Procès injuste.* 159
préoccupation pour la maxime des
Avocats, qu'il ne faut croire que ce
qui est prouvé par les preuves autori-
sées par les loix. On en verra l'examen
dans la suite.

OCCASION DU PREMIER ECRIT.

Après ce récit abrégé du Procès ,
voici présentement ce qui donna occa-
sion aux deux Ecrits que je vais rap-
porter.

Lorsqu'après la mort de la femme
en question , le Procès sur le Testa-
ment & sur les hardes fut commencé
entre la famille de la défunte & celle
de son mari, on tâcha de trouver quel-
que voie de les accommoder , & de
terminer ce différend à l'amiable. Pour
cela on vit l'Avocat dont j'ai parlé.
Et afin de le pouvoir informer de l'état
de l'affaire , on chargea la sœur de la
défunte , demoiselle également pieuse
& spirituelle , d'écrire une lettre qu'on
lui pût montrer. Cette lettre étoit des
plus fortes , & l'on esperoit qu'elle
feroit sur l'Avocat une partie de l'im-
pression qu'elle avoit fait sur d'autres.
Mais il n'en parut nullement touché ,
& il répondit froidement *qu'il ne se
prévenoit jamais , & qu'il ne jugeoit
jamais que sur les preuves.*

160 IX. Traité. *Le Procès injuste.*

Le mauvais usage qu'il faisoit de cette maxime, me fit naître la pensée de faire l'Écrit suivant qu'on lui envoyoit.



*DES BORNES LEGITIMES DE
cette maxime, QU'IL NE FAUT
POINT SE PREVENIR; &
de l'abus que l'on en peut faire.*

I.

ON ne peut nier qu'il ne soit très-nécessaire, non-seulement aux Rois, aux Juges, aux Avocats, mais généralement à tout le monde, d'éviter les préventions & les préjugés, n'y ayant rien qui nous engage à tant de jugemens téméraires, & qui nous fasse commettre tant d'injustices, que de se laisser prévenir trop légèrement.

II.

Il faut néanmoins se défier des maximes générales, parcequ'il y a peu de vérités générales: elles ont toutes leurs exceptions & leurs bornes, & l'on en peut faire des applications très-faus-
ses; parceque l'esprit étant occupé de

IX. Tr. *Le Procès injuste, &c.* 161
la verité apparente de la maxime, examine souvent avec peu de soin les sujets où il l'applique.

III.

Les maximes de la Jurisprudence ne dispensent jamais de celles de la raison ; & ainsi ce que la raison condamne comme injuste & déraisonnable , ne peut être justifié par aucun principe , ni aucune maxime d'une autre science.

IV.

Il n'y a point de principe de raison plus évident que celui-là : Qu'il faut se rendre aux choses claires , qu'il faut douter des choses douteuses , & qu'il faut juger plus vraisemblable ce qui est appuyé sur des preuves plus vraisemblables. Il y a un devoir de conviction & de persuasion , parceque nous la devons à l'évidence ; un devoir de doute , parcequ'il est contre la raison de ne douter pas des choses douteuses ; & un devoir d'opinion , c'est-à-dire , qu'il y a obligation de juger qu'une chose dont on nous apporte des preuves plus vraisemblables , est en effet plus vraisemblable , qui est ce qu'on appelle opinion.

V.

Comme c'est-là l'usage légitime de la raison, l'abus de la raison consiste à ne le pas suivre, soit en formant un sentiment ou une opinion sur des choses absolument douteuses ou incertaines, ou en ne se laissant point ébranler par la plus grande vraisemblance, ou enfin en n'étant que foiblement persuadé des choses claires & convaincantes. En un mot il faut que notre esprit suive les preuves, & qu'il ne demeure pas au-deçà ni au-delà.

VI.

Cependant si l'on n'y prend garde, sous ombre de pratiquer cette maxime, *de ne se point laisser prévenir*, on tombe souvent en plusieurs de ces défauts. Car l'on doute où il n'y a pas lieu de douter, on ne se laisse pas toucher par des preuves qui doivent faire impression sur l'esprit; on ne se rend pas aux choses qui sont prouvées par des preuves convaincantes.

VII.

Ce qu'il y a de plus dangereux, est que l'on ne s'apperçoit pas que l'abus

I. Ecrit. *Des Préventions.* 163
que l'on fait de cette maxime, *de ne se point prévenir*, vient souvent plus du cœur que de l'esprit; & que l'on trouve moyen par-là de faire, sans aucun reproche de conscience, des choses que l'on n'auroit pu faire, si l'on avoit suivi plus exactement les véritables regles de la raison.

VIII.

Pour découvrir cette illusion du cœur, & la raison secrète qui le porte à étendre plus qu'il ne faut cette maxime, *de ne se point prévenir*; il faut remarquer que ces trois dispositions; de juger douteux ce qui est douteux; plus probable ce qui est plus probable; évident ce qui est évident, ne sont pas seulement de simples jugemens de l'esprit, mais aussi des principes d'actions, & des sources de devoirs. Car on doit agir autrement quand on doute, autrement quand on est à demi assuré de la vérité, autrement quand on est absolument convaincu. On peut faire certaines choses pour ses amis, & pour ceux à qui on a quelque obligation, dans les choses qui sont absolument incertaines: il y en a d'autres qui sont entièrement interdites, quand on juge

164 IX. Traité. *Le Procès injuste.*

plus probablement qu'ils ont tort : & il y en a d'autres qu'on est obligé de faire contre eux, lorsque l'on est assuré de leur injustice.

IX.

Il est certain , par exemple , que lorsque l'on a sujet de juger , je ne dis pas certainement , mais plus probablement qu'un de nos amis agit de mauvaise foi en quelque affaire, il n'est pas permis en conscience de lui rendre aucun service , ni de solliciter pour lui ; qu'on ne peut embrasser ses intérêts ; & qu'en le faisant , on se rend participant de son injustice. Il est certain encore , que lorsque l'on en doute , & que l'on a sujet d'en douter , on est obligé avant que de rien faire pour lui, de s'en éclaircir , de prendre toutes les voies raisonnables pour cela, & qu'autrement on tombe dans le défaut qui est marqué par l'Ecriture lorsqu'elle

Ps. 35. 4. dit : Noluit intelligere ut bene ageret. Il n'a point voulu s'instruire pour faire le bien.

X.

Mais par le moyen de ce Pyrrhonisme volontaire , & de cette prétendue exemption de préjugé & de préoc-

cupation , on se dégage de tous ses devoirs : on se met au large , & l'on trouve le secret de satisfaire en conscience une partie de ses inclinations. Car sous prétexte de ne se point prévenir , on ne laisse pas ébranler son esprit par les raisons qui devroient lui faire connoître la mauvaise foi de nos amis ; & ainsi on ne laisse pas de les servir , de les assister , de leur donner des adresses pour réussir dans les entreprises auxquelles on n'auroit dû prendre aucune part.

XI.

On tombe par-là dans cette injustice , d'égaliser la malice à la sincérité. Et au-lieu que la vérité & l'innocence ont d'ordinaire certains caractères qui , ne pouvant être imités par le déguisement & par l'artifice , les rendent reconnoissables aux personnes qui n'étouffent pas leurs lumières par l'abus de cette maxime , on ne fait aucun état de ces marques , & on réduit les personnes les plus sincères à une entière égalité avec les plus infidèles , & on les rend même en quelque sorte de pire condition , parcequ'elles ont moins de soin d'emprunter des marques étrangères pour paroître autres

66 IX. *Traité. Le Procès injuste.*
qu'elles ne font en effet, que les per-
sonnes artificieuses.

XII.

Le dernier défaut que l'abus de cette maxime attire, est que, comme cette exemption de jugement est un état commode, & qu'il donne une grande liberté de faire ce que l'on veut, on est bien-aïse d'y demeurer. Ainsi on ne prend aucun soin de pénétrer jusqu'au fond des affaires de ses amis, on se contente d'une vûe superficielle; & pourvû que dans l'exposé ils ne paroissent pas condamnables, on croit en être quitte, & pouvoir faire pour eux tout ce que l'on veut.

XIII.

Ceux qui exercent la fonction de Juges ou d'Avocats, & qui traitent les affaires civiles suivant les maximes & les loix par lesquelles les hommes ont cru les devoir régler, portent encore ce défaut beaucoup plus loin. Car ils s'accoutument à ne connoître plus d'autre justice, que la justice *legale*, d'autre vérité que la vérité *legale*. Ils appellent innocens ceux que l'on ne peut condamner selon les loix, &

I. Ecrit. *Des Préventions.* 167
vrai ce qu'elles n'improuvent pas. Et
enfin ils raisonnent tellement en Ju-
ges & en Avocats, qu'ils oublient en
quelque sorte de raisonner en hommes.

XIV.

Cependant il n'y a qu'une justice ;
qu'une vérité, qu'une raison ; & ceux
qu'elle condamne sont bien condam-
nés, fussent-ils absous par toutes les
loix du monde. Les loix ne reçoivent
point les preuves par témoins, que
lorsque la somme est au-dessous de
cent francs. Et ainsi celui qui, pour ne
payer pas une somme considérable
qu'il a reçue sous sa bonne foi, a la
hardiesse de se parjurer, est innocent
selon les loix, fût-il convaincu de
parjure par mille témoins : & ceux qui
s'accoutument à suivre cette justice
legale, déclarent que ce parjure a le
meilleur droit du monde, & ne fe-
ront pas difficulté de l'assister de leurs
conseils & de leur protection. Mais
malgré les loix & les ordonnances des
hommes, la raison reçoit & recevra
toujours toutes les preuves qui nous
assurent de la vérité, & elle déclarera
coupables de parjure, ceux qui seront
convaincus de l'être par ces preuves

168 IX. *Traité. Le Procès injuste.*
naturelles qu'il n'est pas au pouvoir
des hommes d'étouffer & d'abolir.

XV.

Ce n'est pas que les loix qui ordonnent qu'on ne recevra point ces sortes de preuves, soient injustes. C'est une barriere nécessaire pour arrêter l'injustice & la cupidité des hommes. Et ainsi, si j'étois Juge, peut-être ferois-je perdre la cause à l'innocent qui se feroit trop fié à la fidélité d'un autre, & la ferois-je gagner au parjure sans commettre d'injustice. Mais il faut bien distinguer en cela les offices nécessaires, des offices libres & volontaires. Je puis ajuger à une personne ce qui lui appartient selon les loix, quoiqu'il ne lui appartienne pas selon la raison & la justice; parceque je ne suis en qualité de Juge, que l'interprète de la loi. Et ainsi en ajugeant une certaine somme à celui qui s'est parjuré, je ne fais que déclarer que les loix la lui ajugent; ce qui est véritable & peut-être juste. Mais ces mêmes loix qui m'ordonnent de faire gagner la cause à celui qui se parjure, ne m'ordonnent pas de me tromper. Et ainsi, si je sai d'ailleurs par des preuves

ves

I. *Ecrit. Des Préventions.* 169
ves claires qu'il est parjure, je ne laisserai pas de le croire tel, & d'être obligé à toutes les actions qui sont nécessairement liées avec cette créance.

XVI.

Il faut donc bien distinguer entre les actions nécessaires des Juges & des Avocats, & les actions libres & volontaires. Les actions nécessaires, comme celles de prononcer un jugement, se doivent régler selon la justice légale, mais les actions libres se doivent régler selon la justice véritable & réelle. Or il est certain que de solliciter les affaires d'une personne, de lui donner avis, de lui fournir des adresses pour réussir dans ses prétentions, de l'assister de son crédit, sont des actions toutes volontaires & toutes libres. Et par conséquent il n'est jamais permis d'en faire aucune en faveur de ceux que nous sommes obligés de juger coupables, non selon les loix humaines, mais selon la véritable justice; & si nous le faisons, nous nous rendons participans de leur injustice.

XVII.

Non-seulement nous sommes coupables si nous rendons ces sortes d'assi-

170 IX. *Traité. Le Procès injuste.*

stances à nos amis , lorsque nous sommes convaincus de leur malice , mais aussi lorsque, tout considéré , nous jugeons qu'il est plus probable qu'ils sont injustes , & de mauvaise foi , que non pas qu'ils soient sinceres. Et non seulement lorsque nous formons ce jugement , mais aussi lorsque nous ne le formons pas , si c'est par notre faute que nous ne le formons pas , si c'est parceque nous ne voulons pas laisser ébranler notre esprit par la raison. Enfin nous sommes encore coupables , lorsque nous leur rendons ces assistances dans le doute & avec un esprit entièrement incertain de la justice ou de l'injustice de leur cause ; si c'est encore par notre faute que nous sommes dans ce doute , & parceque nous n'avons pas voulu nous instruire de la vérité , & prendre les voies raisonnables pour la découvrir.

XVIII.

Voilà mes principes : & voici les conclusions que j'en tire , qui ne me semblent pas moins veritables.

Que dans le différend entre Sempronius * d'une part , & Mævius &
 * Le pere de la femme de Junia

I. Ecrit. *Des Préventions.* 171

Mœvia † de l'autre : Sempronius dis-
 sant & attestant avec serment , & de † Le mari de la femme défunte & sa mère.
 lui & de toute sa famille , qu'il a don-
 né à Mœvius des hardes pour une telle
 somme ; que Mœvia les a reçues , te-
 nues , employées ; qu'elle en a parlé
 une infinité de fois à lui & aux siens
 & à diverses autres personnes : Mœ-
 vius disant au-contraire qu'il n'a rien
 reçu : Mœvia se taisant & assistant
 Mœvius de ses conseils & de son cré-
 dit. Titius * , ami commun de Sem-
 pronius & de Mœvius & Mœvia , ne * L'Avocat qui fut depuis choisi si pour arbitre & à qui cet écrit est adressé.
 peut se dispenser de tirer d'abord cette
 conclusion alternative , que les uns ou
 les autres sont coupables d'une infide-
 lité très-criminelle qui les rend indig-
 nes , non-seulement de son amitié ,
 mais de celles de toutes les personnes
 d'honneur. Il n'y a aucun milieu en
 cela , parcequ'il est impossible que les
 uns ou les autres ne soient parjures &
 infideles ; & qu'ils n'ayent formé un
 dessein injuste de ravir le bien d'autrui.

XIX.

La seconde conséquence qu'il en
 doit tirer , est qu'il doit désirer de sa-
 voir la vérité de cette affaire , & ém-
 brasser pour cela les voies raisonnables

172 IX. *Traité: Le Procès injuste.*

pour s'en éclaircir : & que la résolution doit être , s'il la favoit , non-seulement de n'assister en aucune maniere le coupable , mais de se déclarer contre lui , & de faire tout ce qui lui est possible pour l'obliger , ou à se désister ou à réparer son injustice.

XX.

La troisième , que sur les lumières qu'il en peut avoir , il en doit juger , non en juge , mais en homme , puisqu'il s'agit ici des devoirs libres & volontaires qui dépendent d'un jugement de vérité , & non d'un jugement qui soit attaché aux loix & aux formes. Et ainsi il ne lui est pas permis de dire : Je ne veux pas croire que cela soit , parceque vous n'en avez pas de quittance , pourvu que l'on lui prouve que la chose est , par des preuves qui persuadent son esprit.

XXI.

La quatrième conséquence est , qu'il ne lui est nullement permis de demeurer d'an; cette inflexibilité Pyrrhonienne qui ne se laisse point ébranler par la vraie balance ; mais qu'il doit juger le plus probable , ce qui est en effet plus

probable ; quoiqu'il n'en ait pas une certitude entière ; métaphysique & légale. Car il y a le même défaut de raison à ne juger pas plus vraisemblable ce qui est en effet plus vraisemblable , qu'à ne juger pas certain ce qui est certain.

XXII.

Dans cet esprit il doit comparer toutes les circonstances de cette affaire ; & ainsi il ne se peut dispenser de considérer :

• S'il est fort croyable qu'un homme de 67. ans comme Sempronius, forme ce dessein de tirer injustement de son gendre, une somme d'argent pour des hardes qu'il ne lui a point données.

• Que toute sa famille conspire avec lui dans un si abominable dessein.

• Que toute cette famille n'ayant aucun intérêt dans le monde, nul dessein de s'y engager , ayant assez de bien d'ailleurs pour se passer d'une très-petite somme d'argent , veuille gratuitement renoncer à son salut pour un si léger intérêt.

• Il doit considérer que ce Mævius est un jeune homme qui n'a point d'autre emploi que celui de se divertir , qui n'est nullement réglé , pour ne rien

174 IX. Traité. *Le Procès injuste.*

dire davantage ; que Mœvia n'a point trouvé jusqu'ici d'autre moyen de se tirer de cette affaire , que de s'en taire ; qu'elle veut bien assister son fils de ses conseils , mais qu'elle n'ose l'assister de son témoignage , & qu'elle n'a pas eu jusqu'ici la hardiesse de déclarer qu'elle n'ait pas reçu , manié , employé ce que l'on assure qu'elle a reçu , manié & employé : que les uns veulent prouver par témoins , & que les autres mettent tout leur effort à empêcher que la preuve par témoins ne soit reçue. Tout cela supposé :

Il me semble qu'il y a certitude morale que Sempronius a raison , & que Mœvius & Mœvia ont tort : qu'il est impossible que la raison ne tire cette conclusion : & qu'ainsi si la maxime de ne se point prévenir empêche Titius de la tirer , il est visible , ou qu'elle seroit fautive , ou qu'il n'en feroit pas un usage légitime.

XXIII.

Je soutiens même qu'il est impossible qu'il ne tire cette conséquence : parcequ'il est impossible que l'évidence ne fasse cette impression sur un esprit comme le sien. Ainsi , quand il déclare qu'il demeure neutre , qu'il suspend

son jugement, il ne distingue pas assez entre les paroles & les pensées. Il est facile de dire de bouche, ou même dans son esprit par un langage intérieur, que l'on demeure neutre; mais il est bien difficile que dans le fond l'esprit ne demeure persuadé de ce qui est clair. Ainsi, malgré ces maximes Pyrrhoniennes, on peut dire que son esprit n'est point véritablement dans cette suspension où il témoigne d'être.

XXIV.

Que s'il en est persuadé, comme il l'est sans doute; s'il croit même qu'il est plus probable que Sempronius a raison, & que Mœvius a tort, il y a une suite de devoirs indispensablement attachés à cette persuasion.

Il est obligé de faire tout ce qu'il pourra, pour faire cesser Mœvius & Mœvia de cette injustice si préjudiciable à leur honneur, à leur conscience, à leur salut.

Il ne leur peut légitimement rendre aucune assistance, ni leur donner aucun avis & aucune protection; & il doit agir avec eux comme la raison oblige d'agir avec des personnes injustes & infidèles.

Je soutiens que tout cela n'est point un jeu d'esprit, mais qu'il n'y a rien dans cet Ecrit qui ne soit exactement véritable, quoique je ne l'aye fait que par exercice d'esprit.

OCCASION DU SECOND ECRIT.

L'AFFAIRE ayant été mise en arbitrage, on crut qu'il étoit bon de représenter par un Ecrit les vûes d'équité que les Arbitres devoient avoir. C'est le sujet de l'Ecrit suivant.

DES ARBITRAGES.

I.

COMME toutes les vertus sont nécessairement liées ensemble, & qu'il n'y en a aucune qui puisse subsister seule & sans l'union des autres; il est certain que la charité & la justice se doivent rencontrer & dans les Juges & dans les Arbitres; que les Juges doivent être charitables, & que les Arbitres doivent être justes. Néanmoins comme l'obligation particulière de s'appliquer à une certaine vertu, fait que l'on dit que cette vertu est propre à ce ministère; on peut dire en

ce sens , que comme la justice est la vertu des Juges, la charité est celle des Arbitres ; & que si les Juges sont des Juges de justice , les Arbitres sont des Juges de charité.

II.

C'est par le rapport naturel de cette fonction à cette vertu , que les Evêques étoient autrefois comme les Arbitres naturels de tous les différends des Chrétiens : parceque l'on croyoit qu'ils étoient les plus remplis de cette charité qui est nécessaire , non-seulement pour appaiser les différends qui troublent la paix extérieure des familles , mais aussi pour guérir les plaies intérieures que ces divisions font dans les ames. Et c'est pourquoi , encore que les saints Evêques gémissent sous le poids d'une occupation si pénible , ils ont cru néanmoins que la charité les obligeoit à donner une grande partie de leur temps à terminer les différends de leurs peuples , comme il paroît par divers endroits * de saint Augustin.

* *Il. 6.
tr'autres
Serm. 24.
sur le Ps.
118. n. 3.*

III.

Mais comme la charité est la vertu des Arbitres , & que l'on peut dire par

H v

178 IX. *Traité. Le Procès injuste.*

cette raison , que ce ministère est en quelque sorte une fonction Episcopale , il n'a point aussi d'autre objet que celui même de la charité , qui est le salut de ceux que l'on tâche d'accorder. Il regarde les choses temporelles par rapport aux éternelles. Il n'a pas simplement pour but d'établir une paix temporelle entre les Citoyens d'une même ville ; mais il tend à établir une véritable paix de conscience dans ceux qui sont appelés au même Royaume du Ciel , où ils ne peuvent parvenir que par la justice. En un mot , ils joignent les vûes chrétiennes aux vûes humaines , & la prudence chrétienne à la prudence du siècle.

IV.

Il ne faut avoir qu'une lumière fort médiocre , pour être persuadé que le plus grand malheur qui puisse arriver à une personne, n'est pas de souffrir l'injustice , mais de la faire ; & qu'entre les injustices , il n'y en a point de plus dangereuse que celle qui nous fait acquiescer ce qui ne nous appartient pas. Le moindre bien d'autrui dans une famille est une source de malediction pour le temps & pour l'éternité , pour

les pères qui sont auteurs de cette usurpation , pour les enfans qui en jouissent : c'est un obstacle effroyable pour le salut des uns & des autres ; puisque la justice de Dieu n'y pouvant donner entrée que par une restitution rigoureuse , cette difficulté augmente tous les jours par le déshonneur qu'il y a à se reconnoître coupable , & par les intérêts des biens injustement usurpés qu'on est obligé de restituer avec le principal.

V.

Ainsi , comme la charité doit avoir pour but de préserver ceux que l'on aime , des plus grands maux , & des plus irréparables ; la charité des Arbitres n'en sauroit avoir de plus légitime que d'empêcher que ceux dont ils reglent les différends , ne demeurent après leurs jugemens , chargés d'un bien mal acquis : ce qu'ils doivent considérer comme le plus grand des malheurs. Et c'est pourquoi ce qu'ils doivent le plus appréhender , c'est que leur jugement ne procure une fausse fureté à ceux qui sont obligés devant Dieu de restituer.

VI.

Mais pour savoir quand ils ont , ou

H vj

180 IX. Traité. *Le Procès injuste.*

n'ont pas à craindre cet inconvenient, il faut considerer qu'il y a de deux sortes de différends qui peuvent être mis en arbitrage. Car dans les uns l'arrêt de Dieu suit toujours en quelque sorte celui des Arbitres ; mais dans les autres il est déjà tout formé : en sorte que celui des Arbitres est injuste, invalide, & incapable de mettre personne en sûreté de conscience, s'il n'est conforme à celui de Dieu.

VII.

L'arrêt de Dieu suit celui des Juges dans les choses vraiment douteuses, & où les parties agissent de bonne foi. Car la Sentence du Juge ou de l'Arbitre, rend celui qui gagne son procès le légitime possesseur du bien qui lui est jugé. Et quoique les Arbitres n'eussent peut-être pas si-bien pris le sens de la loi ; néanmoins quand on s'en est remis à eux, celui à qui ils jugent quelque bien, & qui croit dans le cœur y avoir droit, le peut retenir légitimement. Dieu autorise & scelle le jugement des hommes par le sien, & il rend ceux en faveur de qui ils jugent, maîtres veritables des biens qui leur sont donnés.

VIII.

C'est peut-être à l'égard de ces différends où le jugement des hommes est toujours suivi de celui de Dieu, que saint Paul disoit qu'il falloit commettre le soin de juger aux plus méprisables de l'Eglise; parceque considérant peu les choses temporelles, il consideroit à cet égard cette fonction comme l'une des moins importantes. On ôte à l'un, on donne à l'autre: celui qui perd, ne perd pas grand-chose: celui qui gagne, gagne peu par la même raison; & l'un & l'autre demeure en sûreté de conscience ayant agi de bonne foi: ce qui est le principal.

IX.

Mais il n'en est pas ainsi des différends où le droit est certain & les faits douteux, & où il faut par nécessité qu'il y ait de la mauvaise foi de part ou d'autre. Dieu juge ces sortes de différends avant les Juges ou les Arbitres; il a déjà décidé dans son jugement, ceux à qui appartient le bien contesté: Et si les hommes s'éloignent de ce jugement, il casse leurs jugemens & leurs Sentences, & ne donne aucun

182 IX: Traité. *Le Procès injuste.*

droit aux personnes qu'il condamne ; sur les biens qu'ils peuvent acquérir par le jugement des hommes. Nulle Sentence arbitrale, nulle Transaction ne peut rendre un parjure ; légitime possesseur d'un bien qu'il acquiert par ses parjures , en fût-il mis en possession par tous les Juges de la terre : l'arrêt de Dieu demeure immobile & subsistant , & l'en déclare toujours injuste possesseur.

X.

On peut donc dire à l'égard de ces jugemens que les hommes portent sur des choses dont Dieu a déjà jugé , ce qu'un grand Pape dit des absolutions des Prêtres : *Tunc enim vera est absolutio presidentis , cum interni arbitrium sequitur Judicis.* C'est en vain que les Prêtres délient ceux que Dieu juge ne pas devoir être déliés. Les liens invisibles des péchés subsistent malgré les hommes , & serrent les méchans d'autant plus étroitement, qu'ils ajoutent à leurs autres crimes le nouveau sacrilège d'une absolution mal obrenue. Il en est de même des Sentences des Arbitres, qui ne sont pas conformes à celles de Dieu : elles ne donnent aucun droit aux personnes en faveur de qui

Gr. M.

in Ev.

l. 1.

Hom. 26.

II. *Ecrit. Des Arbitrages.* 183

elles sont rendues, & elles ne font que les rendre plus injustes, & plus obligées à satisfaire à la justice de Dieu & à celle des hommes.

XI.

Cette comparaison donne droit de dire avec vérité, qu'il y a un très-grand rapport entre les jugemens que des Arbitres rendent sur les différends dont nous parlons, & ceux que les Prêtres rendent dans ce qu'ils appellent le Tribunal intérieur. Les uns & les autres ont pour règle le jugement de Dieu qui le précède. Les uns & les autres sont sans effet devant Dieu, s'ils ne se trouvent conformes à ce jugement de Dieu. Les uns & les autres ne rendent que plus malheureux ceux qui les obtiennent contre la justice, parcequ'ils ne font que leur procurer une fausse paix. Le plus grand mal qu'un Confesseur puisse faire à un pénitent, est de l'absoudre quand Dieu ne l'absout pas : le plus grand mal qu'un Arbitre puisse faire aux personnes dont il est Juge, est de leur donner ce que Dieu ne leur donne pas.

XII.

Et cela fait voir que les jugemens

184 IX. Traité. *Le Procès injuste.*

que l'on rend sur les différends de cette nature, sont tout autrement importants que ceux qui n'auroient pour objet que des questions de droit ou de coutume, dans lesquelles chacune des parties se persuade de bonne foi d'avoir raison : car on peut dire que ces derniers sont purement temporels, & n'ont que de petits effets, comme de faire qu'un bien soit plutôt possédé par l'un que par l'autre. Mais les jugemens qui regardent les choses dont Dieu a déjà jugé, sont tellement mêlés de spirituel & de temporel, que ce qu'il y a de spirituel l'emporte infiniment sur le temporel. En empêchant un homme d'être injuste, on lui conserve en quelque sorte la vie de l'ame : & en l'autorisant dans son injustice, on contribue à sa mort spirituelle. Ainsi ces Sentences sont des arrêts de mort pour les uns, & des arrêts de vie pour les autres. Et il est vrai d'en dire ce que l'Ecriture dit généralement de la langue. *Mors & vita in manu lingue.*

LA mort & la vie sont au pouvoir de la langue.

Prov. 18.
21.

XIII.

L'importance de ces jugemens oblige donc ceux qui exercent cet office de

charité, d'y apporter toute l'application dont ils sont capables, en considérant qu'ils ne jugent pas seulement des biens de ceux qui s'en sont rapportés à eux; mais qu'ils jugent en quelque sorte de leur vie & de leur mort spirituelle, puisque la perte du salut est ordinairement jointe à ces sortes d'injustices, dont presque personne ne se relève quand on y est une fois tombé, & qu'on y est autoisé par un jugement.

XIV.

Puis donc, comme nous avons déjà dit, que le jugement de Dieu prévient toujours celui des Arbitres dans ces sortes de différends, il est clair que leur application doit aller à reconnoître qui est celui en faveur de qui Dieu juge, afin de se conformer à son jugement. Or, pour le découvrir, il faut considérer que Dieu ne juge pas de ces choses comme les Juges. Car il en juge par la vérité réelle, & par ce qui est en effet, dont il est témoin, & qui ne lui peut être caché. Les Juges au contraire sont renfermés dans des bornes fort étroites, & ayant exclus certaines preuves, ils ne prennent pour vrai que

186. IX. *Traité. Le Procès injuste.*
ce qui est autorisé par celles que les
loix approuvent.

XV.

Mais quelques loix qu'il ait plu aux
hommes d'établir pour regler les preu-
ves, il est certain néanmoins que tout
jugement humain contraire à celui que
Dieu porte dans la vûe de la verité, est
faux & injuste; & cela fait voir que
quelque égard que les Arbitres doivent
avoir à ces loix humaines qui reglent
le genre des preuves, la charité les
oblige de se servir de toutes les voies
raisonnables qui leur peuvent faire
connoître le fond des choses, & cette
verité qui sert de fondement au juge-
ment de Dieu; & que leur principale
application doit être de s'assurer de ce
qui est réellement, & par quelques
sortes de preuves & de conjectures
que ce soit, puisqu'enfin c'est de la ve-
rité réelle que dépend la justice de leur
jugement, & que sans cela il ne peut
être que pernicieux à ceux qu'ils favo-
risent.

XVI.

Quand en suivant les voies naturel-
les, ils se sont assurés de la verité des
choses, ils peuvent ensuite consulter si

II. Ecrit. *Des Arbitrages.* 187

cette connoissance qu'ils en ont est suffisante selon les loix. Et je crois qu'un Arbitre a en cela plus de liberté qu'un Juge, parceque les loix humaines étant imparfaites, elles ont été obligées de défendre beaucoup de choses qui d'elles-mêmes sont légitimes, comme certaines sortes de preuves. Mais ces loix cessent à l'égard des Arbitres, qui sont en quelque sorte réduits aux loix naturelles, qui n'obligent qu'à préférer la justice à l'injustice, la vérité à l'erreur.

XVII.

Mais quand on croiroit même que les Arbitres devroient se tenir dans les mêmes bornes que des Juges de rigueur; il est certain néanmoins qu'il leur est entièrement important de connoître la vérité dans le fond, par toutes les preuves qui servent à nous en assurer. Car en la connoissant ainsi, ils sont obligés de faire tout ce qu'ils peuvent pour y réduire ceux qui s'en éloignent, & qui s'attachent à des formes pour couvrir leur injustice. Et comme Daniel se servit de la connoissance qu'il avoit par l'inspiration de Dieu, de l'injustice des vieillards, pour les convaincre, mais ne les con-

Dan. 13.

188 IX. *Traité. Le Procès injuste.*

damna point sur cette seule inspiration : il faut aussi se servir de l'assurance que l'on a des vérités réelles , pour convaincre ceux qui les défavouent & qui se défendent par les chicanes des loix.

XVIII.

Il faut faire à peu près à l'égard de ces choses de fait que l'on fait par des voies certaines , mais qui ne sont pas dans l'ordre autorisé par les loix , ce que saint Charles faisoit de la loi du Concours , qui donne les bénéfices à celui qui paroît le plus savant dans la dispute. Car , comme ce Saint savoit que cette loi n'avoit été faite que pour empêcher de plus grands maux , & que cette maniere d'obtenir les bénéfices , n'étoit point conforme à l'Esprit de l'Eglise , qui porte plutôt à fuir les emplois , qu'à les rechercher ; ni à la véritable vocation , qui doit venir des Evêques , & non du choix ambitieux des Ecclésiastiques ; il donnoit à la vérité , les bénéfices par le Concours , pour observer l'ordre du Concile de Trente : mais il faisoit en sorte qu'il ne se présentoit jamais au Concours , que ceux qu'il avoit choisis dans la seule vûe du service de l'Eglise.

II. *Ecrit. Des Arbitrages.* 189

Il faut de même tâcher dans les différends dont nous parlons , de découvrir les vérités réelles sur lesquelles le jugement de Dieu est fondé ; & quand on la connu , il faut ensuite faire en sorte qu'il s'accorde avec les formalités. Et c'est ce qui n'est pas bien difficile à des Arbitres intelligens & habiles, qui ont mille voies pour découvrir la mauvaise foi de ceux qui tâchent de ravir le bien par leurs faussetés.

XIX.

C'est proprement cet esprit qui distingue les Arbitres équitables , de ceux qui ne le font pas. Car, comme ceux qui ont les vrais principes d'équité & de justice , réduisent tout à la vérité réelle sur laquelle Dieu juge , & font en sorte que les formes n'y soient pas contraires , les autres prennent sujet de certaines formalités pour ruiner les causes les plus justes dans le fond.

XX.

Il y a de certaines équités arbitrales fort ordinaires, qui consistent à faire en sorte que chacun se relâchant de ses prétentions, personne ne perde tout &

190 IX. Traité. *Le Procès injuste.*

ne gagne tout. Ces accommodemens sont justes dans les choses douteuses & de bonne foi; mais ils ne doivent être pratiqués qu'à l'extrémité dans les affaires où il y a de la mauvaise foi de part ou d'autre. La raison en est que quelque accommodement de cette sorte que l'on fasse, celui qui obtient le bien d'autrui par des moyens injustes, n'en devient point légitime possesseur. La Sentence des Arbitres n'en transfère point véritablement le domaine : celui qui obtient ce qui ne lui appartient point devant Dieu, n'en est pas moins obligé à restitution, quelque Transaction & quelque Sentence qui y soit intervenue. Ainsi dans ces sortes d'accommodemens, on laisse celui qui est de mauvaise foi en un état misérable, & on l'accable d'un poids effroyable en lui donnant ce que Dieu ne lui donne pas.

XXI.

Il n'y a donc que la seule nécessité qui puisse excuser ces sortes d'accommodemens, lorsqu'on ne peut obliger les personnes de mauvaise foi à la reconnoître, & que l'on ne les peut convaincre selon les loix. Car alors il est permis de les porter à relâcher quelque

II. *Ecrit. Des Arbitrages.* 191
chose de ce qu'elles devroient abandonner entièrement, en supposant que plus elles relâcheront, & moins elles seront malheureuses. On peut alors penser à établir une paix temporelle, lorsque l'on ne leur en peut procurer une spirituelle & véritable, & en les avertissant que l'on ne peut jamais posséder légitimement ce que l'on acquiert par le mensonge. On leur peut laisser ce qu'elles ne veulent pas rendre, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de les toucher.*

* Voyez S. Augustin *Serm. 24. de Verbis Apostoli* & de *Serm. Dominé in monte*, sur ces paroles : *Sicut & nos dimittimus debitor.* & S. Thomas dans la question du Scandale 2. 2. q. 43. savoir s'il faut abandonner les biens temporels à cause du scandale.

APPLICATION DE CES Principes.

I.

IL est aisé de connoître par ces principes, que le différend dont il s'agit entre Dempronius & Mœvius, est du nombre de ceux qui sont déjà jugés devant Dieu, avant qu'ils le soient

192 IX. Traité. *Le Procès injuste.*

par les hommes. Il s'agit d'une certaine quantité de hardes. Sempronius assure qu'il les a données. Mœvius nie avec serment qu'il les ait reçues. La famille de Sempronius assure la même chose que Sempronius. Il semble que celle de Mœvius fasse aussi de même que Mœvius. Il est impossible que les uns & les autres se trompent de bonne foi. Il faut donc que les uns ou les autres soient des méchans, des fourbes devant Dieu : que les uns ou les autres soient coupables d'injustice, de parjure & de mensonge.

II.

Il s'agit de même d'un Testament, & les maximes en sont constantes. Il est certain qu'un Testament quand il seroit le plus véritable du monde, s'il est extorqué par menaces, par mauvais traitemens, par des injures, par des reproches, par des brutalités, ne vaudroit rien, & ne donneroit à celui qui s'en voudroit servir, aucun véritable droit.

Il est certain encore qu'un Testament dont la date est constamment falsifiée, dont le corps de l'écriture est justement suspect de fausseté, ne vaut rien.

Le

II. Ecrit. *Des Arbitrages.* 193

Le différend ne consiste donc point dans le droit, mais dans les faits, dont on sauroit certainement la vérité, si les uns ou les autres étoient sinceres. Sempronius & sa famille soutient que Mœvius a fait à sa femme, pour en obtenir un Testament, tous les mauvais traitemens dont il s'est pu aviser; qu'il l'a menacée une infinité de fois de la rendre la plus malheureuse de toutes les femmes; qu'il l'a outragée; qu'il l'a abandonnée; qu'il lui a refusé toutes choses dans l'extrémité de sa maladie. Si ces faits sont vrais, le Testament ne vaudroit rien quand il seroit même veritable. Dieu fait la vérité de ces faits, & les Parties ne la peuvent pas ignorer. Il condamne donc encore dans ce jugement les uns ou les autres d'injustice & de mensonge.

Sempronius soutient qu'on lui a montré ce Testament non daté après la mort de sa fille. Mœvius le nie & soutient qu'il a toujours été daté. Ce fait est décisif. La moindre fausseté dans un Testament olographe, est une tache d'huile qui annule l'acte, comme Titius (*l'Avocat arbitre*) en est convenu, & comme en conviennent les plus fameux Avocats de Paris.

194 IX. *Traité. Le Procès injuste.*

Il est impossible que l'un & l'autre soit de bonne foi : c'est donc encore un procès devant Dieu que celui de la validité de ce Testament.

III.

Il s'ensuit de-là que nulle Sentence arbitrale , nulle Transaction, ne peut mettre en sureté de conscience , ceux qui auront assuré des choses fausses , & qui en auront défavoué de veritables. Et que si par malheur la Sentence des Arbitres ne se trouvoit pas conforme à celle de Dieu, elle ne dispenseroit nullement celui en faveur de qui elle seroit rendue , de la restitution exacte à laquelle il est obligé par la loi de Dieu, parcequ'il en seroit toujours injuste possesseur.

IV.

Non-seulement ceux qui s'emparent du bien d'autrui par des parjures , sont obligés à la restitution de ce bien, & n'en peuvent être dispensés que par l'impuissance , mais ils sont même obligés indispensablement à la restitution de l'honneur qu'ils ont voulu ravir au prochain. Car en disant qu'ils n'ont point reçu ce qu'ils ont reçu , ils accusent par-là ceux qui leur font cette

II. Ecrit. *Des Arbitrages.* 195
demande, de vol, d'injustice, de mensonge. C'est donc une calomnie & une calomnie publique; & tous ceux qui ne les y obligent pas, les trompent misérablement,

V.

Ceux qui disent que l'on scandalise un parjure en disant & en soutenant qu'il est parjure, ne savent guères ce que c'est que scandaliser, & témoignent qu'ils ne sont guères instruits des véritables regles de l'Eglise. Car si ce parjure est obligé lui-même, selon la loi de Dieu, à un désaveu public de ses parjures qui enferment une calomnie; comment peut-on croire qu'on le scandalise, en ne disant de lui que ce qu'il est obligé d'en reconnoître lui-même publiquement, s'il veut satisfaire à la justice de Dieu.

VI.

Il est clair par tout cela, que la Sentence des Arbitres sur ces différends, est l'une de ces Sentences dangereuses, où en favorisant ceux que la loi de Dieu condamne, on leur fait réellement le plus grand mal qu'on leur puisse faire. Qu'ainsi le soin des Arbitres doit être, autant qu'il est possible,

196 IX. *Traité. Le Procès injuste.*
de reconnoître le fond des choses , &
& la vérité réelle sur laquelle le jugement de Dieu est fondé.

VII.

Il est clair aussi qu'après l'avoir reconnue, ils doivent moins avoir égard aux formalités : & s'ils ne s'en dispensent pas tout-à-fait , ils doivent faire en sorte qu'elles s'accordent avec la vérité sur laquelle Dieu juge ; parcequ'autrement ils ne sauroient éviter de nuire à ceux-mêmes qu'ils voudroient servir.

VIII.

Cela leur sera facile en interrogeant , comme ils le peuvent de droit, toutes les personnes de ces familles ; étant difficile que la vérité se cache à des personnes si clairvoyantes , & que la malice puisse être si artificieuse qu'elle ne tombe en une infinité de contradictions.

IX.

Celui qui a écrit ceci est très-persuadé de la justice de la cause de Sempronius , & de son entière sincérité , quoiqu'il ne sache ces choses que par rapport.

II. Écrit Des Arbitrages. 197

1. Il lui peut rendre ce témoignage véritable, que l'on n'a jamais remarqué en lui le moindre défaut de sincérité; de sorte qu'il peut dire avec vérité, que la sincérité est plutôt une vertu naturelle qu'une vertu chrétienne dans sa famille.

2. Il a été averti par lettres ponctuellement, de toutes les violences de Mœvius, avant qu'on eût encore aucune vûe qu'il feroit paroître un Testament.

3. La chose parle d'elle-même à l'égard des hardes, & il n'y a point d'homme de bon sens qui puisse s'imaginer qu'un homme de bien, comme Sempronius, qui n'a jamais été soupçonné de la moindre mauvaise foi, forme le dessein de ravir à son gendre une petite somme d'argent, en se damnant avec toute sa famille. Cela est incroyable. Et il est au-contraire très-croyable qu'un jeune homme avide & déréglé, se parjure pour retenir ce qu'il ne veut pas rendre.

4. Les parjures certains & indubitables de Mœvius, lui doivent ôter toute créance dans le reste.

5. La disposition du sieur P. qui est prêt de déclarer qu'il a vû le Testa-

198 IX. *Traité. Le Procès injuste.*

ment sans date, est une preuve moralement certaine.

6. Il y a plusieurs personnes d'honneur qui sont informées exactement de la vérité de ces faits, & qui en peuvent rendre témoignage.

X.

Je laisse les autres preuves plus conformes aux formalités, & que je ne fais pas : mais je suis sûr que celles-ci suffisent pour persuader à des personnes raisonnables, que toute cette affaire est une noire malice de la part de Mœvius & de sa famille.

XI.

Et de-là il s'ensuit que les Arbitres étant assurés de la vérité dans le fond, doivent faire tout ce qui leur est possible pour y réduire les formes, c'est-à-dire, pour faire que ceux qui sont convaincus en effet de tant d'impostures, le soient aussi d'une manière qui leur puisse ôter le moyen d'en retirer le fruit qu'ils en espèrent ; parceque ce fruit est pour eux le plus grand de tous les malheurs, & dont tous ceux qui les aiment véritablement, doivent tâcher de les préserver.

Et la conclusion générale de tout ce Traité, est qu'il n'y a point de voie par laquelle Mœvius puisse obtenir quelque chose légitimement de cette succession, que celle de renoncer à toutes ces prétentions, de s'offrir à rembourser tous les frais du procès qu'il a fait, & de se remettre à la bonne volonté de Sempronius, qui lui seroit peut-être aussi favorable que ses poursuites injustes. Mais lui & tous ceux qui auront été complices de ses parjures, & qui en les connoissant l'auront assisté dans ce procès, seront toujours obligés de restituer tout ce qu'ils auront obtenu par Transaction, Jugement, Sentences arbitrales, & enfin par tout accord forcé, involontaire, & auquel Sempronius aura été obligé par les parjures de Mœvius. C'est ce que l'on peut faire signer par toute la Sorbonne, supposé la vérité des faits dont Mœvius ni sa famille ne peuvent douter.

Cette condition est dure, mais elle est unique : tous les hommes ensemble n'en sauroient trouver une autre, parceque cela ne dépend point des hommes, mais de Dieu qui ne lui laisse que celle-là.



P E N S É E S

SUR DIVERS SUJETS

DE MORALE.

I.

Direction.

ON a tout dit-on, pour de l'argent en ce monde, & quelques riches voudroient porter cette maxime jusqu'à avoir aussi de la direction pour de l'argent. Leur aveuglement est à plaindre, puisqu'il approche fort de ceux qui croient qu'on peut acquérir les dons de Dieu à prix d'argent ; & ils doivent craindre que les égards qu'ont pour eux leurs Directeurs, ne tiennent un peu de la molesse condamnée par l'Ecriture, qui avertit les Pasteurs de ne pas mettre des coussins sous les coudes des pécheurs. Mais les pauvres n'ont point cet écueil à craindre ; car l'humilité est un

avantages de leur condition, qu'un recteur doit conserver à ceux à qui Dieu l'a donné, & il le conserve en les traitant en apparence avec plus d'indifférence & de froideur. Il se peut aussi dispenser à leur égard, de tous les devoirs inutiles qui, ne viennent que de la condescendance pour l'infirmité que les Grands tirent de leur condition même. Mais soit ces Directeurs, soit ces riches, ils doivent demeurer dans ces termes, & craindre sur-tout de les excéder.

II.

Moderés contredisans.

Il n'y a point de personnes plus contredisantes & plus contredites, que celles qui sont les plus modérées dans leurs sentimens. Cela paroît étrange, & est pourtant vrai. La raison en est, que la plupart du monde se jette dans l'excès, ou en blâmant, ou en approuvant : d'où il arrive que les personnes modérées qui ne louent rien, & qui ne blâment rien avec excès, mais qui souvent approuvent le bien & blâment le mal dans les mêmes personnes, se trouvent presque toujours contraires au jugement des autres.

III.

Deux sortes de modération.

Il y a une modération de langage & une modération de sentiment, & ce sont deux qualités très-différentes. Car souvent ceux qui sont dans des sentimens justes & modérés, ne sont point modérés dans leurs discours, & y font paroître plus de chaleur qu'il ne faut. Et au-contre, il arrive souvent que des personnes dont les sentimens sont très-injustes & très-excessifs, ne laissent pas d'être modérées dans leurs paroles : ce qui ne sert qu'à les abuser, en leur faisant prendre cette modération apparente, pour une véritable modération de sentiment.

IV.

Serviteurs imparfaits utiles.

Il est utile à un Maître d'avoir des serviteurs imparfaits, parcequ'il lui est utile d'avoir des dettes à remettre, afin d'engager Dieu à lui remettre les siennes. Ceux qui s'en plaignent, se plaignent en effet que Dieu leur donne de l'argent pour acheter le Ciel.

V.

Honteux d'être servi.

C'est une chose honteuse à un pécheur que d'être servi, parceque sa condition naturelle devrait être de servir les autres. Il n'y a personne, qui ne doive se considérer comme pécheur : il n'y a personne qui ne doive avoir honte d'être servi.

C'est une chose honteuse d'être dans un état contraire à celui où Jesus-Christ a voulu être : celui des Maîtres, des riches & des heureux dans le siècle, est contraire à cet état ; il est donc honteux. Ainsi, pour y demeurer comme il faut, il faut y demeurer avec une honte intérieure, & comme dans un état d'ignominie.

VI.

Rois d'humeur.

Etre Roi proprement, c'est avoir des sujets, & n'avoir point d'amis ; c'est-à-dire, avoir des personnes qui suivent nos sentimens, & n'en avoir point qui nous disent leurs sentimens avec liberté.

On parvient à cette Royauté en deux manieres : ou en obligeant ses amis d'agir & de parler en sujets , en supprimant leurs sentimens ; ou en ne choisissant pour amis que des sujets , c'est-à-dire , que des personnes qu'une longue soumission ait accoutumées à n'avoir point de sentimens différens des nôtres.

VII.

*Nourriture d'amour-propre due aux
Serviteurs.*

Les Maîtres ne doivent pas seulement à leurs serviteurs la nourriture du corps , qui a pour fin la subsistance du corps ; mais ils leur doivent aussi celle de l'ame , qui a pour fin la conservation de la piété dans ceux qui en ont , & l'établissement de la piété dans ceux qui n'en ont pas.

Mais outre ces deux nourritures , ils leur en doivent encore une troisième , que l'on peut appeller la nourriture de l'amour-propre. Je dis qu'ils leur doivent cette nourriture , parce que la foiblesse de l'homme est telle , qu'il ne peut se passer des consolations humaines & des satisfactions de son

amour-propre. Les louanges , l'approbation , les témoignages d'amitié , les esperances qu'on ne les abandonnera pas , le gain & l'interêt , le repos , le délassement , la joie , sont toutes choses qui contentent l'amour-propre. L'ame s'en voyant dépourvûe , tombe incontinent dans l'ennui & dans le découragement.

La raison ne veut pas que l'on ôte aux personnes foibles , toutes les consolations humaines & tous les appuis qui les soutiennent ; & comme les serviteurs sont ordinairement du nombre de ces personnes foibles , il est juste de les soulager par ces moyens humains , qui entretiennent l'esprit dans une assiette raisonnable. On y est d'autant plus obligé , que leur condition est dure d'elle-même , & très-contraire aux inclinations de la nature ; & qu'ayant besoin nous-mêmes de tant d'appuis , il seroit bien injuste que nous les refusassions aux autres.

Il est donc vrai qu'il faut nourrir l'amour-propre ; mais la fin de cette nourriture n'est pas de faire subsister l'amour-propre : on doit avoir au contraire pour but non de le détruire , mais d'empêcher que , manquant de

matiere & d'alimens , il ne renverse l'esprit de ceux qui sont trop foibles pour se soutenir sans cela.

VIII.

Respects exigibles & non exigibles.

Les respects qui sont dûs à notre charge, peuvent s'exiger avec quelque sorte de justice , parcequ'ils sont certains ; mais non ceux qui sont dûs à notre mérite : c'est une bassesse que de croire en avoir ; mais c'est une tyrannie d'obliger les autres à croire que nous en avons : il faut le leur montrer & les en persuader , mais non pas les forcer à le croire malgré qu'ils en aient.

IX.

Connoître le mérite avant de l'estimer.

Vous voulez que je respecte Monsieur un tel comme le premier homme de l'Eglise. Comme il n'est pas le premier par sa charge , faites-moi voir qu'il est le premier par son mérite. Mais je le juge tel , & je le connois pour tel. Peut-être n'en jugez-vous pas bien ; & il est toujours injuste de

donner votre jugement pour regle de celui des autres ; lorsque je le connoîtrai comme vous , je le respecterai comme vous. Mais c'est , dit-on , votre orgueil qui vous empêche d'en juger comme les autres en jugent. Peut-être aussi que c'est par orgueil , qu'il y en a qui trouvent mauvais qu'on ne juge pas comme eux. Personne ne peut se justifier de l'orgueil : c'est une qualité invisible à nos yeux ; mais tandis qu'on ne la connoît pas , cette crainte générale n'est pas une raison de changer de sentiment.

Quand M. un tel seroit le premier homme de l'Eglise , je ne suis pas coupable de ne le pas croire , tant que je n'en aurai pas de preuves ; & je serois au-contraindre coupable de le croire sans preuves , quand même il seroit tel en effet ; car n'en ayant pas de preuves , je le croirois témérairement & sans raison.

X.

Ce n'est pas grand-chose que d'avoir ce qu'on appelle communément bon esprit.

On fait trop valoir la qualité que l'on appelle communément bon esprit.

L'idée que l'on s'en forme dans le monde, n'est pas dans le fond si grande-chose ; & il y a mille défauts de gens à qui on donne ce nom de bon esprit , équivalens à la bêtise : comme il y a souvent dans les bêtes , beaucoup de bonnes qualités équivalentes à ce prétendu bon esprit. Il n'y a que la solidité d'un esprit qui cherche Dieu , qui ne puisse être égalée par aucune qualité humaine.

XI.

Supprimer son esprit.

Il faut éviter de faire trop paroître son esprit. Avoir tant d'esprit n'est pas une qualité aimable ; elle attire souvent l'envie ou la haine , au-lieu de l'affection ; & insensiblement nous aimons moins ces personnes qui nous oppriment par leur esprit. Il faut donc tâcher que la principale qualité qui éclate en nous , soit la bonté , & que notre esprit ne serve qu'à la faire paroître ; car la bonté est une qualité vraiment aimable , parcequ'elle ne choque point la concupiscence , & n'irrite point la vanité & la jalousie.

XII.

Ebullitions d'esprit.

Il y a des personnes qui ont des ébullitions d'esprit, comme il y en a qui ont des ébullitions de sang, c'est-à-dire que leur esprit paroît par-tout. Cela m'incommode : je n'aime pas ceux qui m'avertissent si fort de ma bêtise. Ils ne peuvent me communiquer leur esprit; qu'en ai-je donc affaire ? Voilà le sentiment naturel de la malignité humaine. S'il a tant de bien, qu'il dine deux fois, disent les pauvres superbes dans leurs proverbes : s'il a tant d'esprit, qu'il s'en serve comme il pourra, dit l'orgueil humain. Il est vrai que c'est-là le sentiment de l'orgueil : mais il est de la charité & de l'humilité de ne le pas incommoder.

XIII.

Regle des Ajustemens.

C'est une illusion ordinaire aux gens du monde, de croire que des ajustemens, des curiosités, des dépenses leur sont permises, lorsque leur condition les leur permet; c'est-à-dire, lorsqu'el-

les ne font point dire au monde , qu'elles s'élevent au - dessus de leur condition. Cette regle est trompeuse & fautive , & elle justifieroit une infinité de vaines dépenses.

Il ne faut donc pas regarder ce que la condition permet , mais ce qu'elle commande : car le commandement & l'obligation de la condition peut quelquefois servir d'excuse , mais non la simple permission.

Lorsqu'une chose est vaine & superflue en elle-même , qu'elle est née du dérèglement des hommes , & qu'elle est telle que si nous pouvions réformer le monde , nous serions obligés de la bannir ; il ne suffit pas pour en user licitement , qu'elle ne soit pas au - dessus de notre condition , mais il faut de plus que notre condition nous y oblige.

C'est par cette regle que l'on doit décider la plupart des questions que l'on peut faire sur les habits des femmes ; car comme tous ces habits sont vains d'eux-mêmes , nés de la vanité ; & que si toutes les femmes étoient chrétiennes , comme elles devroient l'être , elles seroient obligées de s'habiller autrement : il est nécessaire qu'une femme qui ne veut pas se tromper ,

descende jusqu'au dernier degré de rabaissement que sa condition peut lui permettre, & qu'elle rejette tous les ornemens que sa condition souffre qu'elle rejette sans trop scandaliser le monde.

M'est-il permis d'acheter ce diamant ? Le monde sera-t-il scandalisé, si vous ne l'avez pas, & donnerez-vous quelque occasion de pécher en ne l'ayant pas ? Non certainement : vous ne devez donc pas l'avoir en conscience. Voilà la règle. Mais ma condition, me le permet : Oui ; mais elle vous permet aussi de vous en passer. Or, dans cette rencontre, vous étant également libre, selon les règles du monde, de l'avoir, ou de vous en passer, la raison générale qui oblige de renoncer à toutes les choses vaines & superflues, comme celle-là, subsiste à votre égard, & par-conséquent vous oblige à vous en priver.

Puisque vous demeurez d'accord que cette chose est vaine & inutile, & que le monde vous permet de vous en passer ; qui vous peut obliger de faire une dépense si considérable pour l'avoir, si-non la cupidité ?

XIV.

Trois sortes d'esprits.

Il y a des esprits qui n'ont que de la surface sans fond ; il y en a qui ont du fond sans surface ; & il y en a enfin qui ont & surface & fond tout ensemble. Les premiers trompent le monde & se trompent eux-mêmes , étant pris & se prenant pour ce qu'ils ne sont pas. Le monde se trompe dans les seconds , en ne les prenant pas pour ce qu'ils sont , mais ils ne se trompent pas eux-mêmes. Il n'y a que les derniers qui ne trompent ni les autres ni eux-mêmes.

XV.

*Quand on peut juger que l'on a raison
dans les différends que l'on a avec
des personnes très-habiles.*

Il n'y a rien de plus pénible dans la vie , & de plus humiliant tout ensemble , que lorsque l'on se trouve divisé de sentimens avec des personnes , dont on estime d'ailleurs l'esprit , la science & la piété , en sorte qu'ils croient évidemment faux ce qu'on croit évidemment véritable.

Quand cette diversité n'arrive qu'entre des personnes qui ne cherchent point Dieu, on a moins de sujet de s'en mettre en peine. On voit dans les intérêts & les cupidités des hommes charnels, la cause de leurs erreurs ; mais quand on ne voit point cette source, non-seulement on est troublé par cette contrariété de sentimens, mais on entre même en défiance de ce que l'on croyoit voir avec plus de certitude.

Car quel moyen de n'être point ébranlé par cette raison ? Je crois chercher Dieu, ces personnes le croient aussi ; je ne connois dans mon cœur aucun intérêt qui m'ait fait entrer dans ce sentiment, je n'ai pas droit de soupçonner aussi d'intérêt des personnes que je connois plus vertueuses que moi : cependant ils désapprouvent ce que j'approuve, ils méprisent ce que j'estime, il croient faux ce que je crois véritable.

S'il ne s'agissoit que de préférer leurs jugemens aux miens, & leur esprit au mien, peut-être que le respect que j'ai pour eux, me feroit conclure que c'est moi qui me trompe. Mais je vois que des personnes dont j'estime aussi beaucoup l'esprit, la lumière & la piété,

ont toutes les mêmes pensées que moi ; & que je ne puis me condamner sans les condamner aussi.

Leur autorité ne peut donc pas l'emporter sur la lumière jointe à une autre autorité qui balance la leur. Je ne puis même douter de la vérité de mon sentiment , quand j'en envisage les raisons. Mais quand en me séparant de la vue de ces raisons particulières , je ne regarde que cette contrariété d'opinions entre des personnes que j'estime, il m'est impossible aussi de n'entrer pas en quelque crainte de me tromper.

Car enfin nous tenons tous le même langage : qui m'assurera donc que ce n'est point moi qui me trompe , & non pas eux ?

Mais après avoir bien considéré toutes choses avec autant de désintéressement que j'ai pu , il m'a semblé que j'avois des raisons particulières & séparées même de l'examen du fond , qui devoient me faire croire raisonnablement que c'est eux qui se trompent, & non pas moi.

La première est que dans la connoissance que j'ai de leur esprit , je distingue assez ce qu'ils doivent approuver , & ce qu'ils doivent rejeter ; &

entre les raisons , celles qui sont claires de celles qui ne le sont pas.

Je ne vois pas qu'ils ayent le même discernement. Ils proposent des choses , que je trouve extraordinairement déraisonnables , comme des vérités incontestables , & qu'il ne faille que marquer sans preuve pour en persuader le monde. Je conclus de-là que s'ils ne se trompent pas dans le fond , ils se trompent certainement dans la connoissance de la proportion de leurs raisons avec l'esprit des autres , puisqu'ils peuvent croire que ce qui nous paroît si déraisonnable , nous paroîtra raisonnable.

On n'écrit pas dans la vûe de la seule vérité , mais aussi dans la vûe de la persuasion des autres , & l'on ne doit rien écrire que l'on croye devoir être pris pour faux par des personnes judicieuses. Monsieur N n'a donc pas cru que ses remarques dûssent être prises pour frivoles & contraires au bon sens : Or elles ont été prises comme telles ; il s'est donc trompé : & une erreur grossiere dans la maniere , rend fort probable une erreur dans le fond.

2. Nous n'avons rien vû dans les remarques de Monsieur N que

ce que l'on savoit déjà , & l'on peut dire que l'on n'y a rien appris. Or il est certain qu'il ne fait pas toutes les pensées qu'on a eues sur ses remarques ; car sans doute il y auroit répondu & remédié , & partant on a sujet de croire que l'on voit plus qu'il n'en voit sur ce sujet.

3. Ces Messieurs ne voient pas que si leur sentiment étoit public , rien ne feroit plus capable de leur faire tort & de les décrier auprès des personnes de piété. Cependant on en parle avec ses amis comme d'une chose indifférente ; & ces amis en parlant avec d'autres personnes qui ne sont pas trop amis : ils ne voient donc pas cet effroyable inconvenient ; il n'ont donc pas sur ce point toutes les lumières qu'il seroit à désirer.

4. L'autorité qui m'appuie dans mon sentiment, me semble infiniment plus considérable, que celle qui pourroit me porter à celui des autres. Il est presque seul de son opinion : toute l'Eglise lui est contraire , & principalement tous les Saints des derniers temps. Or, quoique je ne prétende en aucune sorte , comparer mon jugement avec le sien , il m'est néanmoins impossible de ne pas

pas préférer celui de toutes les autres personnes de piété au sien, lorsqu'en examinant la raison, je les trouve tous opposés à son sentiment.

Je ne fais donc pas encore si je me trompe ou non, mais je fais qu'en cette disposition & en cet état des choses, je dois croire qu'il se trompe, parceque j'ai l'esprit fait de telle sorte qu'il est impossible qu'il ne conclue, lorsqu'il se voit appuyé d'une autorité certainement plus grande, & d'une raison qui lui paroît plus considérable, que la vérité est de ce côté-là.

XVI.

On a besoin de vérité & de condescendance.

Nous avons tous besoin d'être trompés, & qu'on ne nous dise pas nos défauts; & nous avons aussi besoin qu'on nous les dise. Ne vouloir point de condescendance, c'est ne connoître pas qu'on est foible. Ne vouloir point qu'on nous dise la vérité, c'est vouloir demeurer dans la foiblesse. Il faut donc que la vérité soit tempérée de condescendance.

XVII.

Péchés cachés par diverses raisons.

Dieu cache les péchés aux hommes, & par justice, lorsqu'il veut les aveugler; & par miséricorde, pour ne pas les accabler.

Les Directeurs les cachent aux autres par ignorance, quand ils ne les connoissent pas; par complaisance, lorsqu'ils ont peur de déplaire; par condescendance, lorsqu'ils craignent de décourager.

Et l'homme se les cache à lui-même par orgueil, parcequ'il ne veut pas les connoître; & par prudence, lorsque la vûe qu'il en a, n'est point assez proportionnée à sa foiblesse: ce qui l'oblige quelquefois d'en détourner l'esprit, de-peur de tomber dans l'abattement.

XVIII.

Ne pas disposer légèrement de son bien.

C'est une spiritualité qui me paroît très-mal réglée, de disposer légèrement & sans grande considération, d'une partie de son bien, lorsque l'on

n'a que le nécessaire. Quand il s'agit du superflu , c'est toujours un grand défaut de discretion que de l'employer par caprice. On peut acheter le Ciel par l'usage réglé de son bien : c'est donc en abuser , que de l'employer à satisfaire les mouvemens impétueux de la fantaisie.

Mais quand il s'agit d'un bien nécessaire , il me semble qu'il faut encore y prendre garde de plus près. Ces biens ne nous sont pas donnés pour exercer notre charité ; comme les biens superflus , mais pour soutenir notre foiblesse. C'est un bâton sur lequel nous nous appuyons , & dont nous nous servons pour nous mettre dans un état proportionné à nos besoins , comme les aveugles se servent de leur bâton pour tâter où ils mettront leurs pas.

Si donc nous nous en dépouillons inconsidérément, nous faisons comme une personne foible & malade qui jetteroit son bâton sans raison & sans nécessité ; & il n'est pas étrange que cette inconsidération produise de grandes chûtes ; comme il n'est pas étrange qu'un malade qui a jeté son bâton tombe par terre.

Il y a de très-grandes tentations attachées au manquement de biens temporels. Il faut beaucoup d'humilité pour souffrir la dépendance des autres. On se pique de générosité. On ne veut point avoir d'obligation aux gens. On croit qu'ils se trouvent importunés. On se remplit d'imaginations, & peu-à-peu l'on se désunit par les mêmes raisons qui devroient nous unir plus étroitement.

Si Dieu nous avoit donné un grand amour de la pauvreté, de la dépendance & de l'humiliation, à la bonne-heure que nous nous réduisions à un état, auquel il auroit plû à Dieu de nous préparer. S'il nous ravit lui-même les biens temporels, à la bonne-heure, que nous acceptions avec joie l'arrêt de sa volonté, puisque nous pouvons avoir une juste confiance qu'il nous donnera la force de souffrir l'état où il nous aura mis.

Mais que sans avoir aucun témoignage de cette grace, & de cet amour de la pauvreté & de l'humiliation, & sans avoir aucune preuve de la volonté de Dieu, nous nous mettions de nous-mêmes en un état exposé à toutes ces tentations; il me semble que c'est une

très-grande témérité , & que le moins que nous puissions faire , quand nous sommes tombés dans ces sortes de fautes , est d'en demander pardon à Dieu , de reconnoître que nous avons eu trop de confiance en nos propres forces , & de le prier qu'il empêche par sa grace les mauvais effets de notre témérité.

XIX.

Crainte de la Mort.

Il n'y a rien de plus inutile que les efforts que font les Philosophes payens , & ceux qui raisonnent en Payens , comme Montagne , pour délivrer les hommes de la crainte de la mort.

Cette crainte qu'ils considèrent comme un des plus grands maux de la vie , est ce qui travaille le moins la plûpart des hommes. Qu'on jette les yeux sur les pauvres qui font les trois quarts du monde , on n'en trouvera point qui pensent à la mort avec grand effroi.

La plûpart des riches mêmes sont très-peu frappés de cette crainte ; & comme ils regardent toujours la mort comme éloignée , ils la regardent aussi avec assez de froideur.

Ensuite les maladies qui les surprennent, portent avec elles les remèdes de cette crainte, par l'affoiblissement de l'esprit qu'elles causent, qui dispose mieux à recevoir la mort sans frayeur, que toutes les raisons d'Epictète & de Sénèque.

Ce n'est pas même un bien, que de procurer aux hommes le mépris de la mort : il est dangereux d'en bannir la crainte de l'esprit du commun des hommes, parceque l'amour du bien est trop foible pour les retenir dans l'ordre.

Tant s'en faut que l'on doive considérer la crainte de la mort dans le commun du monde, comme un défaut que l'on doive déraciner ; on doit au contraire considérer l'indifférence avec laquelle ils la regardent, comme un de leurs plus grands maux, qu'il faut tâcher de détruire par une crainte salutaire de la mort. Car c'est une chose effroyable de voir des hommes condamnés à la mort, & près d'entrer par la mort dans un état éternel, l'envisager avec si peu d'effroi, former des desseins si vastes, jouir si tranquillement de leurs plaisirs criminels, & travailler avec tant d'empressement,

à acquérir des biens dont ils jouiront si peu.

XX.

*Punitions du péché , nécessaires après
le péché.*

Toutes les punitions du péché sont tellement utiles aux hommes , qu'ils ne pourroient subsister sans ces punitions dans cet état de corruption.

Que feroit - ce du monde , si les hommes étoient immortels ; & jusqu'à quel point porteroient-ils leur insolence & leur tyrannie ? Si la mort étoit agréable , ils se feroient tous mourir. Si les maladies n'étoient douloureuses, ils se feroient tous malades. Si les vices n'étoient point suivis d'incommodités , ils s'y plongeroient sans mesure. S'ils ne s'incommodoient point en mangeant , ils mangeroient toujours. Si l'homme étoit impassible , il ne craindrait rien. Il faut donc qu'il meure , qu'il meure avec douleur , que les maladies le tourmentent , que ses vices soient punis , qu'il soit sujet à souffrir la douleur , qu'il ait sujet de craindre la douleur & la mort.

Il est donc vrai de dire que les hommes sont si déréglés , qu'ils sont incapables de subsister dans l'état où Dieu

les a formés , & que ça été non-seulement par un effet de sa justice , mais aussi de sa miséricorde , qu'il les a assujettis à toutes les miseres qu'ils ressentent.

XXI.

Origine des Cérémonies.

Si les hommes étoient parfaitement raisonnables , il eût suffi de faire connoître qu'un tel est Magistrat , afin de lui faire rendre obéissance ; mais parce qu'ils sont grossiers & attachés à leurs sens , il a été utile de donner à ces Magistrats certains ornemens extérieurs qui les distinguassent , & d'ordonner qu'on leur fit certains gestes , & pour ainsi dire , certaines grimaces , qu'on appelle cérémonies. Cette invention a réussi selon le dessein de ceux qui l'ont trouvée.

Mais ces cérémonies ont incontinent changé de nature dans l'esprit du peuple ; car au-lieu qu'on ne doit au Magistrat qu'un respect purement extérieur & une reconnoissance qu'il est Magistrat , c'est-à-dire chargé de faire executer les loix , ce qui peut subsister avec l'idée qu'il est un méchant , un malheureux , un homme digne de mé-

pris ; le peuple & tous les esprits charnels mesurant tout par leur orgueil, trouvent que c'est une grande chose & un grand bonheur que de donner ainsi des ordres, d'être obéi, & de recevoir des honneurs extérieurs : ainsi il commence à considérer les Magistrats comme grands, élevés, heureux ; & ces Magistrats connoissant ces jugemens que l'on porte d'eux, commentent aussi à s'en estimer davantage, & à se plaire dans leur condition.

XXII.

Difficile à juger de ce qui est ou possible ou impossible.

Il semble que l'ignorance où les hommes sont de la puissance de la nature, leur ôte tout droit de définir ce qui est possible ou impossible, puisque pour le faire, il faut savoir toute l'étendue des causes, & tous les ressorts qui composent les machines du corps.

Combien y a-t-il de choses qui nous eussent paru impossibles, si l'expérience ne nous avoit fait voir qu'elles sont possibles ?

Qui eût dit qu'avec un peu de poudre on feroit sauter des montagnes ?

qu'en frottant une aiguille à une pierre , elle acquéreroit la propriété de se tourner toujours vers le Pôle ? Que de raisons on auroit trouvé pour montrer que cela étoit impossible !

Qui n'auroit jamais vû l'opération que les Chymistes appellent précipitation , n'appelleroit-il pas impossible la promesse que feroit un Chymiste , de séparer en un moment toutes les parties du corail, des perles , ou de l'or , répandues dans une quantité d'eau , & liées avec toutes les parties de cette eau ? De quel agent , diroit - il , se pourroit - on servir , & le moyen de trouver assez de couteaux pour séparer ce nombre infini de parties confuses ? Mais nonobstant toutes ces belles raisons , une goutte d'une certaine matiere en fera l'effet.

Qui fait de même s'il n'y a point quelque liqueur dans la nature , capable de faire précipiter toutes les humeurs étrangères qui chargent le corps ? La nature peut bien former un foye , une ratte , un poumon dans le ventre des meres, de je ne sai quelle matiere ; pourquoi ne pourra-t-elle pas avec une autre matiere , réformer ce qu'il y a de gâté dans ce foye , dans cette ratte , dans ce poumon ?

Il n'y a point, dit-on, d'agent dans la nature capable de procurer cet effet : mais dans toutes les causes uniques, on croyoit de même qu'il n'y en avoit point avant qu'on les eût trouvées.

XXIII.

*On est moins en danger de se tromper
en jugeant en mal, qu'en bien.*

L'on peut dire avec vérité que ; quoique nous devions avoir plus d'inclination à louer le bien, qu'à blâmer le mal ; il y a souvent néanmoins plus de vérité & d'assurance à blâmer le mal dans les méchans, qu'à approuver le bien dans ceux que nous croyons vertueux. La lumière commune du Christianisme suffit pour nous faire juger avec assurance, que quelque action est mauvaise; mais il n'y a qu'une lumière extraordinaire qui puisse nous assurer que quelque action est bonne.

XXIV.

*Difficile de louer & de faire la vie
d'un Saint.*

J'avoue que dans le sentiment d'obscurité où Dieu a voulu que la vertu

de ses Saints fût dans cette vie ; j'ai peine à me répandre avec effusion à louer qui que ce soit ; & qu'il me semble quelquefois que c'est un hommage que l'on doit à Dieu , de lui laisser le jugement des vertus qu'il a données à ses serviteurs , & de reconnoître qu'il en a caché la mesure dans les abîmes de sa sagesse ; & que nous n'en pouvons presque parler qu'avec témérité.

Cette vûe me fait paroître une étrange difficulté à écrire la vie d'un Saint , principalement si on se donne la liberté de former un jugement de ses actions , étant très-difficile qu'on ne s'y trompe , & qu'on ne suive son propre esprit , au-lieu de suivre celui de Dieu , en rehaussant par des paroles ce qui est peut-être très-peu de chose à ses yeux , & en n'en remarquant pas plusieurs autres qui ont été les principes de leur fainteté.

Une autre sorte d'erreur est , que l'on est porté à canoniser toutes les actions des personnes qui sont en réputation de piété , quoiqu'il arrive souvent que Dieu les laisse agir par leur propre esprit : ce qui les engage en beaucoup de défauts d'imprudence & de précipitation.

XXV.

Les mots ne signifient pas la même chose en diverses bouches.

Les mots ne signifient pas les mêmes choses dans la bouche de tous ceux qui les prononcent, tant ils conçoivent les choses diversement. Nous disons tous les jours : *Heureux est* Ps. 1. 1. *l'homme qui n'est point allé au conseil des méchans : BEATUS vir qui non abiit in consilio impiorum. Heureux ceux qui* Ps. 118. 1. *sont sans tache dans leur voie : BEATI immaculati in via : & en prononçant ces mots, nous sommes frappés d'une certaine idée de bonheur qui ne nous émeut point, tant elle est confuse. Mais dans la bouche de celui qui a prononcé ces paroles, c'est une idée de ce qui lui enlevait le cœur : il voyoit en cela un amas de félicités qui ravissoient son esprit. Ce bonheur qui n'est pour nous qu'un point, est pour lui & pour tous ceux qui ont le même sentiment, une montagne démesurée. L'Hebreu est plus expressif : *Beatitudines viri !* O bonheurs infinis !*

XXVI.

Le bonheur n'est sensible que par la délivrance du mal.

Le bonheur ne nous est guères sensible en cette vie que par la délivrance du mal. Nous n'avons pas de biens réels & positifs. Heureux celui qui voit le jour, dit un aveugle : mais un homme qui voit clair, ne le dit plus. Heureux celui qui est sain, disent les malades : mais quand ils sont sains, ils ne sentent plus le bonheur de la santé.

XXVII.

L'amour approche les objets.

Il n'y a que la charité qui nous puisse faire entendre l'Ecriture, parcequ'il n'y a qu'elle qui puisse donner les mouvemens exprimés par l'Ecriture, sans lesquelles on n'y voit rien que de confus, d'obscur & de mort. C'est l'amour qui anime nos pensées & qui les approche de nous. Un Palais vû de loin, est comme une masse, mais en s'en approchant on distingue les objets, on voit des colonnes, des ordres d'Architecture. Quand nous voyons

les choses sans amour, on ne les voit que de loin.

XXVIII.

Trois sortes d'esprits.

Il y a des gens propres à trouver des vérités; d'autres qui sont propres à trouver des images aux vérités, comme des comparaisons; d'autres qui sont propres à trouver des vérités aux images. Ce sont trois caractères différens d'esprits.

Le premier vient de la lumière & de la subtilité de l'esprit.

Le second vient d'un feu d'esprit, qui conservant les choses vivement, trouve par cette vivacité même, des comparaisons pour les exprimer. *A Thren. 2: qui, dit Jeremie, vous comparerai-je, 13-1*
ô fille de Jerusalem? à qui dirai-je que vous ressemblez? . . . Le débordement de vos maux est semblable à la mer: Cui comparabo te, aut cui assimitabo te, filia Jerusalem? . . . Magna est velut mare contritio tua.

Le troisième ne vient ni de feu ni de subtilité d'esprit, mais d'une certaine agilité qui applique la même image à diverses idées de vérité qui sont dans l'esprit, & qui trouve ainsi

232 *Pensées diverses.*
facilement celle à qui elle convient.

XXIX.

Des plaisirs. Jugement des Effais de Montagne.

Il y a deux manieres de s'abandonner aux plaisirs : l'une brutale , & l'autre philosophique ; l'une toute sensuelle , parcequ'elle n'a point d'autre principe que l'attrait des sens ; l'autre raisonnable , parcequ'elle a pour principe la raison , quoique corrompue & déreglée.

La recherche des plaisirs qui ne vient que des sens , emporte la raison , mais elle ne l'étouffe pas ; & elle est quelquefois assez éclairée pour voir la bassesse de ces plaisirs en même-temps qu'elle s'y laisse emporter.

Cette passion brutale a plusieurs remedes dans la nature même. La satiété qui accompagne la jouissance , produit souvent le dégoût ; la vanité humaine nous en détache par le mépris qui est joint à cette sorte de vie ; enfin l'intérêt , l'ambition , la Philosophie sont quelquefois capables de nous en détourner.

Mais la seconde maniere de s'aban-

donner aux plaisirs est infiniment plus dangereuse, lorsque c'est la raison même qui nous livre aux sens ; & c'est ce qui arrive à certains esprits qui ont assez de lumière pour reconnoître qu'il n'y a rien de solide en tout ce que les hommes estiment , & que les grandes charges , les grands desseins , la science , la réputation , & toutes les autres choses semblables n'ont qu'un faux éclat , & une véritable misère.

Car , lorsque l'on demeure dans cette connoissance , que l'on ne s'en sert pas pour penser sérieusement à une autre vie , elle nous rejette insensiblement dans la vie sensuelle ; parceque nous faisant concevoir du mépris & du dégoût pour toutes les occupation laborieuses des hommes , & pour la sagesse même considérée comme bornée dans l'étendue de cette vie, elle nous fait regarder les plaisirs comme ayant quelque chose de plus réel & de plus solide.

C'est ce que Dieu a voulu dépeindre d'une manière admirable dans plusieurs endroits du Livre de l'Ecclesiaste. Le Sage y représente d'abord cette première recherche des plaisirs qui vient des sens : *J'ai dit en moi-même* *chap. 2 v. 1.*

je prendrai toute sorte de délices , & je jouirai des biens : *Dixi ego in corde meo , Vadam & affluam deliciis , & fruar bonis.* C'est ce que la volupté suggere à l'esprit des jeunes gens.

Abid. Mais lorsqu'ils ont du jugement & du courage , ils s'en dégoûtent aussitôt , & c'est ce qui est marqué par les paroles qui suivent : *Et vidi quod hoc quoque esset vanitas , & reputavi errorem : Et j'ai reconnu que cela même n'étoit que vanité , & je l'ai regardé comme une folie.*

v. 3. C'est ce qui leur fait prendre la résolution de s'appliquer à quelque chose de plus solide : *Cogitavi in corde meo abstrahere à vino carnem meam , ut animum meum transferrem ad sapientiam : J'AI pensé en moi-même de retirer ma chair de ces voluptés , pour porter mon esprit à la sagesse.*

b. 4. C'est de ce motif que naissent les grands ouvrages , *magnificavi opera mea* : les grands bâtimens , *edificavi mihi domos* : l'amas des richesses , *coacervavi mihi argentum.*

v. 8. Mais ensuite la raison venant à considérer le peu de fruit qu'elle tire de toutes ces choses , les peines qui les accompagnent , & que tout cela ne la

peut garantir de la mort , lorsqu'elle n'est pas éclairée par une autre lumière , elle ramene l'homme au lieu même d'où elle l'avoit tiré , & elle lui fait embrasser par raison & par désespoir , cette vie brutale dont elle l'avoit éloigné.

Quid enim proderit homini de universo labore suo & afflictione spiritus , quâ sub sole cruciatur ? Cuncti dies ejus doloribus & arumnis pleni sunt , nec per noctem mente requiescit : & hoc nonne vanitas est ? Nonne melius est comedere & bibere , & ostendere animæ suæ bona de laboribus suis ? CAR que retirera l'homme de tout son travail , & de l'affliction d'esprit avec laquelle il se tourmente sous le soleil ? Tous ses jours sont pleins de douleur & de misère , & il n'a point de repos dans son ame , même pendant la nuit. Et n'est-ce pas - là une vanité ? Ne vaut-il pas mieux manger & boire , & faire goûter à son ame , du fruit de ses travaux ?

On peut dire que ce dernier degré comprend tout le Livre & tout l'esprit de Montagne. C'est un homme qui après avoir promené son esprit par toutes les choses du monde , pour juger ce qu'il y a en elles de bien & de

mal, a eu assez de lumiere pour en reconnoître la sottise & la vanité.

Il a très-bien découvert le néant de la grandeur & l'inutilité des sciences : mais comme il ne connoissoit guères d'autre vie que celle-ci, il a conclu qu'il n'y avoit donc rien à faire qu'à tâcher de passer agréablement le petit espace qui nous en est donné.

Ainsi, comme le Saint-Esprit a jugé si important de nous faire connoître l'aveuglement de notre raison lorsqu'elle est privée de la lumiere de la Foi, qu'il a voulu nous représenter ses égaremens dans un Livre canonique, pour nous faire estimer davantage le bien inestimable qu'il nous a fait de nous donner la connoissance du véritable bonheur de l'homme ; de même il semble qu'on puisse tirer quelque utilité du Livre de Montagne, puisqu'il représente très-naïvement les mouvemens naturels de l'esprit humain, ses différentes agitations, ses démarches pleines de tiédeur, & la fin brutale où il se réduit après avoir bien tourné de tous côtés.

Dans ce miserable état l'ame ne s'attache point aux plaisirs par l'estime qu'elle en fait, mais par le mépris & le

dégoût qu'elle a de toutes les autres choses. C'est une espece de désespoir qui l'y porte , & ce n'est pas tant pour en jouir , que pour y noyer ses déplaisirs & ses tristesses.

Cet état est sans remede dans la nature , parcequ'il est impossible de l'en tirer , en lui proposant les biens du monde , puisqu'elle ne s'y est plongée que par le mépris qu'elle fait de ces biens , & par l'expérience qu'elle a de leur vanité.

Ainsi la brutalité est le commencement & la fin de l'homme corrompu , & les sens & la raison s'accordent dans l'extinction de sa raison.

XXX.

Vanité , assaisonnement de la plupart des choses.

La vanité est un assaisonnement général qui rend agréable la plupart des choses auxquelles on prend plaisir dans le monde : Et qui en auroit ôté cette vûe des jugemens des hommes , dont elle nourrit l'amour - propre & l'orgueil des hommes , on trouveroit qu'elles seroient sans goût & sans plaisirs , ou du - moins incapables d'être

238. *Pensées diverses.*

recherchées avec une attache violente.

C'est pourquoi il est utile , pour reconnoître ce qu'il y a de réel dans les choses qui nous plaisent , & que les hommes recherchent avec passion , d'en séparer ce que la vanité y mêle ; c'est-à-dire , d'en retrancher , autant que l'on peut , ce plaisir trompeur & imaginaire , qui naît de la vûe de ces jugemens ; & le meilleur moyen de le faire , est de regarder quelle feroit la disposition des hommes à l'égard de ces objets , s'il étoient seuls au monde.

Croit-on , par exemple , qu'un homme qui seroit seul , prît la peine de courir tout un jour après un cerf ou après un lièvre , avec mille peines & mille fatigues , en pouvant facilement le tuer d'un coup de fusil ? Je ne le crois pas : donc la chasse n'est pas un plaisir naturel qui naisse de l'action même. Ce n'est pas ce cerf ou ce lièvre qui nous divertit , mais une infinité d'idées & de fantaisies que nous y joignons.

Personne ne voudroit chasser à condition de ne s'entretenir jamais de la chasse : c'est donc cet entretien qui nous plaît ; & cet entretien nous plaît ,

parcequ'il marque nos pensées, qui sont la nourriture ordinaire des pensées des autres.

Un homme ne s'habilleroit jamais richement tout seul : donc la magnificence des habits ne nous plaît pas d'elle-même ; & ce que nous y aimons, est qu'elle excite dans l'esprit des autres, des pensées d'estime, de respect & d'amour pour nous. Les hommes se contentent ordinairement de l'estime & du respect ; les femmes veulent l'amour.

Le manger paroît un plaisir plus réel ; & les hommes sont capables de s'y attacher avec excès, quand ils seroient tous seuls : & néanmoins il s'y mêle beaucoup de cette vûe des jugemens & des pensées des autres. Car de cent hommes qui s'enivrent en compagnie, il n'y en a pas deux qui s'enivrassent tout seuls. On s'excite les uns les autres ; on se repaît non-seulement des viandes, mais de l'idée que les autres ont que nous y prenons plaisir.

Il paroît par-là qu'il y a peu de mortifications qui égalent la solitude actuelle, parcequ'elle sépare de la vûe de toutes les vaines pensées des hom-

mes, & qu'elle nous donne ainsi lieu d'appliquer notre esprit à ce qu'il y a de réel dans toutes les choses du monde; & comme il n'y a rien de réel, elle nous porte d'elle-même à Dieu, en qui seul on peut trouver un bien digne d'occuper un cœur séparé de la vûe des pensées des hommes.

Jamais Solitaire ne s'amusa à dresser un jardin avec des allées bien compassées: elles sont donc faites pour les autres, & non pas pour nous.

XXXI.

*Pourquoi l'Ecriture n'excite à louer
Dieu que des ouvrages de
Dieu.*

David dans ses Pseaumes, & les Enfans dans leur Cantique, excitant toutes les créatures à louer Dieu, ou plutôt s'excitant à le bénir par la vûe de toutes les créatures, ne se servent néanmoins que de celles qui sont proprement des ouvrages de Dieu, & auxquelles les hommes n'ont rien contribué par leur industrie.

Ce n'est pas que les ouvrages des hommes n'appartiennent aussi à Dieu, qui les fait avec les hommes, qui leur

en

en fournit la matiere , qui leur donne l'adresse & la force de les faire ; mais néanmoins ce n'est pas de ces ouvrages que l'Ecriture tire d'ordinaire les motifs des louanges qu'elle donne à Dieu.

C'est peut-être qu'elle s'accommode en cela à l'esprit des hommes , qui ont accoutumé de considérer davantage dans ces sortes de choses , la part que les hommes y ont , que celle que Dieu y a , quoiqu'elle soit infiniment plus grande ; & qui sont ainsi plus portés à louer Dieu par la vûe des choses de la nature , auxquelles ils n'ont rien contribué , que de celles qu'ils regardent comme les œuvres de leurs mains , & les fruits de leur travail.

C'est aussi peut-être que toutes les choses qui sont produites par l'industrie des hommes , sont si peu de chose , en comparaison des ouvrages de Dieu , que l'Eglise les néglige à dessein , pour nous apprendre à porter notre admiration vers les objets qui la méritent davantage. En effet , c'est un défaut des hommes d'estimer trop ce qu'ils font , & trop peu ce que Dieu fait. La moindre herbe , le moindre animal est infiniment plus admirable

que tout ce que les hommes peuvent faire.

Ils n'arrangent la matiere que par de grosses parties ; Dieu l'arrange par des atomes , & c'est par cet arrangement qu'il produit cette admirable diversité des êtres que nous appellons naturels.

XXXII.

*Les beautés de la nature plus estimables
que celles de l'art.*

Ceux qui savent estimer les choses leur juste prix , ne trouvent point de lieux laids , car on voit en tous lieux le Ciel & la Terre , qui sont des spectacles capables de les remplir d'admiration. Ils ne se mettent guères en peine d'y ajouter les embellissemens de l'art , parcequ'ils y trouvent peu de beauté en comparaison de ces grands objets qui les occupent & qui leur suffisent. Ils se plaisent même davantage dans un bois sauvage & épais , que dans les lieux les plus ornés , parcequ'ils n'y voient rien qui les fasse souvenir des hommes , & rien qui ne les fasse souvenir de Dieu.

Les gens du monde au-contraire ne se plaisent que dans les ouvrages des

hommes. Un lieu sauvage leur paroît hideux & insupportable. Il leur faut des parterres bien dressés, des palissades bien taillées, des allées bien droites, & d'autres bagatelles de cette nature. Il ne savent pas se consulter eux-mêmes, & apprendre de leur cœur que toutes ces choses n'ajoutent rien d'elles-mêmes à leur plaisir, & que tout ce qu'elles y contribuent ne vient que de leur vanité. Car la raison pourquoi les gens du monde aiment tous les ornemens de l'art, & sont si peu touchés des beautés de la nature, c'est qu'ils voient bien que ceux qui ne sont pas riches comme eux, ne sont pas capables de les avoir : ainsi ces choses artificielles les distinguent du commun du monde. Il est permis à chacun de demeurer dans un bois ; mais il n'y a que les riches qui puissent avoir des parterres.

XXXIII.

Ce qui nous trompe en comparant les avantages des conditions.

Ce qui nous trompe dans la comparaison de l'avantage des conditions, c'est que nous nous transportons en une autre condition avec les passions

de la nôtre, sans nous revêtir de celles qui sont attachées à cette condition. C'est ce qui fait que nous la croyons plus avantageuse, parcequ'elle seroit telle en effet, si ceux qui la possèdent n'avoient point d'autres passions que celles que nous avons. Mais il n'en est pas ainsi : chaque condition a ses passions ; ou plutôt, le fond de cupidité que nous avons en nous, se répand selon la mesure des conditions dans lesquelles il se trouve : il s'étend & se déborde, quand il trouve plus de place : il se resserre quand il en a moins, & nous fatigue presque également en tout état.

Ce n'est donc pas par la satisfaction des passions qu'il faut juger du bonheur des états, puisqu'elles sont presque aussi peu satisfaites en un état que dans un autre, mais par d'autres considérations plus essentielles.

XXXIV.

On ment en disant vrai,

Il n'y a rien de plus ordinaire que de mentir en disant vrai, parcequ'on ne dit vrai que des paroles, & qu'on représente des affections & des mou-

vemens qui sont faux, par son ton, par son visage, & par d'autres circonstances.

XXXV.

Dieu nous fait un grand honneur de nous employer à défendre la vérité.

La vérité étant Dieu même, & ayant une force invincible, contre laquelle tous les efforts des hommes ne peuvent rien, elle n'a pas besoin de leur secours, elle subsiste par elle-même, elle les soutient, & n'est point soutenue par eux. Ce n'est donc que par sa charité, que Dieu a obligé les hommes de confesser & de défendre la vérité, c'est un honneur infini qu'il leur fait; mais ils s'en rendent bien indignes, s'ils se fâchent des occasions de confesser la vérité qui se présentent, s'ils sont en colere contre ceux qui les y engagent, s'ils le font avec chagrin, avec crainte, avec tristesse, & non pas avec cette joie spirituelle que nous doit donner la promesse que JÉSUS-CHRIST nous fait, qu'il con-*Matth.
10. 32.* fessera devant son Pere ceux qui l'au-
ront confessé en ce monde.

XXXVI.

Obligations de découvrir certaines choses:

L'Eglise en accordant les Monitoires pour révéler la vérité de certaines choses , juge que les personnes à qui cette vérité est utile , ont droit d'obliger ceux qui la savent à en rendre témoignage ; car s'ils n'avoient ce droit, le Monitoire seroit injuste.

On peut donc tirer de cette pratique de l'Eglise cette maxime de morale , que toutes les fois que nous savons quelque vérité , dont la manifestation est utile ou nécessaire au prochain , & qui , demeurant cachée , lui porteroit un notable préjudice , il a droit de nous obliger à en rendre témoignage , & nous ne pouvons le lui refuser sans injustice : & c'est pourquoi , quand il se sert de notre témoignage en ces sortes de choses , il n'use que de son droit , & de ce qui lui appartient légitimement.

Or , si nous sommes obligés de rendre témoignage d'une vérité contestée, & d'empêcher , en manifestant la vérité , le dommage du prochain , lors-

qu'il ne s'agit que d'un bien temporel ; combien y sommes-nous plus obligés en matiere de doctrine , lorsque des personnes sont injustement persécutées pour un sentiment catholique , & que nous croyons catholique ? Pouvons-nous alors leur refuser ce témoignage , sans commettre une injustice visible ; puisqu'ils en ont besoin dans les circonstances marquées , & que le refus de ce témoignage leur ôte le moyen de se justifier , & sert à accabler dans leur personne la cause même de l'Eglise & de la verité.

XXXVII.

Dieu cache sa verité.

Dieu a caché la connoissance de l'immortalité de notre ame dans la ressemblance de la naissance & de la mort des animaux : *Idem interitus hominis & jumentorum* : L'HOMME paroît , & il dis paroît dans le monde comme les chevaux. *Eccli. 31.*

Il a caché la veritable Religion dans la multitude des fausses Religions , les veritables Prophéties dans la multitude des fausses Prophéties , les veritables miracles dans la multitude des faux miracles , la veritable piété dans la

multitude des fausses piétés, la voie du Ciel dans la multitude des voies qui conduisent en Enfer.

XXXVIII.

Pourquoi on prend le parti des maltraités.

La raison qui fait que plusieurs personnes prennent le parti de ceux qui sont maltraités, quoique justement, est qu'ils ne voudroient pas qu'on les traitât de la sorte, s'ils étoient en la place de ces gens-là. C'est un mauvais usage d'une sainte regle : *Alteri ne feceris quod tibi fieri non vis*. Ne faites point à un autre ce que vous ne voulez pas que l'on vous fasse ; qu'ils entendent d'une fausse maniere, en ne voulant pas que l'on fasse aux autres ce qu'ils ne voudroient pas, selon leur cupidité, qu'on leur fit à eux-mêmes.

XXXIX.

La solitude désagréable, & pourquoi.

Les hommes aiment à penser, & à penser à eux d'une certaine maniere, en jugeant qu'on les estime, qu'on les honore, qu'ils sont grands, puissans.

C'est pourquoi la conversation & la vûe du monde est si agréable : car cela vient de ce qu'elle excite des pensées de cette nature.

Au-contre la solitude est désagréable à la plûpart des gens , parcequ'elle ne leur fournit pas assez de pensées qui leur plaisent. La nature est déplaisante à beaucoup de monde , parceque les images qu'elle fournit , n'étant pas aidées de la voix & de mille autres circonstances qui accompagnent la parole , elles sont trop sombres & trop obscures.

Pour se plaire donc dans les Forêts , il faut entendre le langage des Forêts : car toutes les créatures ont un langage , c'est-à-dire qu'elles peuvent exciter des pensées. Ceux en qui elles en excitent suffisamment , peuvent se plaire dans la solitude ; & ils s'y plaisent d'autant plus innocemment , que ces images qu'elle leur fournit , leur représentent plutôt la grandeur de Dieu , que leur propre grandeur , & qu'elles leur parlent peu d'eux-mêmes , & beaucoup de Dieu : c'est l'avantage de la solitude.



XL.

*Les Philosophes n'ont connu qu'une
des trois parties de la
Pénitence.*

La Pénitence a trois parties, le regret du passé, le changement présent des mœurs, & pour l'avenir la satisfaction ou la punition du péché. De ces trois parties, les Philosophes n'ont connu que la seconde. Ils ont voulu que l'on changeât une mauvaise vie en une meilleure, mais ils n'ont jamais recommandé de pleurer sa vie passée, ni de la punir. Et la raison, c'est qu'ils n'ont pensé qu'à l'avantage de l'homme, & qu'ils ont rapporté la justice à l'homme, & non pas l'homme à la justice. Or il suffit pour le bien de l'homme, qu'il cesse d'être injuste; ses autres actions, de pleurer ses injustices passées, de les punir, sont pour la justice même, c'est-à-dire pour Dieu: & c'est pourquoi ils ne les ont point connues.



XLI.

*Les discours des Prédicateurs ne sont
que des Paraphrases du Sermon
de S. Jean.*

La Prédication de saint Jean , c'est-à-dire du plus grand de tous les hommes , est comprise en quatre lignes de l'Ecriture ; mais ces quatre lignes valent mieux que tous les discours de tous les Philosophes , & que les quarante mille volumes de la Bibliothèque de Ptolomée. *Faites pénitence , le Royaume des Cieux approche. Faites de dignes fruits de pénitence. Connoissez le Messie.* Voilà tout , & c'est tout en effet ; puisqu'il suffit pour aller au Ciel. Il nous marque la voie , il nous apprend à y marcher , il nous montre notre guide , notre libérateur.

Tous les discours des Prédicateurs ne sont que des paraphrases de ce premier Sermon. Tout y est compris. On développe seulement ce qu'il renferme.

XLII.

Raison d'engagement impie.

La raison de l'engagement est une raison d'impiété ; car quand on fait

une chose par engagement, quoique l'on sache qu'elle est injuste, c'est comme si l'on disoit : La justice en soi-même vaut mieux que l'injustice. Et si j'étois à recommencer, je préférerois l'une à l'autre, étant certain que la justice a au-moins cet avantage, qu'elle est plus honorable selon le monde; mais une injustice jointe à la fausse gloire de la constance, vaut mieux que la justice qui seroit jointe à quelque témoignage d'inconstance : je suis donc résolu de continuer.

Ce raisonnement suppose, ou que la justice n'est rien qu'une vaine idée, ce qui est Athéisme, puisque la justice est Dieu même; ou que cette justice, telle qu'elle soit, est moins considérable qu'un faux honneur, ce qui est une horrible impiété. On met dans un des côtés de la balance la justice, c'est-à-dire Dieu, & dans l'autre côté le faux honneur de demeurer ferme dans ses sentimens, & l'on préfère cet honneur à Dieu : voilà ce que c'est que l'engagement.

XLIII.

Les hommes aspirent à l'infailibilité.

Les hommes désirent d'être immua-

bles par l'impression de cette vanité, qui a fait désirer à leurs premiers Pères, d'être comme des Dieux ; & ne pouvant être immuables dans la vérité, ils veulent être immuables dans le vice.

Ils aiment mieux continuer dans l'erreur, que de connoître qu'ils y ont été. Ils aspirent tous à l'infailibilité, & à l'exemption de toutes fautes ; & ne pouvant les éviter en effet, ils emploient leur puissance à empêcher qu'on ne leur mette leurs fautes devant les yeux.

XLIV.

Gardes contre la vérité.

Les Gardes qui sont à l'entrée du Palais des Princes, ces Piques, ces Hallebardes, ces Mousquets ne sont pas tant pour empêcher que l'on ne nuise à leur personne, que pour repousser ceux qui voudroient leur dire la vérité, & les avertir qu'ils ne sont pas infailibles.

XLV.

Le style de l'Ecriture inimitable.

Il y a dans l'Ecriture un caractère inimitable à tous les hommes ; nul de

ceux qui n'ont point voulu paroître plus que des hommes , ne s'est avisé de se servir de ce langage ; & ceux qui ont voulu l'imiter, comme Mahomet, Henri Nicolas , en sont plus éloignés que les Singes ne le sont des hommes.

XLVI.

*La mauvaise maniere de reprendre
les Ecrits.*

Ceux qui disent en général qu'il y a des fautes dans des Ecrits de certaines personnes sans les particulariser , ont trop bonne & trop mauvaise opinion des Auteurs de ces Ecrits. Ils l'ont trop bonne , s'ils croient qu'ils ne soient point un peu blessés de ces répréhensions vagues ; & trop mauvaises , s'ils les jugent incapables de souffrir qu'on les avertisse de leurs fautes en particulier.

XLVII.

*Peu de vertu à souffrir les avertissemens
de bonne grace.*

Il faut une assez grande vertu pour souffrir en patience les avertissemens & les répréhensions ; quand on nous les fait de mauvaise grace , devant le

monde , & sans nous y avoir préparés ; mais il ne faut qu'une vertu fort commune , ou plutôt il n'en faut point du-tout , & il suffit d'être raisonnable pour souffrir que l'on nous avertisse en secret, avec charité, avec préparation , de quelques défauts, principalement si ce ne sont pas des défauts de mœurs , mais des défauts d'écrits qui dépendent du jugement public.

XLVIII.

Différentes regles des actions.

Il y a des actions qui regardant Dieu purement , n'ont pour regle que la seule loi de Dieu : mais il y en a d'autres qui devant être proportionnées aux hommes, doivent aussi se régler par la connoissance de leurs dispositions. Je m'étonne donc que des personnes de piété puissent avoir tant d'éloignement qu'on leur dise librement les impressions que leurs écrits font dans l'esprit.

XLIX.

*Les objets du monde sont comme
des miroirs.*

Quoique nous nous imaginions voir

les corps, nous ne voyons proprement que la lumière, ou plutôt l'image du luminaire. Si l'on a une glace très-polie, exposée à une chandelle, & que l'on y regarde, on y verra l'image de la chandelle, & on n'y verra presque point la glace; & si elle étoit parfaitement polie, on ne la verroit point du-tout. Si cette glace étoit distinguée en diverses surfaces polies, on y verroit autant de chandelles; & s'il y en avoit une infinité, on y verroit une infinité de chandelles, mais tellement confuses qu'on ne les distingueroit pas, de sorte que l'on s'imagineroit voir quelque autre chose que la chandelle, quoique l'on ne vît rien en effet. C'est proprement ce qui arrive, lorsque l'on fait des raies sur un miroir; car par ces raies on fait une infinité de surfaces, lesquelles ne représentant qu'imparfaitement la chandelle, font voir aux yeux une blancheur qui n'est en effet que l'image confuse de la chandelle. Si on rayoit par-tout le miroir, on verroit par-tout cette blancheur qu'on s'imagineroit être dans le miroir, & qui n'y feroit en effet non plus que l'image d'une chandelle.

Tous les objets du monde sont des miroirs, parceque nous ne les voyons qu'en tant qu'ils nous renvoient la lumière ; mais ce sont des miroirs confus & rayés, c'est-à-dire qu'ils ont une infinité de surfaces : ce qui fait qu'ils ne nous représentent qu'imparfaitement l'image du luminaire. Ainsi, lorsque nous nous imaginons les voir, nous nous trompons en quelque façon, & nous ne voyons proprement qu'une infinité d'images confuses du corps lumineux, dont la lumière étant réfléchie par les autres corps privés de lumière, nous découvre leur figure dans cette image confuse de lumière qu'elle forme ; & il arrive de-là néanmoins, que les hommes attribuant aux corps opaques ce qu'ils voyent, s'y attachent, comme si cette beauté leur appartenait ; au-lieu qu'elle n'est proprement que dans le Soleil, dont ils réfléchissent les rayons.

C'est une excellente figure de ce qui arrive dans le monde. Toute la beauté des créatures vient de Dieu. Toute vérité est un rayon de la vérité éternelle. C'est pourquoi Dieu fit voir à sainte Thérèse dans une vision admirable, que la vérité souveraine comprenait

toute vérité; & il dit dans l'Ecriture, que tout ce qui est manifesté est lumière : *Omne quod manifestatur lumen est.* C'est dans ce même sens que S. Augustin enseigne que nous n'apprenons rien que de Dieu, c'est-à-dire de la vérité.

*Epl. ej. 5.
13.
Retraç.
l. 1. c. 12.*

C'est donc la vérité éternelle qui nous découvre toutes les créatures. Tout ce que nous y voyons de beauté, n'est qu'une image, & , pour le dire ainsi, qu'une réflexion de la lumière incréée. L'être imparfait des créatures ou leur malice volontaire défigure cette image, & ne permet pas que nous discernions que c'est celle de Dieu même. C'est ce qui fait que nous nous y attachons, & que négligeant la source de la vérité & de la lumière, nous ne regardons que ces images confuses que les créatures nous représentent.

L.

Esprits de mouche.

Il y a des gens qui ne font qu'effleurer les matières, & qui s'y promènent comme des mouches; ils n'approfondissent rien: d'autres au-contraire laissent des traces, & savent ce qu'ils manient.

L I.

Fausse éloquence.

L'éloquence ne doit pas seulement causer un sentiment de plaisir, mais elle doit laisser le dard dans le cœur.

C'est un mauvais discours que celui dont on ne retient rien.

L II.

Manieres des femmes mondaines formées par le diable.

L'habit, les gestes, les paroles d'une femme mondaine ont été formées par le diable, parcequ'elles ont pour but de nourrir la concupiscence.

Les femmes de piété en retiennent encore beaucoup, & sans qu'elles y prennent garde, elles suivent presque dans tous leurs gestes ces manieres diaboliques.

L III.

Sentiment, Fantaisie, Raisonnement, Raisonnaillerie.*

La fantaisie est semblable au sentiment dans la voie des jugemens, parceque l'une & l'autre juge d'une seule vûe.

Et la raisonnaillerie , si on peut user de ce terme , est semblable au raisonnement.

La fantaisie dit au sentiment qu'il se trompe , & le sentiment le dit à la fantaisie. La fantaisie prétend passer pour sentiment , & faire passer le sentiment pour fantaisie. Le sentiment prétend le contraire. Leurs discours sont tout semblables , & ils ne sont distingués que parceque les uns sont vrais & les autres faux.

S'il se trouve plusieurs personnes qui toinent dans l'erreur par des raisonnailleries , il s'en trouve encore plus qui y sont engagées par des fantaisies. C'est la source ordinaire des égaremens des hommes. Peu de personnes raisonnent ; mais la plupart embrassent leurs opinions par la pente de leur cœur , & par une vûe confuse , qui est ce qu'on appelle fantaisie.

Si le sentiment querelle la fantaisie, la fantaisie querelle le sentiment. Si le sentiment veut user de force , la fantaisie en usera aussi , & elle se trouvera la plus forte.

C'est ce qui oblige le sentiment d'éviter les voies qui peuvent lui être communes avec la fantaisie , & d'en

chercher d'autres qui le distinguent.

Cette voie ne peut être que celle du raisonnement , qui se distingue mieux de la raisonnaillerie , que le sentiment ne se distingue de la fantaisie. La fantaisie de son côté se sert de la raisonnaillerie , pour se défendre , & pour combattre les sentimens.

De-là il est visible que ce n'est pas une preuve qu'une personne ne se conduise pas par sentiment, de ce qu'il raisonne ; puisque le raisonnement est la voie unique que le sentiment ait pour réduire la fantaisie à la raison. Je suis persuadé d'une chose , un autre l'est d'une autre. Je veux le détromper , je ne le puis faire qu'en raisonnant. Si je raisonne mal , il a raison de me reprendre , mais il ne peut pas m'accuser en général de raisonner , car je n'ai pas d'autre voie pour lui faire connoître l'erreur où je crois qu'il est. Il est donc juste que quelque persuadé que l'on soit de la vérité d'un sentiment , on se réduise au raisonnement , pour en persuader les autres , ou qu'on l'accompagne de miracles , qui sont des raisonnemens secrets, plus efficaces que tous les discours. Toute autre voie est injuste & tyrannique , & expose la vérité à

la violence de la fantaisie, qui ne manquera pas d'employer contre la vérité avec plus de force, les mêmes armes que la vérité auroit voulu employer contre elle.

LIV.

*Moins nous sentons nos péchés , plus
ils nous chargent.*

Le bon Pasteur a porté nos ames égarées sur ses épaules , parcequ'il y a porté nos péchés , & qu'il nous en a déchargés en s'en chargeant lui-même ; mais il ne s'en est chargé qu'en en sentant vivement le poids , & il ne nous en décharge aussi qu'en nous le faisant sentir. Moins nous sentons nos péchés , plus ils nous chargent , & ils nous chargent d'autant moins , que nous les sentons davantage. C'est pourquoi ceux qui en nous reprenant de nos fautes , nous les font sentir , contribuent aussi à nous en décharger ; & nous leur avons la même obligation qu'une personne qui se sentiroit accablée sous un pesant fardeau , auroit à celui qui lui donneroit moyen de se décharger d'une partie.

LV.

*L'abondance de lumiere est différente
de la justesse.*

Ce sont deux qualités différentes d'esprit, que d'avoir beaucoup de lumiere, & de bien juger des choses; l'une vient d'une fertilité qui produit beaucoup de pensées par la comparaison de divers objets qui se présentent à l'esprit; l'autre, d'une exactitude qui fait examiner chacune de ces pensées avec plus d'attention & de pénétration. Les terres qui portent le plus de vin, ne portent pas toujours le meilleur.

La stérilité qui paroît dans quelques esprits, vient quelquefois de leur jugement, qui retranche une infinité de pensées, & qui prenant les choses par la voie naturelle, ne s'écarte point tant en d'autres détours plus longs & moins naturels.

Les esprits abondans voient tout ce qui est alentour de leur objet. Les esprits pénétrans voient tout ce qui est dans cet objet.



LVI.

Les esprits stupides dans leur froid sont spirituels dans leur chaleur.

Pourquoi les gens qui paroissent bêtes dans la conversation commune, font-ils souvent paroître beaucoup d'esprit quand on les excite ? C'est qu'il y a un froid & une chaleur d'esprits. Or le froid de ces gens est stupide, parceque leurs esprits ne sont point assez agités ; & au-contraire leur chaleur est spirituelle, parcequ'étant excitée, ils trouvent & remuent beaucoup de choses.

LVII.

Ce qui est mauvais selon Dieu est absolument mauvais.

La raison des faux jugemens que l'on fait, est que l'on a deux regles pour juger des choses. Cela est bon, dit-on, selon le monde, mais mauvais selon Dieu. Mais ce qui n'est bon que selon le monde, n'est pas bon : pourquoi donc y attacher cette idée trompeuse de bonté qui nous séduit ? Que n'appelle-t-on simplement mauvais ce qui est tel en effet ?

On

On n'en use pas ainsi à l'égard du monde, & l'on y parle fort proprement, parcequ'on a toujours en vûe la règle par laquelle on juge des biens & des maux du monde.

On ne dit pas que ceux qui occupent les places d'honneur & les premiers rangs dans le monde sont misérables, quoiqu'ils le soient en effet, parceque leur emploi les conduit aux biens de la concupiscence. Or, pourquoi donc n'estimons-nous pas les personnes heureuses ou malheureuses, à proportion qu'elles sont dans un genre de vie plus favorable ou plus contraire à leur bien spirituel ? Puisque ces discours qui béatifient les riches, contribuent à les séduire, les gens de bien doivent les éviter.

LVIII.

Dispositions où l'on doit être à l'égard des maux d'imprudence.

Faut-il être plus affligé des maux qui nous arrivent par notre imprudence, que de ceux où nous ne nous pouvons rien reprocher ? Oui, sans doute ; puisque notre imprudence doit nous être un sujet de douleur, & que les

maux comme maux doivent nous être plutôt un sujet de joie.

Il faut pourtant prendre garde qu'il y a deux choses dans les fautes, qui nous attirent des maux ; il y a le péché, en tant qu'il offense Dieu, & l'humiliation qui nous revient de notre péché devant les hommes. A la bonne-heure que nous nous affligions du péché en soi ; mais pour l'humiliation qui nous en revient devant les hommes, ce n'est point un mal, c'est plutôt une chose que nous devons aimer, & dont nous devons être bien-aises.

L'imprudence est un mal : la réputation d'imprudent n'est pas un mal ; c'est un juste jugement que l'on fait de nous, qui fera que l'on nous dispensera à l'avenir de prendre part à des affaires que nous pourrions gâter : ce qui n'est pas un petit bien.

Il arrive donc souvent que le ressentiment vif que l'on a de ces fautes d'imprudence qui attirent des maux, ne naît pas de l'offense de Dieu, mais de l'humiliation qui nous en revient, & de ce que nous sommes privés par-là de cette consolation humaine de n'avoir point contribué à notre mal.

Lorsque nous sommes affligés de quelque mal que nous nous sommes attiré par notre imprudence , Dieu veut trois choses de nous : que nous acceptions le mal comme juste ; que nous acceptions l'humiliation de notre faute , comme étant encore juste ; que nous haïssions la faute , mais d'une haine tranquille , & non pleine de dépit , comme si c'étoit une chose bien extraordinaire, & qu'il fallût s'en étonner beaucoup.

LIX.

*Souvent on ne profite pas de la vérité ;
parcequ'elle est mal dite.*

Nous nous plaignons quelquefois des défauts des autres , lorsque nous aurions sujet de nous plaindre encore plus de nous - mêmes. Il ne profite point , dit - on , de ce qu'on lui dit. Mais le lui avez - vous dit en la manière que vous le deviez ? Etiez - vous touché de compassion dans votre cœur ? avez - vous vous - même confessé humblement votre misère devant Dieu ? y avez - vous apporté la discrétion & la modération que vous deviez ? Si vous ne l'avez pas fait , vous avez manqué de charité , & ce défaut de charité de-

268 *Pensées diverses.*

Luc. 23. 48. vroit plus nous occuper que tous les défauts des autres. Jesus-Christ dit à tous ses Disciples en la personne des femmes de Jerusalem : *Filles de Jerusalem , ne pleurez point sur moi , mais pleurez sur vous-mêmes ;* pour nous montrer qu'il faut pleurer sur soi-même , avant que de s'arrêter à pleurer sur les autres.

L X.

*Beauté de découvrir plusieurs verités
tout d'une vûe.*

C'est un grand ornement dans la nouvelle maniere de bâtir , que tous les appartemens s'enfilent , en sorte qu'en ouvrant les portes on les découvre tous. De même , c'est un grand ornement dans une piece , quand la proposition du sujet vous fait voir en quelque sorte toute la piece , mais d'une maniere qui excite plutôt le désir de voir distinctement ce qu'elle montre , qu'elle ne le satisfait en découvrant tout ce qu'elle contient.

Ces pieces où l'on traite divers points sans liaison , sont comme ces bâtimens où l'on va de chambre en chambre , & où l'on ne voit jamais plus d'une chambre à la fois.

LXI.

Graces quelquefois dûes aux
Criminels.

Il faut, dit Seneque, que le Législateur ne décerne les derniers supplices que contre les plus grands crimes, de maniere que personne ne périsse qu'il ne soit de l'interêt de celui même qu'on punit de le faire périr : *Ultima supplicia sceleribus ultimis ponat, ut nemo pereat nisi quem perire etiam pereuntis interfit.* Les loix n'ont pu faire cette distinction entre les crimes, & elles condamnent généralement à la mort, ceux qui commettent certains crimes, sans avoir égard à la disposition d'esprit dans laquelle ils sont : mais ceux qui peuvent dispenser de la loi, sont obligés d'y avoir égard. Et cela fait voir que les graces que l'on donne à quelques coupables, ne sont pas toujours des graces, parcequ'encore qu'elles ne leur soient pas dûes selon la loi du Royaume, elles leur sont dûes selon la loi d'équité marquée par Seneque. Ainsi l'on peut commettre une injustice en pratiquant trop exactement la justice.

M. N*** étoit-il un esprit incurable ? Nullement. Son crime étoit un funeste changement qui n'eût point eu de suite dans sa vie. Il y avoit donc de la cruauté à ne lui point faire grâce ; & observer les loix à son égard, c'étoit violer celles de l'équité qui sont celles de la nature.

LXII.

Deux sortes de défauts d'esprit.

C'est un assez grand mal que de connoître les défauts de son esprit, de les sentir ; & de ne pouvoir les corriger. Il y en a qui sont fots si doucement, qu'ils ne s'en apperçoivent point du tout ; leurs paroles & leur jugement sont toujours d'accord, & ils ne sentent jamais aucun reproche intérieur qui les avertisse de leurs défauts.

Mais ces autres dont nous parlons, ne sont pas de même ; comme ils ne disent rien de bon, ils n'approuvent presque rien de ce qu'ils disent ; ils sont toujours leurs premiers censeurs, & leur esprit ne leur sert quasi que pour condamner ce qui en naît.

La différence des uns & des autres

consiste, ce semble, en ce que les uns n'ont qu'un esprit, & que les autres en ont deux. Ceux qui sont ainsi contens d'eux-mêmes, jugent & parlent par le même esprit, c'est-à-dire que leurs paroles égalent & suivent leurs pensées, & qu'ils n'ont pas plus de lumière qu'ils en font paroître. Ces personnes ont d'ordinaire quelque facilité de parler, & comme elles pensent peu, & que leur leur esprit est extrêmement borné, qu'ils ne conçoivent rien de grand ni de subtil, leur imagination s'accoutume à leur fournir promptement les images des sons qui sont nécessaires pour exprimer ces choses communes.

Mais ces autres qui sont malheureux dans leurs défauts, ne sont pas de même; ils ont une lumière assez étendue, mais fort obscure; ils ont l'idée du vrai & du bien, mais ils ne le conçoivent que confusément. De sorte que quand il s'agit de s'exprimer, comme leur entretien ne leur donne pas le temps de chercher les termes propres, ils sont contraints de hasarder, & de prendre les premiers-venus, & le plus souvent ils n'expriment rien moins que ce qu'ils ont dans l'esprit.

Ainsi les véritables gens d'esprit sont ceux qui n'en ont qu'un , mais qui est juste , & qui conçoit assez promptement & assez nettement les choses pour les exprimer sur le champ d'une manière agréable. Les fots heureux sont ceux qui n'ont aussi qu'un esprit , & qui disent les sottises sans s'en apercevoir.

Mais des gens d'entre-deux qui ont un double esprit , sont nécessairement malheureux , en ce qu'ils sentent leurs défauts : & l'on peut dire que ce double esprit fait qu'ils sont fots aux fots , & ne le sont pas aux gens d'esprit , parceque les uns ne voient que leurs défauts , & que les autres sentent au contraire davantage ce qu'ils ont de bon.

LXIII.

Hemisphere qui borne la vûe.

Quand on marche dans la campagne, la vûe se borne par un certain cercle. On a beau ²⁷³avancer par un endroit , le cercle avance comme nous , & l'on voit toujours autant d'espace devant soi. Les enfans s'imaginent qu'en allant , ils parviendront au bout de ce cercle , mais les hommes sages

se rient de leur simplicité. Les ambitieux de même s'imaginent que quand ils seront arrivés à un certain état, ils ne désireront plus rien ; ils se trompent comme les enfans. Le cercle se reculera ; ils verront toujours de nouvelles grandeurs à acquérir , & ils croiront le pouvoir faire : mais en considérant l'ambition dans chaque partie du temps , elle est bornée , comme j'ai dit , par un certain hemisphere comme notre vûe.

LXIV.

Réalités chimeres.

Etre bien logé, avoir de beaux jardins, grande suite, avoir des tableaux, être Prince, paroissent des biens & de grands biens à ceux qui ne les possèdent pas. Demandez à ceux qui les possèdent, s'ils sentent bien le plaisir de ces choses, ils vous diront que non. J'ai vû des Princesses qui n'alloient pas une fois en dix ans dans un beau jardin qu'elles avoient derriere leur maison.

Ce qui trompe les petits & les gens des petits cercles dans le jugement qu'ils font des cercles supérieurs, c'est

qu'ils en jugent par les biens réels, les plaisirs réels, les avantages réels, & qu'ils mesurent ces avantages selon les idées qu'ils s'en forment, & non sur la réalité de ces choses. Combien une pauvre Demoiselle de campagne, qui n'a point d'autre voiture qu'un âne, s' imagine-t-elle de plaisir à avoir un carosse, de belles maisons, un grand train, à être honorée, à voir que tout le monde lui fasse place ? En effet qui transporterait cette Demoiselle avec ces idées dans l'état des Princesses, & dans la jouissance de ces avantages, elle ne croiroit pas qu'on pût rien ajouter à son bonheur : mais laissez-l'y quelque temps, vous verrez que cette idée diminuera, & qu'il ne lui restera que la réalité de ces biens, qui n'est pas grand-chose ; & alors elle se forgera d'autres chimères, auxquelles elle attachera son bonheur & son malheur, en devenant comme insensible à tous les biens qui avoient fait le comble de ses souhaits.

Le contentement ou la joie intérieure, naît également des réalités & des chimères : quand elle vient des réalités, elle est plus raisonnable ; quand elle vient des chimères, elle

C'est moins. Mais la diversité de ces objets ne change pas le bonheur ou le malheur présent de l'état. Qui est plus à son aise, plus gai, plus pénétré de joie, semble plus heureux quand même sa joie naîtroit de chimere.

Cela fait voir que quand on juge des états par les avantages réels, on en juge fort mal, parcequ'on ne considere pas que les hommes ont trouvé le secret d'attacher presque tous leurs biens & leurs maux à des chimeres; & ainsi il ne faut pas comparer seulement les avantages réels de chaque état, mais il faut comparer aussi les chimeres de cet état.

Car celui qui jouissant des plus grands biens réels est plus malheureux en chimeres, est absolument plus malheureux que celui qui est également privé & de ces biens réels & de ces maux chimeriques; parcequ'il est moins content, plus triste, plus inquiet, qui sont des maux plus réels & plus veritables que la privation de certains biens humains.

Il est donc indubitable qu'en faisant comparaison des diverses conditions des hommes, il y a, ce semble, plus d'avantages réels, plus de biens réels

dans les grandes conditions que dans les petites : il y a plus d'aïses & plus de plaisirs corporels , ou au-moins il y a plus de moyens d'en avoir ; & je pense que s'il étoit possible qu'un Prince fût Philosophe , il seroit un peu plus heureux qu'un autre.

Mais il ne faut pas s'arrêter-là : il faut supposer d'abord que ceux qui jouissent de ces biens , y deviennent insensibles , & que ceux de cette condition ont établi d'autres biens dans la possession desquels ils ont mis leur félicité , & qu'ils se sont faits certains maux chimeriques dans lesquels ils placent le souverain malheur.

Après avoir établi ces biens & ces maux , ils ont fait des loix & des maximes selon lesquelles ils se jugent heureux ou malheureux : En voici quelques-unes.

Quiconque est privé , même par la faute d'autrui , de ces biens imaginaires , est malheureux , & doit s'affliger , fût-il en possession de tous les autres biens réels. Par cette regle un grand Capitaine , fût-il le plus à son aise du monde dans sa maison , fera malheureux , si , par jalousie , ou autrement , on ne lui donne pas le commande-

ment d'une armée où il s'exposeroit à mille dangers.

La seconde : un homme est malheureux , si une personne qui lui est égale s'élève au-dessus de lui , parceque tout le monde le voit dans cet état de rabaissement , & l'estime moins qu'il ne faisoit.

Par cette regle, un Prince s'estimera miserable , si quelque Prince d'une autre maison , à qui il avoit droit de disputer le rang , s'élève au-dessus de lui , parcequ'il se trouvera avoir plus d'appuis , plus de richesses , & plus de moyens de se maintenir.

La troisiéme regle est que , pour se conserver la réputation d'homme de cœur , & éviter l'estime même injuste de poltron , il faut renoncer à tous les biens réels, mettre son bien, son repos & sa vie en danger , souffrir mille fatigues inutiles. C'est par cette regle qu'il faut se battre en duel.

Ces maximes sont établies dans ce grand cercle. Quoiqu'elles soient fausses & ridicules , néanmoins elles sont tellement autorisées par la multitude , que l'esprit humain est presque incapable de se garantir de l'impression qu'elles font , & étant une fois reçues

dans l'esprit, elles le pénètrent & le remplissent si fort, qu'elles excitent tous les sentimens qui y sont conformes.

C'est pourquoi il n'y a point de loi si bien observée que celles-là.

LXV.

Contrariétés.

L'homme est capable de se réjouir & de s'affliger de choses toutes contraires, par le changement de son imagination : de sorte que les mêmes choses font le bonheur des uns, & le malheur des autres, & peuvent faire le bonheur & le malheur de la même personne en divers temps. C'est un grand plaisir que d'être en compagnie, c'est un grand plaisir que d'être tout seul, le bruit divertit les uns, & rien ne paroît plus agréable à d'autres qu'un parfait silence.

Rien n'est plus conforme à l'amour-propre, que de cacher ses défauts, & la confession que l'on en fait, a quelque chose de si rude pour quelques-uns, qu'ils la regardent comme un terrible supplice. L'imagination peut se tourner néanmoins de telle façon, que

ce qui est un supplice aux uns, devient un soulagement aux autres, & je ne doute point que la plupart des femmes n'y prennent plaisir.

Il y a dans l'homme une inclination naturelle à se décharger par l'aveu de ses fautes, & pourvu qu'on rencontre un Confesseur charitable & habile, cette action devient plus soulageante que pénible.

Il est pénible de dire qu'on est pauvre & de basse naissance ; il arrive néanmoins qu'on le fait quelquefois avec plaisir, & qu'on se fait honneur de l'avouer.

C'est un plaisir que d'écrire, c'est un plaisir de n'écrire point. C'est un plaisir d'être connu, c'est un plaisir d'être inconnu.

L X V I.

Humilité naissante d'orgueil.

Je ne trouve point de qualité plus humiliante que l'orgueil & la vanité. Cette qualité doit faire disparaître à nos yeux tout ce que nous avons de bon, car peut-être l'a-t-elle détruit devant Dieu. De plus, elle attire, je ne sai comment, le mépris ou l'indifférence des autres, qui est une des

plus grandes humiliations qu'on puisse avoir dans le monde , & en même-temps des plus utiles. Ainsi l'humilité peut naître de l'orgueil , pourvû qu'on en accepte humblement les suites.

LXVII.

Amas de biens humains avec un seul défaut suffit pour rendre une personne malheureuse.

J'ai pris plaisir à voir dans une certaine personne, qu'une grande naissance, un grand esprit, tous les avantages du corps & de la fortune, la santé, l'agrément de la parole, la réputation, la piété, & plusieurs autres grandes qualités jointes ensemble, ne se terminoient qu'à faire une femme malheureuse, parcequ'elle n'avoit aucun sentiment de ces biens, & que son esprit étoit porté à se tourmenter; & qu'une autre personne, sans avoir rien de tout cela, goûtoit une parfaite paix.

LXVIII.

Délicatesse vient de foiblesse.

On peut avoir l'esprit très-juste; très-raisonnable, très-agréable, & très-

foible en même-temps : l'extrême délicatesse de l'esprit est une espèce de foiblesse. On sent vivement les choses, & on succombe à ce sentiment si vif. Il y a des gens qui sont douloureux par-tout.

LXIX.

Etre toujours prêt à aller à confesse.

On devrait être prêt à toute heure à aller à confesse , parcequ'on devrait toujours s'examiner & veiller sur soi. Le temps qu'on prend à s'examiner , est une marque de notre négligence , & du relâchement de notre vie. C'est un mauvais signe quand on ne fait que dire à son Confesseur , à moins qu'on ne lui parle bien souvent.

LXX.

Moyen de ne manquer jamais d'entretien.

Qui veut ne manquer jamais d'entretien ni de matière d'écrire , n'a qu'à s'étudier soi-même , & prendre pour matière les mouvemens qu'il reconnoitra en soi : il en verra de si étranges & de si déraisonnables , qu'il aura toujours de quoi s'occuper à se con-

vaincre de sa misère , à se combattre ,
à se moquer de soi-même.

LXXI.

*Ce qu'il faut faire dans les mouvemens
déraisonnables.*

La première résolution qu'il faut prendre , quand on sent un mouvement déraisonnable , de dépit , de jalousie , d'envie , après avoir jetté un regard vers Dieu , est de n'en rien faire paroître au-dehors , & de prendre même un pli contraire , comme seroit de témoigner de l'ouverture & de la cordialité à ceux qui vous ont fait dépit.

Cette résolution est d'autant plus importante , qu'il arrive souvent qu'à la moindre occasion , le mécontentement éclate & se décharge mal-à-propos. L'on trouve moyen de faire certains reproches qui nous satisfont.

LXXII.

*On connoît d'autant plus Dieu, qu'on
est plus convaincu qu'on ignore
sa conduite.*

Job , pour réfuter la témérité de ses amis qui décidoient hardiment que les

maux qu'il souffroit, étoient un effet de la colere de Dieu contre ses péchés, & pour montrer qu'il entroit plus avant qu'eux dans les secrets de la Providence, leur dit ces paroles remarquables : *Ab Omnipotente non sunt Job. 24. abscondita tempora ; qui autem noverrunt eum , ignorant dies illius : Les temps différens n'ont point été cachés aux hommes par le Toutpuissant ; mais ceux qui le connoissent , ne connoissent point ses jours.* Ainsi il apporte pour preuve qu'il connoît Dieu, de ce qu'il ignore les jours, c'est-à-dire ses desseins, & les secrets ressorts de sa Providence. Ceux qui prétendent les connoître ne le connoissent pas, & ceux qui comprennent qu'il leur est impossible de les connoître, témoignent par là qu'ils le connoissent, parcequ'ils font voir qu'ils ont une plus grande idée de l'infinité des conseils de Dieu, & de l'abîme de sa sagesse.

Cette parole doit donc réprimer toutes les vûes & les paroles téméraires, par lesquelles nous assurons quelquefois que Dieu fait telle chose pour telle & telle fin ; qu'il punit celui-là pour tel & tel péché ; qu'il couronne celui-ci pour ses bonnes œuvres ; qu'il a des-

sein de retirer tel & tel effet de ce qu'il permet arriver ; que certaines choses sont nuisibles , & d'autres avantageuses ; que certains crimes seront punis en cette vie ; qu'il délivrera sa vérité par certains moyens.

Il me semble que certaines gens s'éloignent de cette règle , en assurant hardiment qu'on ne sortiroit jamais d'affaire par des voies humaines , par des négociations , par la faveur des puissances. Car Dieu cachant quelquefois sa conduite sous ces sortes de moyens ; qui les assuroit qu'il ne choisiroit point cette voie ?

LXXIII.

Visite de Dieu.

Il y a un temps que nous devons connoître , & un temps que nous devons ignorer. Nous devons connoître le temps où Dieu nous visite : *Si cognovisset tempus visitationis.* C'est-à-dire , que nous devons écouter ce qu'il nous dit présentement par toutes les manières dont il nous parle ; par les maux , par les créatures , par les supérieurs , par les ennemis. Mais nous devons ignorer les temps que Dieu

s'est réservés en sa puissance. *Ce n'est pas à vous*, dit Jesus-Christ à ses Apôtres, *à savoir les temps & les momens que le Pere a réservés à son pouvoir.*

LXXIV.

*Multiplication de ce qui est dit par
l'Esprit de Dieu.*

C'est une étrange chose, qu'une seule parole dite par l'Esprit de Dieu, fait de plus grands effets, & se multiplie plus en quelque maniere par les fruits que Dieu en tire, que tous les plus grands discours quoiqu'utiles & pleins de bonnes choses. Que savons-nous des paroles que sainte Elisabeth a prononcées ? Trois ou quatre mots qui font partie de la Salutation Angelique, & ces trois ou quatre mots se multiplient tous les jours infiniment par l'usage des fideles, & par les fruits que Dieu en tire.

LXXV.

Esprit humain, étroit & injuste.

Les hommes sont composés de bonnes & de mauvaises qualités ; & qui regarderoit les unes & les autres éga-

lement, regleroit son estime & son affection selon ces qualités prises toutes ensemble. Mais l'esprit humain est si étroit, qu'il ne s'occupe d'ordinaire que des unes ou des autres; c'est l'amour-propre qui l'applique & qui le conduit d'ordinaire dans ce choix: nous ne voyons dans ceux qui nous aiment & qui nous témoignent de l'estime & de la confiance, que leurs bonnes qualités; nous les sentons vivement, parceque l'amour-propre les approche & nous les met en vûe; & pour leurs défauts, ou nous ne les voyons pas, ou nous les voyons de loin d'une manière foible & languissante.

Mais, quand une personne nous a choqué, toutes ces bonnes qualités s'éloignent de notre vûe, & ses défauts s'en approchent. Ceux que nous n'appercevions qu'à peine, nous paroissent insupportables. C'est comme ces lignes qui font paroître les traits qui ne paroissent point auparavant.

Quel est donc le danger de celles qui sont obligées de porter des jugemens des autres, d'où dépend leur bonheur ou leur malheur éternel? Combien doivent-elles craindre ces

illusions de l'amour-propre , & d'être favorables au-contre aux autres par ces impressions ? Une personne leur témoignera grandes déférences , grande confiance , grande affection ; cela leur ouvrira les yeux pour voir tout ce qu'elles ont de bon , & diminuera tout ce qu'elles ont de mauvais.

L X X V I . *

Sécheresse.

La sécheresse est un défaut assez considérable, parcequ'elle éloigne de nous les personnes foibles , & que la plupart des Chrétiens sont foibles ; elle leur ferme le cœur , elle rend incapable de les servir ; il faut donc essayer de l'éviter , & pour l'éviter il la faut connoître , & prendre par raison une conduite toute contraire à celle à laquelle notre inclination nous porteroit.

Si la sécheresse n'est pas un défaut d'amour véritable , c'est au-moins un défaut d'amour apparent, qui fait qu'on ne donne à ceux avec qui on vit , aucune marque d'affection ni d'estime : on n'entre jamais dans aucun de leurs intérêts , on ne témoigne prendre part

à rien de ce qui leur arrive de bien & de mal, on les entretient comme si on entretenoit des gens venus d'un autre monde, on n'a aucune application à leur faire paroître de la gratitude, on s'acquitte des devoirs de civilité avec une froideur qui glace le cœur, on ne fait paroître par aucune marque, qu'on se fixe à eux*, ni qu'on agrée rien de ce qui vient d'eux; si l'on croit avoir quelque sujet de se plaindre d'eux, on se plaint à tout le monde hormis à eux-mêmes, comme ne les jugeant pas capables qu'on entre en éclaircissement avec eux. Si l'on est d'un autre sentiment qu'eux sur quelque point, on ne leur en parle jamais, mais l'on garde seulement une réserve extrême avec eux. On témoigne grande facilité à croire le mal, & peu de disposition à croire le bien; l'on se tient resserré & renfermé dans soi-même, sans jamais se communiquer en rien.

Les personnes soupçonneuses & défiantes sont d'ordinaire sèches, parcequ'elles appréhendent toujours de mauvais effets de toutes les ouvertures qu'elles font. Ainsi elles se tiennent resserrées, & sont toujours comme en garde contre les hommes, en pratiquant

quant trop à la lettre ce qui est dit dans l'Evangile : *Donnez-vous de garde des hommes : CAVETE autem ab hominibus.* Matth. 10. 17. Elles croient qu'on fera mauvais usage de tout. Ainsi elles n'exposent rien : elles ressemblent un peu à ces avarés , qui par la crainte incertaine des voleurs , tiennent les moindres meubles enfermés à clef.

Les préventions sont aussi une source ordinaire de la sécheresse particulière qu'on a pour certaines personnes. On se forme des idées d'eux , souvent sur des signes assez légers , & l'on y demeure ensuite opiniâtrément attaché ; & quand on vient à leur parler , on le fait en suivant cette idée & ce phantôme qu'on s'est formé. D'où il arrive par nécessité , que l'on n'entre point dans leur esprit , qu'on ne les entend pas , & que l'on n'est pas entendu d'eux : ce qui forme un entretien discordant ; la douceur & l'agrément de l'entretien consistant dans l'union des sentimens de l'esprit & des mouvemens du cœur.

Cette disposition de sécheresse est contraire à ce qui est dit de J. C. dans l'Evangile : *Il ne brisera point le roseau cassé , il n'achèvera point d'éteindre la* Matth. 12. 20.

meche qui fume encore : ARUNDINEM quassatam non confringet , & linum fumigans non extinguet.

Elle est contraire à cette bénignité & à cette douceur du Sauveur , qui a paru à tous les hommes : *Benignitas & humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei.*

C'est un défaut plus grand dans les personnes élevées , parcequ'il est plus suspect de fierté & de mépris.

Il est contraire à la charité ; car si nous ne pouvons contenter les gens en leur accordant ce qu'ils demandent , contentons - les au - moins par des témoignages d'affection : *Si non potes , affabilem te presta* : Si nous ne leur servons point , ne les blessons pas.

LXXVII.

Souffrir les personnes sèches.

La vertu chrétienne doit consister à éviter la sécheresse en soi , à la souffrir dans les autres , & même à y remédier autant que l'on peut.

Pour souffrir plus facilement la sécheresse des autres , il faut considérer qu'il est injuste de n'aimer les gens que par rapport à nous , & encore par des

témoignages inutiles d'affection. Une personne est sèche, mais elle vous donne de bons conseils; si vous les lui demandez; elle est sèche, mais elle est prête d'exposer son corps & sa santé pour vous assister effectivement dans les choses nécessaires; elle est touchée vivement des choses de Dieu; elle est généreuse, ferme; patiente: n'y a-t-il pas de la bassesse à perdre le sentiment de tant de qualités vraiment grandes, par l'attache tendre que nous avons à des choses de néant?

Nous devons faire un état particulier des personnes sèches, mais vertueuses, parcequ'elles nous donnent plus lieu de connoître si c'est Dieu ou nous-mêmes que nous aimons dans les autres. Ces personnes si tendres & si pleines de témoignages d'affection, nous trompent souvent: nous nous imaginons que nous aimons la vertu en elles; & nous n'y aimons que notre propre satisfaction.

Saint Augustin dit que lorsque l'on aimoit les Martyrs dans l'état horrible où le déchirement de leurs membres les réduisoit, il n'y avoit que la beauté de la justice qui pût causer cet amour. Il en est de même dans les personnes

292: *Pensées diverses.*

sèches ; quand on les aime , on peut avoir quelque confiance que c'est Dieu & la justice que l'on aime.

..... L X X V I I I .

..... *De l'entretien.*

L'entretien est utile pour se soulager & pour s'instruire. Les pensées purement intérieures ne sont pas assez sensibles. Ceux dont les pensées sont assez vives, n'ont pas beaucoup besoin d'entretien, si ce n'est pour se délasser.

Quoique l'on se parle à soi-même , on parle mieux néanmoins en parlant à d'autres : l'obligation de se faire entendre fait faire un effort à l'esprit , la présence d'un auditeur l'excite , il agit plus vivement , & par - conséquent plus agréablement. La présence d'un autre fait penser à diverses choses auxquelles on ne penseroit pas. Elle fournit des pensées , elle les soutient.

L'entretien est dangereux , c'est un mélange d'esprits corrompus. C'est un air de gens qui ont la peste & qui nous la communiquent.

L'esprit se forme plus par l'entretien que par toute autre chose. On oublie ce qu'on lit. On ne le fait que quand

on l'a dit. Vous voyez quantité de personnes qui n'ont rien appris dans les lieux où l'on instruit les gens à dessein, qui se forment dans le monde ; & ne sont presque plus reconnoissables. L'esprit s'y dégage, s'y dénoue, y devient appliqué.

L'entretien fait une partie considérable de la vie. C'est ce qui unit ou défunit les amitiés. C'est le principal moyen d'édifier ou de scandaliser les autres. C'est une matiere commune à tous les fideles d'édifier le prochain. C'est une charité toujours prête & qui ne coûte rien.

Qu'y auroit-il de plus heureux que la société des hommes ; si tous leurs entretiens étoient édifiants. Il y a bien des manieres d'édifier sans paroître prêcher. On édifie en faisant paroître les sentimens & les mouvemens que l'on doit avoir sur toutes les choses qui se présentent. On édifie en excusant le prochain. On édifie en se modérant lorsque les autres s'impatienrent. Il n'y a qu'une personne qui prêche, & il ne le fait qu'à certaines heures, à certains jours. Pour un Prédicateur, il y a cent mille personnes qui s'entretiennent. Les Prédicateurs mê-

mes pour une heure qu'ils emploient à prêcher, en emploient mille à s'entretenir.

Il faut que l'entretien ait toujours une fin raisonnable. La fin raisonnable est de tirer avantage de l'entretien du prochain, ou de lui servir.

La fin de se soulager ou de soulager le prochain, peut être de charité, quand on ne passe point les bornes de la nécessité. C'est ce qui peut autoriser les discours agréables, comme ceux des choses de la nature, des nouvelles publiques. Quand on se porte à ces entretiens par raison, par charité, ils peuvent devenir bons. Mais pour cela il faut choisir des personnes ennuyées qui ont besoin de soulagement, & non des personnes occupées. Il ne faut pas faire perdre le temps en ces sortes de choses, non seulement aux Prêtres, mais à toutes les personnes qui l'emploient réellement.

Si vous êtes foible, & que vous ne puissiez souffrir la solitude de votre maison, vous pouvez peut-être vous soulager en faisant quelques visites, mais prenez garde de ne pas charger excessivement ceux à qui vous les ferez. C'est un grand fardeau qu'un

homme qui ne sauroit se porter soi-même ; il le doit donc au-moins partager en n'en chargeant pas un de ses amis entièrement. Il faut penser que cet homme n'a peut-être pas le même besoin que nous ; qu'il peut employer utilement son temps.

La plupart des visites ne sont autre chose que des inventions de se décharger sur autrui, du poids de soi-même que l'on ne sauroit porter.

Une des plus grandes & des plus importantes foiblesses du monde, est de ne pouvoir demeurer seul. Cela nous rend dépendans de tout le monde, met notre repos entre les mains d'autrui, oblige à acheter les soulagemens par mille servitudes, nous rend incapables d'une infinité de choses.

Je ne sai d'où vient que les Prédicateurs se corrigent si peu de la longueur de leurs Sermons, & les causeurs de la longueur de leurs visites ; n'est-ce point la vanité qui les trompe ? Comme ils sont satisfaits de ce qu'ils disent, ils pensent le même des autres.

Qui auroit un peu d'adresse, il y auroit à profiter pour soi-même & pour les autres dans tout entretien ; on pourroit facilement tourner le dis-

cours sur quelque matiere qui nous seroit utile, si on n'avoit pas plus dessein d'instruire les autres, que de s'instruire.

Quand on entretient quelque personne célèbre dans une profession, on ne devoit pas manquer d'entretien, car il n'y auroit qu'à le mettre sur sa profession. Il est utile d'apprendre quelque chose de tout, principalement quand il n'y a rien de meilleur à faire.

Il faut avoir la vûe dans l'entretien, de profiter aux autres, & de profiter des autres. L'honnête divertissement qu'on se procure & qu'on procure aux autres, est une espece de profit & d'utilité. Pour profiter des autres, il les faut jeter sur les matieres qu'ils savent; un homme qui a voyagé, sur les voyages; un homme savant dans l'histoire, sur les histoires; un critique, sur la critique; un Médecin, sur la médecine. Il est utile pour cela, quand on prévoit qu'on sera obligé d'entretenir une personne, d'avoir une provision de questions à lui faire.

Qui seroit autant appliqué qu'il devroit à faire profit de toutes choses, trouveroit peu de personnes dans l'entretien desquelles il ne se pût instruire.

Ce sont toujours des hommes , & les actions de l'esprit humain sont toujours admirables. Ils ont leurs passions, ces passions les occupent ; ils voyent certaines choses , ils n'en voyent pas d'autres : il est beau de considerer les bornes & le cercle dans lesquels l'esprit de chacun est renfermé. Les uns l'ont plus petit , d'autres l'ont plus grand. Mais il est fort petit à l'égard de tous.

Un Ange qui connoît les bornes dans lesquelles le plus grand esprit du monde est resserré , s'étonne de sa petitesse. Croit-on qu'un Prince dont la réputation s'étend dans la plus grande partie de la terre , ou un Ministre d'Etat qui semble avoir dans sa tête les affaires de tout un Royaume , ait l'esprit fort étendu ? Tout cela se réduit à d'étranges abrégés , & à des raccourcis terribles. Les Rois n'ont dans l'esprit qu'un certain nombre de gens qu'ils connoissent , & à l'égard desquels ils veulent se signaler ; & ces gens-là sont en petit nombre , *numérables* : ils ne voient le reste que dans une certaine confusion.

LXXIX.

*Il est utile de s'affliger des maux
qu'on attend.*

Il y a des gens qui craignent peu les maux & les inconvéniens futurs, parcequ'étant portés à bien espérer, ils supposent facilement qu'ils n'arriveront pas, & qui s'affligent peu de ces maux lorsqu'ils sont arrivés, parcequ'ils les regardent comme sans remède, & qu'ils disent qu'il ne sert de rien d'y penser, ni de s'en affliger.

Cette disposition paroît commode, & néanmoins elle est capable de nous engager dans de grandes imprudences. La douleur de l'esprit a la même utilité que celle du corps. Car, comme la nature nous éloigne par la douleur corporelle, des choses qui peuvent nuire à notre corps, de même la douleur de l'esprit est utile pour nous porter à éviter ce qui la cause, quand il y a lieu de le faire.

C'est pourquoi quand il est arrivé que par imprudence on s'est engagé dans quelque mauvaise affaire, je ne crois pas qu'il soit bon de n'y penser plus, & de regarder avec indifférence

Les mauvais événemens que nous avons attirés, car pourvu que l'inquiétude n'aille pas trop loin, il est utile au contraire d'envisager les mauvais effets de notre imprudence, & de les sentir. Ce sentiment faisant une impression plus vive sur l'esprit, nous fait tirer de notre imprudence, l'avantage de nous munir de résolutions fortes contre de pareils inconvéniens.

L'utilité des fautes est de nous affermir & de nous roidir contre les défauts qui nous y ont engagés; & elles font d'autant plus cet effet que nous y pensons davantage.

LXXX.

Imprudens sont quelquefois plus prudents que ceux qui n'ont point fait de fautes d'imprudence.

On dit quelquefois que des gens sont imprudens, parcequ'ils ont fait de certaines fautes d'imprudence; & d'autres passent au contraire pour prudents, parcequ'ils les ont évitées; mais ces jugemens peuvent être faux: car si ceux qui ont fait ces fautes en ont tiré l'avantage qu'ils doivent, ils sont d'autant plus prudents, qu'ils ont été plus

imprudens ; & souvent au-contraindre les autres sont d'autant plus coupables d'imprudencé , qu'ils en ont moins senti le mal , & qu'ils se fient plus à leur prudence.

LXXXI.

S'édifier des mauvais exemples.

Les mauvais exemples étant si communs , & les bons si rares , ceux qui ne s'édifient que des bons , se doivent édifier rarement , & être au-contraindre très-souvent scandalisés.

Pour ne manquer jamais de sujets d'édification , il faudroit apprendre à s'édifier des mauvais exemples , car on n'en manque jamais , au-lieu qu'on manque souvent de bons.

Nous le ferions si nous étions raisonnables, si nous avions le même soin de nos âmes , que nous avons de nos corps. On s'instruit dans les hôpitaux , & par la vue des malades , de la nature des maladies , & du moyen de les guérir , & l'on n'apprend guères cette science que par ce moyen. Cependant il semble qu'il est encore beaucoup plus aisé & plus naturel d'apprendre à éviter les maladies spirituelles , & à en

guérir, en les voyant dans les autres.

Car il ne suffit pas pour éviter les maladies du corps, de les haïr & d'en avoir de l'horreur, & elles n'en sont pas moins contagieuses, quoique nous en ayons beaucoup de crainte; mais pour éviter les maladies spirituelles, & même pour en guérir, il suffit en quelque sorte de les craindre, & d'en avoir de l'horreur.

L'Ecriture - Sainte nous exhorte à remporter notre avantage des fautes des autres, quand elle dit des Justes, *Pf. 174* qu'ils laveront leurs mains dans le sang¹¹ des pécheurs, quand elle se sert des châtes des méchans, comme d'un motif pour retenir les bons en leur devoir: *Si fornicaris tu Israel, non de-* *Osé 4.* *linquat saltem Juda: Si vous vous aban-* ¹⁵ *donnez à la fornication, ô Israel, que* *Juda au-moins ne tombe pas dans le péché.* Et l'on peut dire même qu'elle ne rapporte les fautes des Justes & les crimes des impies, qu'afin de faire servir les uns & les autres à notre édification.

Ce qui nous empêche de tirer des fautes des autres, le fruit que nous pourrions, c'est que, si elles nous regardent, nous y considérons plus le

mal qu'ils nous veulent faire, que celui qu'ils se font; & si elles ne nous regardent point, nous y découvrons plutôt ce qu'elles ont d'agréable selon la nature, que ce qu'elles ont d'horrible selon Dieu, & de funeste pour eux. Nous nous attachons à l'égard de quelques-unes à ce qu'elles ont de bas & de ridicule selon le monde, pour en prendre sujet de mépriser ceux qui les commettent; & à l'égard de quelques autres, à une certaine apparence de grandeur qui les rehausse à nos yeux, quoique la loi de Dieu nous oblige à les condamner. Ainsi les péchés des autres, ou nous aigrissent ou nous attirent, ou nous portent au mépris du prochain ou à l'estime du vice.

LXXXII.

Saints, quoique peu instruits, font plus de fruit que les savans qui ne sont pas saints.

Il y a des gens qui savent bien des vérités particulières, qui ne laissent pas de faire peu de fruit, parceque leur vie n'inspire pas la sainteté; & il y en a au-contraire qui ignorent quantité de vérités importantes, qui ne laissent

pas de faire beaucoup de fruit , parce-
qu'ils portent à se donner à Dieu , &
que leur vie imprime la sainteté.

LXXXIII.

*La Religion Chrétienne attache sans
erreur la justice à la force.*

Les hommes ne pouvant toujours
attacher la force à la justice , ont atta-
ché la justice à la force , en faisant
passer pour juste ce qui est le plus fort.

C'est ainsi que tous les Rois font
passer pour justes toutes leurs ordon-
nances , & que les usurpateurs des
Empires ne manquent jamais de justi-
fier leur usurpation.

Mais cette maniere de justifier la
force , n'est souvent qu'un effet de la
foiblesse de l'esprit humain , qui s'a-
baisse trop sous ce qui l'opprime , &
qui conçoit une idée trop grande &
trop avantageuse de la force. Car cette
idée avantageuse fait qu'il y joint fa-
cilement les autres idées qui enfer-
ment quelque excellence, comme celle
de la justice , & qu'il n'ose y joindre
celle de l'injustice , qui est une idée de
rabaissement , comme étant inalliable
avec une si grande chose.

Il est nécessaire cependant que la justice soit jointe à la force, autrement on l'accusera d'injustice & de violence, ce qui est une source de sédition & de revolte. L'esprit humain ne le peut faire que par illusion, en prenant pour juste ce qui ne l'est pas.

Mais ce que l'esprit de l'homme ne fait que par erreur, la Religion le fait parfaitement & sans erreur.

Car elle nous apprend que toute force vient de Dieu, & que les hommes qui s'en fervent, peuvent bien être injustes, mais qu'elle n'est jamais injuste en elle-même, parcequ'elle appartient toujours à Dieu : les hommes dans leurs plus grandes & leurs plus injustes violences, ne pouvant qu'être les exécuteurs de la justice de Dieu, qui se sert d'eux comme d'instrumens & de ministres.

Elle cède donc à cette force, & elle la justifie, parcequ'elle ne la considère pas comme appartenant aux hommes, mais comme venant de Dieu, & étant de Dieu ; ainsi il n'est pas étrange qu'en attribuant de force qu'à Dieu, elle ne sépare jamais la justice de la force.

Ce principe de la Religion chrétienne est très-veritable, & c'est même

me un article de foi , puisqu'il est décidé dans l'Ecriture , Qu'il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu ; *Non est potestas nisi à Deo* , dit saint Rom. 12; Paul : Vous n'auriez aucun pouvoir ^{1.} sur moi , s'il ne vous avoit été donné d'en haut ; *Non haberes potestatem adversum me ullam , nisi tibi datum esset desuper* , dit le maître de saint Paul ; mais il le faut bien entendre. Car il ne faut pas prendre pour fort tout ce qui est simplement plus puissant que nous , mais ce qui peut faire ce qu'il veut indépendamment de nous. Ainsi , lorsqu'un Prince ou quelqu'autre supérieur que ce soit , nous commande de lui obéir en une chose injuste , il n'a point de force contre nous , parce que nous pouvons refuser de lui obéir & de consentir à son injustice.

Mais ensuite il nous ôte notre bien , notre liberté & notre vie ; c'est alors qu'il a la force , parcequ'il nous les peut ôter malgré nous.

Il faut donc en ces rencontres souffrir humblement & patiemment les effets de cette force , en croyant que quoique les hommes qui l'emploient soient injustes , celui qui la leur donne & qui se sert d'eux , est juste. Un

homme chrétien doit être persuadé qu'il ne peut rien souffrir d'injuste, & il doit être préparé à souffrir tout ce qui est juste. Il blesse la Providence divine, s'il se plaint d'être traité injustement; & il blesse visiblement la justice, si reconnoissant que ce qu'il souffre est juste, il refuse de le souffrir avec patience.

LXXXIV.

La Religion Chrétienne rend seul raison des biens & des maux.

Il n'y a que la Religion chrétienne qui rend raison pourquoi les biens & les maux sont communs aux bons & aux méchans: toute la Philosophie humaine n'y a vû goutte, le Christianisme l'éclaircit admirablement. Cela doit être ainsi, supposé le dessein que Dieu a d'éprouver les hommes en cette vie, & de les punir ou récompenser en l'autre. Voyez S. Augustin *de Civit.*

l. 1. c. 8.



LXXXV.

*Nulle Religion n'a pris soin des mœurs
que la Chrétienne.*

C'est une chose remarquable que nulle Religion n'a pris soin des mœurs des hommes que la Religion chrétienne, & celles qui ont été dressées sur son modele.

Le Paganisme n'avoit point de morale. Tous les Philosophes qui se faisoient une Religion à leur fantaisie, se faisoient aussi une morale par Philosophie ; mais ils ne prétendoient pas l'avoir reçue de Dieu. Mahomet l'a fait, mais à l'imitation de la Religion. Voyez S. Augustin, de Civit. l. 2. c. 4.

LXXXVI.

*Jesus-Christ Docteur unique de la
science du salut.*

Les hommes avant Jesus-Christ avoient des sciences, mais ils n'avoient point la science du salut ; c'est Jesus-Christ qui l'est venu apporter au monde : sans lui on n'a que des sciences qui conduisent à la mort : les voies de Dieu sont appellées voies de justice.

Il m'a conduit par les sentiers de la ju- Ps. 22. 34

308 *Pensées diverses.*

stice : DEDUXIT me super semitas justitia. Voies de paix pour conduire nos pieds dans le chemin de la paix : AD dirigendos pedes nostros in viam pacis.

LXXXVII.

Orgueil de l'homme lui rend l'humilité nécessaire.

L'homme est si misérable & si orgueilleux tout ensemble, qu'il ne peut mériter le secours de Dieu que par l'humilité.

Ps. 114. Custodiens parvulos Dominus ; humiliatus sum , & liberavit me : LE Seigneur garde les petits ; j'ai été humilié , il m'a délivré.

LUC 10. Confiteor tibi , Pater , Domine Cæli & Terra, quia abscondisti hæc à sapientibus & prudentibus, & revelasti ea parvulis : JE vous rends gloire , mon Père , Seigneur du Ciel & de la Terre , de ce que vous avez caché ces choses aux sages & aux prudents, & que vous les avez révélées aux simples & aux petits.

Qu'il est juste d'humilier l'homme, & qu'il est digne de Dieu de secourir les humbles ! Nulle autre Secte de Religion ou de Philosophie, n'a reconnu cette double justice. Si elles ont abaissé

l'homme , c'est pour le laisser dans l'abattement , & non pour le relever.

LXXXVIII.

Etat de l'ame d'un grand pécheur.

Chaque péché remplit de ténèbres l'esprit , & fait dans le cœur une plaie & une ouverture pour donner entrée au diable. Quel peut donc être l'état d'une ame qui est chargée de péché ? Il faut se l'imaginer comme un crible percé à jour , & comme étant pleine de trous par où les démons entrent & sortent librement.

LXXXIX.

Excuse des soldats qui tuent dans une guerre douteuse.

Peut-on excuser les soldats qui vont à une guerre douteuse , lorsqu'ils tuent leurs ennemis ? Car Dieu ayant défendu de tuer , qui les en dispense ? C'est , dit-on , le commandement du Prince. Mais si ce commandement n'est que probablement juste , sont-ils exempts de péché en violant un précepte sur une dispense probable ?

Cependant , si l'on s'arrête à ce doute , voilà tous les Royaumes sans dé-

fense, & tout l'Etat politique renversé. On ne voit point aussi que les Peres ayent obligé les soldats à se rendre juges de la justice de la guerre, ni les bourreaux à juger de la justice des arrêts de mort : mais comment aussi tuer certainement un homme, dans le doute si on a droit de le tuer ?

Je pense que voici la solution de cette difficulté : chaque homme mérite la mort à l'égard de Dieu, c'est-à-dire qu'il n'y a jamais d'injustice à Dieu de condamner les hommes à la mort ; il n'y en peut donc aussi avoir aux hommes, lorsqu'ils usent du droit de vie & de mort en la maniere que Dieu l'ordonne. De sorte que pour tuer justement, il ne faut qu'avoir ce droit, & l'exercer selon les regles de Dieu. Or Dieu veut que les Etats politiques subsistent : cela est entierement nécessaire. Depuis le péché, l'homme ne peut demeurer libre & sans loix dans l'état de déreglement où il est. Ce seroit un brigandage continuel, s'il n'y avoit point de police. Il faut donc qu'il y en ait. Or nulle police ne peut subsister sans le droit de vie & de mort ; il faut donc croire que Dieu l'a donné à ceux qui sont les chefs de cette poli-

ce ; & il est impossible aussi que ces polices subsistent , si l'usage de cette police dépend du jugement de chacun : il est donc juste que les inférieurs ne se rendent pas juges des guerres , ni des arrêts de mort , mais qu'ils s'en rendent simplement exécuteurs.

La déclaration de la guerre est un arrêt de mort prononcé par le Prince contre tous les Sujets du Prince , qui s'opposent à l'exécution des volontés de celui qui déclare la guerre : les soldats sont les exécuteurs de cet arrêt. Ce sont d'illustres boutreaux envoyés par le Prince. Ils exécutent l'arrêt de mort donné contre ceux qu'ils appellent leurs ennemis. Il suffit pour être innocens de leur mort , que l'arrêt soit donné par une puissance légitime , & qu'il ne soit pas notoirement injuste. Ils ont alors le droit de vie & de mort entre leurs mains , & ceux qu'ils tuent sont justement tués , non par l'ordre particulier du Prince qui les a condamnés , mais par l'ordre général du monde , qui est une partie de la loi de Dieu qui donne pouvoir de tuer à tous les soldats qui suivent un Prince légitime dans une guerre douteuse. Ceux qui sont tués ne se peuvent plaindre.

§ 12 *Pensées diverses.*

parce qu'ils méritent la mort , & qu'il est juste que des gens qui méritent la mort soient tués , pour conserver l'ordre du monde & la police générale des Etats , qui étant un plus grand bien que la vie des particuliers , peut servir de motifs à Dieu pour faire avancer la mort à des personnes , qu'il y a déjà condamnées par leur naissance.

Ce n'est donc point en conséquence du jugement du Prince qui entreprend la guerre que l'on suppose n'être que probablement juste , que les soldats tuent justement ; mais c'est en conséquence de la loi des Etats absolument nécessaire pour les conserver , qui permet aux soldats de tuer ceux qui s'opposent à leur Prince , lorsqu'il n'a pas visiblement tort. Or cette loi n'est pas probable , mais certaine , & ainsi les soldats suivent une lumière certaine.

XC.

Allegories.

Il faut prendre garde qu'en suivant trop facilement ses vûes & ses pensées, on ne tombe insensiblement dans l'inconvénient exprimé par le Prophete , quand il dit , *Si je disois que je parlerois*

vois de la sorte , j'ai d'abord reconnu que je condamnois toute la sainte société de vos enfans. Si dicebam , narrabo sic, ecce nationem filiorum tuorum reprobavi ; parcequ'il arrive souvent que ce que l'on condamne ainsi durement , est autorisé par l'exemple & la pratique d'une infinité de Saints.

Le moindre égard que l'on puisse avoir à ce que les Saints ont pratiqué, est de ne le condamner qu'après avoir bien examiné tout ce qu'ils auroient pu alleguer pour défendre leur pratique. Ceux qui rejettent avec tant de mépris les allegories, ne paroissent pas être assez touchés de la crainte de l'inconvénient que nous venons de marquer.

La maniere d'expliquer l'Ecriture par allegorie , est tellement autorisée par l'exemple de tous les Peres , & sur-tout de S. Augustin , de S. Cyrille d'Alexandrie , de S. Gregoire & de S. Bernard , qu'il n'y a point de pratique dans laquelle tous les Saints soient plus d'accord, que dans celle-là.

Est-il croyable que tous les Peres se soient si grossièrement abusés ; & qu'une voie qu'ils ont cru propre à l'édification des peuples, puisse être traitée

de ridicule , comme étant clairement vaine & inutile.

Il est certain encore que ces Peres ont été édifiés de ces allegories , & qu'ils s'en sont servis pour édifier les peuples ; qu'ils ont réussi dans ce dessein. Est-il croyable que Dieu ait permis qu'ils se soient servi de moyens ridicules pour une fin si sainte , & qu'ils aient réussi en les employant ?

Cela mérite donc sans doute qu'on y fasse réflexion , & qu'on ne se précipite pas si fort dans ces jugemens ; & peut-être qu'après y avoir bien pensé , on se croira obligé de modérer des censures si sévères.

C'est premièrement un article de foi, qu'il y a quantité d'allegories dans l'Ancien Testament ; puisqu'il y en a quantité qui sont expliquées & canonicisées dans le Nouveau.

Non-seulement il y des allegories consacrées par l'Ecriture ; mais le Dogme même qui sert de fondement aux allegories , y est formellement établi ; car il est dit que tout ce qui arrivoit aux Juifs, leur arrivoit en figure : *Hæc in figura contingebat illis.*

Or il est sans apparence de restreindre cela au seul passage de la mer-rou-

1. Cor.
10. 11.

ge, comme il est ridicule aussi de prétendre qu'il n'y a dans tout l'ordre des sacrifices marqués dans la Loi, que ce qui est expliqué par S. Paul, qui soit allegorique. Jesus - Christ déclare lui-même que Moïse a écrit de lui. Il expliqua à ses Disciples après la Résurrection, ce qui étoit écrit de lui dans les Ecritures, *en commençant par Moïse* : cependant si l'on vouloit exclure les allegories, on trouveroit peu de choses de Jesus - Christ dans les Livres de Moïse. Luc 24. 27.

C'est sur ces raisons que les Peres ont conclu que l'Ancien Testament étoit figuratif; qu'outre le sens litteral, il contenoit aussi un rapport au Nouveau.

L'on ne voit pas que l'on ait droit de leur contester ce principe, ni qu'on puisse dire d'aucune chose de ce qui est rapporté: *Cela ne leur arrivoit point en figure: Hæc non in figura contingebant illis.*

Mais si cela est, il s'ensuit que l'Ancien Testament est un tableau exposé aux yeux des hommes, afin qu'ils y voient les verités du Nouveau.

Il leur est dit en général que c'est un tableau, une énigme, une parabole. Et

de-plus , pour les aider dans l'intelligence de ce tableau , l'Esprit de Dieu leur en a expliqué certaines parties ; & par l'explication de ces parties , il leur a donné une clef & un modele pour entendre tout le reste.

La clef consiste en ce que certaines figures expliquées servent à en expliquer d'autres.

Le modele consiste en ce que l'on voit dans ces figures expliquées , un exemple des rapports que Dieu a mis entre les figures & les originaux.

On voit , par exemple , par les allegories des Prophetes , que Dieu se sert quelquefois de quelques signes qui paroissent bas pour signifier les plus grandes choses. L'on voit qu'il n'exige pas une ressemblance & un rapport si parfait.

Tout cela étant supposé , on ne peut blâmer en général sans témérité , le soin que les Peres ont eu de s'appliquer aux allegories ; car puisque Dieu a exposé l'Ancien Testament comme un tableau , il ne l'a donc pas exposé en vain , & ceux qui s'arrêtent à le considérer , ne font que suivre sa conduite.

Mais , dit-on , les allegories ne sont

pas certaines , & par-conséquent elles ne prouvent rien. Qu'importe, pourvu que l'on y observe deux choses ? La première, qu'il y ait un rapport raisonnable entre la figure & la chose figurée : la seconde , que l'on les rapporte à une vérité.

Il est vrai qu'elles ne peuvent pas servir précisément à établir ces vérités ; mais s'ensuit-il de-là qu'elles soient inutiles ?

Le nombre des gens qui ont besoin de preuves , est fort petit parmi les Chrétiens , & doit être peu considéré ; on peut même dire que les prédications ne sont pas faites pour eux : car on a droit de supposer que ceux à qui on parle sont Chrétiens. Ceux qui ne le sont pas ont besoin d'autres instructions , & la Religion n'en manque pas ; mais ils ne doivent pas trouver mauvais qu'on parle à des gens qui font profession du Christianisme, comme s'ils l'avoient dans le cœur.

Le principal but doit donc être de les édifier , & l'on ne peut nier que les allegories n'y soient utiles , lorsqu'elles ne sont pas certaines. Car elles mettent toujours une vérité devant les yeux , & elles la mettent

même d'une maniere qui arrête davantage l'esprit , parcequ'elles la font voir dans une image.

L'esprit est si porté à considerer les rapports des choses , qu'il n'y conçoit jamais bien la verité , s'il ne la voit dans une figure. La verité est en quelque sorte comme un soleil , il le faut voir dans l'eau ou dans un miroir qui tempère ses rayons ; c'est un éclair qui passe trop vite , il le faut arrêter & fixer.

Si les allegories ne sont pas certainement vraies , elles ne sont pas aussi certainement fausses ; & cette vraisemblance suffit dans les discours de morale , lorsque l'allegorie est jointe avec la certitude entiere de l'objet représenté.

Les allegories quoiqu'incertaines ont encore un avantage réel ; c'est qu'elles empêchent qu'on ne méprise quantité de choses dans l'Ecriture qui paroissent basses. Car l'esprit est arrêté par cette consideration qu'elles représentent peut-être de grandes choses ; & quand on lui fournit une explication probable , il est encore plus porté à la retenue , puisqu'il ne fait pas si cette figure n'est point veritable.

XC I.

*Ceux qui n'ont pas les défauts , ont je
ne sai quoi qui en donne l'idée.*

Il y a des Philosophes qui disent que les objets des sens n'ont pas les qualités sensibles que nous leur attribuons , & que le feu , par exemple , n'est pas chaud , parceque la chaleur est une espece de sentiment dont il est incapable ; mais en même-temps ils disent qu'il est échauffant , c'est-à-dire qu'il a le pouvoir de produire ce sentiment dans nos corps. Quelque indulgent que nous soyions à notre égard , nous ne saurions justement refuser de reconnoître en nous quelque chose de semblable : si nous n'avons pas les défauts qu'on nous attribue , nous avons je ne sai quoi qui en donne l'idée aux autres.

XC II.

Bizarries.

Il est dangereux de s'acquérir la réputation de bizarre , parcequ'il n'y a rien qui détruise tant la confiance qu'on pourroit avoir en nous , & qui nous fasse plus regarder comme des gens

avec qui il n'y a aucunes mesures à prendre. La raison en est, que le fondement de la confiance qu'on a en certaines gens, & qui les fait regarder comme sûrs, c'est qu'on les croit incapables de s'écarter de l'honnêteté & de la raison. Or, comme la bizarrerie consiste à s'écarter sans raison des règles communes, & à se conduire par des caprices déraisonnables, elle donne une juste défiance de ceux en qui on reconnoît ces sortes de procédés, parcequ'on ne sauroit plus sur quoi se fonder.

La raison est un maître commun, qui tient unis tous ceux qui s'y soumettent & qui reconnoissent sa juridiction : mais quand on en a secoué le joug, on épouvante tous ceux que la raison nous tenoit unis. Chacun appréhende de devenir l'objet de notre bizarrerie.

La bizarrerie est une éclipse de raison sans aucune cause certaine & réglée. Ainsi, comme on ne sait quand elle doit arriver, on la craint toujours.

La bizarrerie entière & universelle; est une folie achevée ; la bizarrerie imparfaite est une folie commencée.

La bizarrerie est une domination

de l'imagination sur l'esprit , qui fait qu'on suit ses impressions sans réflexion.

Il arrive de-là que les personnes bizarres ne le sont pas à l'égard de tout le monde , parcequ'il y en a à qui leur imagination est asservie, & qui y font une telle impression qu'elle n'y résiste pas.

Cette inégalité est le vrai caractère de la bizarrerie : il y en a qui sont civils jusqu'à l'excès à l'égard de tous ceux qui les dominent , & à qui leur imagination est comme asservie ; & qui ont peu d'égards pour les autres qui les laissent dans la liberté de suivre leurs caprices.

Pour éviter la réputation de bizarre , il ne le faut être envers personne ; car les bizarreries auxquelles nous nous laissons aller envers les personnes moins considérables, ne laissent pas de former une impression qui se communique à ceux pour qui nous aurions plus de respect.

X.CIII.

Conversation des Femmes.

La conversation des femmes est dangereuse pour tout le monde , & l'on

n'en doit pas excepter les plus réglées, les plus honnêtes, & les plus incapables d'inspirer ou de recevoir ce que l'on appréhende de ce commerce.

Un Ecclesiastique qui voit des femmes est à demi marié, parceque quelque pures que soient ces liaisons de part & d'autre, elles ne sont pas exemptes de ces complaisances réciproques, qui sont toujours un peu différentes de celles qui se trouvent entre des personnes de même sexe; l'on se repose toujours un peu tendrement sur l'esprit l'un de l'autre, & c'est une partie de la douceur du mariage.

Les femmes ne sont pas seulement affoiblissantes par ces tendresses qu'elles excitent, par les amusemens qu'elles causent; mais elles sont toutes pour la plupart ennemies de la pénitence, au-moins pour les autres. Elles engagent au luxe, à la propreté, à la délicatesse. Avoir une femme pour conseiller, c'est avoir une double concupiscence.

Un Ecclesiastique qui est obligé par nécessité d'avoir quelque conversation avec des femmes pour leur propre bien, devrait avoir soin de ne prendre jamais d'elles aucun avis pour ses

habits , ses ameublemens , ses maladies, & généralement pour tout ce qui le regarde.

Il le doit faire non-seulement pour éviter l'affoiblissement que leur mollesse est capable de lui causer , & pour les railleries que tous ces commerces attirent ; mais pour leur ôter aussi cette matiere & cette occasion de s'occuper de lui , de s'attacher à lui , de s'y reposer.

Les femmes sont semblables à la vigne ; elles ne sauroient se tenir debout , ni subsister par elles-mêmes ; elles ont besoin d'un appui , encore plus pour leur esprit que pour leur corps , mais elles entraînent souvent cet appui & le font tomber.

Il y a une galanterie spirituelle , aussi-bien qu'une sensuelle ; & si l'on n'y prend garde , le commerce avec les femmes s'y termine d'ordinaire.

En même-temps que ce commerce augmente l'attache de la passion, il domine celle de la raison , je veux dire celle qui est fondée sur l'estime de la vertu de ceux dont on prend conduite. Les femmes connoissent leurs défauts , elles sentent leurs immortifications , leur promptitude. Leur passion

présente leur fait passer par-dessus , & leur en ôte le sentiment ; mais cette passion venant à cesser, ces défauts qui étoient comme couverts à leurs yeux , s'y présentent en foule & causent de grandes désunions.

XCIV.

Opter , ou se résoudre à demeurer seul.

Il faut opter dans le monde , & ne pas prétendre à toute sorte d'avantages. Ceux qui ne font point paroître de chaleur pour personne , qui ne se glissent point dans la confiance de ceux qui sont puissans en quelque lieu que ce soit , qui sont peu complaisans , peu assidus dans les devoirs inutiles , n'ont jamais beaucoup de crédit , parcequ'on ne les sauroit aimer que par raison. Or la raison n'aime guères & n'est guères effective , je veux dire , qu'elle n'est pas un grand principe dans la conduite de la vie , qui est presque toute gouvernée par les passions. Mais s'ils sont peu aimés , ils sont peu haïs , ils sont peu brouillés , ils sont peu traversés ; ils sont rarement commis , & ainsi ils sont exempts des inquiétudes & des troubles qui naissent des amitiés

qui tiennent de l'intrigue & de la cabale.

Il y a peu d'amitiés qui n'ayent quelque chose de la cabale.

Qui veut vivre seul , sans affaires , sans liaison , sans s'engager dans la conduite des autres , sans se mêler de rien , tombera par - là nécessairement dans l'oubli du monde , & perdra toute la considération qu'il y avoit ; on ne s'occupera point de lui , il ne fera de rien : il faut compter sur cela en entreprenant ce genre de vie , & supposer qu'il est injuste de vouloir avoir les avantages & la sûreté de la retraite , & l'honneur & la considération de ceux qui servent les autres.

Cependant les hommes voudroient tout avoir. On n'a , dites-vous, jamais pensé à vous ; c'est que vous n'avez jamais rien demandé , & que vous n'avez eu aucune prétention effective. Vous avez donc joui du bien de ne rien demander , & de n'avoir obligation à personne , qui est un des plus doux à l'amour - propre ; vous voudriez avec cela jouir des récompenses qu'on obtient en se poussant & en demandant : c'est une injustice.

Il est vrai que qui ne demande rien

n'obtient rien , & qu'il y a peu de gens qui pensent à obliger les autres par un sentiment d'honnêteté qui naît de eux-mêmes. Ceux qui sont hardis ; empressés , ardens , emportent tout dans le monde ; mais aussi ils ont le mal de demander , de s'empresser , d'être rebûtés quelquefois , & ce mal est plus grand que le bien où ils parviennent.

Il n'est pas vrai dans le monde que qui s'humilie sera élevé , & l'on peut dire au-contraire , que *qui s'humilie sera humilié* : *Qui se humiliat humiliabitur*. On n'y considère guères que ceux qui se font valoir , & l'on y laisse humilier les gens tant qu'ils veulent. Voulez-vous être mal logé , mal servi , maltraité dans une Communauté , on ne s'y opposera pas. Il se trouvera toujours des personnes adroites qui sauront profiter de votre retenue , & qui s'accommoderont à vos dépens ; mais tant s'en faut qu'il faille se plaindre de cette humeur du monde , que ceux qui sont vraiment humbles doivent être bien-aîsés que le monde soit de cette humeur : autrement si l'humiliation étoit toujours suivie de l'élevation , ce seroit une espèce d'hypocrisie de s'humilier.

On voit dans les Communautés que ceux qui se font valoir, qui exigent de grands égards, accoutument en quelque sorte le monde à leur rendre ces devoirs, & se mettent en possession de je ne sai combien de privileges; & qu'au-contraire ceux qui s'abaissent & ne se soutiennent pas, y sont opprimés & rabaisés en une infinité de rencontres: cela est vrai, mais aussi les premiers avec toute leur considération sont peu aimés. On est plus appliqué à remarquer leurs défauts, on s'en entretient d'avantage en secret, ils ont moins d'estime réelle & d'amour effectif que ceux qui se rabaisent & s'humilient; & comme l'amour & l'estime valent mieux que le respect & les devoirs extérieurs, il se trouvera qu'ils sont encore de meilleure condition que les autres, & qu'il est vrai en ce sens que, *Qui se humiliat exaltabitur: Luc. 14.*
Quiconque s'abaisse, sera élevé. 15.

C'est une injustice de vouloir s'humilier en apparence & s'élever en effet.



XCV.

Confesseur.

Jacq. 3.
6.
 Dans les autres professions on se damne pour les péchés particuliers que l'on y commet, mais les méchans Confesseurs se damnent par les péchés de toutes les professions; & l'on peut dire à la lettre, que leur langue, comme le dit S. Jacques, *est un monde d'iniquité* : *UNIVERSITAS iniquitatis.*

Un mauvais Confesseur recevra le jugement de ceux qui passent leur vie dans le jeu, pour avoir approuvé cette vie de jeu. Il recevra le jugement des Comédiens, pour avoir approuvé la Comédie. Il sera traité d'usurier, quand il approuvera l'usure. Il sera puni comme ayant dissipé les biens de l'Eglise, pour avoir approuvé le mauvais usage des biens de l'Eglise. Il recevra la condamnation des mauvais riches, pour avoir approuvé leur dureté.

Que fait cet homme dans ce Confessionnal ? Il se charge des péchés de ceux qu'il confesse, sans les en décharger ; il aide les gens à se damner & se damne avec eux : c'est-là l'emploi de la plupart des Confesseurs.

Qu'il y a de Confesseurs qui ne sont que les Ministres de la colere de Dieu sur les hommes, qui ne font que l'office de celui qui se présenta à Dieu pour tromper Achab : *J'irai*, dit-il, *3. Reg.*
& je serai un esprit menteur dans la 22. 22. *1*
bouche de tous les Prophetes : *EROSPIRITUS mendax in ore omnium Prophe-*
tarum ! Ils sont donnés par justice aux hommes qui méritent d'être trompés.

Pourquoi y a-t-il tant de mauvais Confesseurs ? C'est qu'il y a bien des gens dans l'Eglise qui méritent d'être trompés.

Un Ministre de la justice de Dieu sur les hommes, destiné à les aveugler, ne laisse pas d'être à l'égard de plusieurs, Ministre de sa misericorde. Il trompe ceux qui méritent d'être trompés, il éclaire ceux qui méritent d'être éclairés ; mais il se trompe toujours lui-même, parceque le profit qu'il fait à certaines ames, l'empêche de reconnoître le mal qu'il fait à d'autres & à lui-même.

XCVI.

*Ceux que Dieu secourt immédiatement
lui sont plus obligés.*

Il y en a qui se plaignent de ce que

les autres n'ont point pensé à les secourir dans leurs besoins, qu'ils ne se sont point aperçus de leur nécessité, & qu'ils leur ont témoigné peu de bonne volonté.

Mais ces personnes devroient penser que c'est Dieu qui inspire aux autres ces pensées de pourvoir aux nécessités des autres, & qui les fait réussir. Or que leur importe que Dieu l'ait fait en une manière plutôt qu'en une autre ? S'il n'a pas donné ces pensées à leurs amis, c'est qu'il avoit dessein de les soulager en une autre manière.

Ils ont donc plus d'obligation à Dieu de les avoir secourus indépendamment des créatures, & de les avoir moins chargés d'obligations qui sont toujours onéreuses ; mais ils n'en doivent pas savoir mauvais gré aux autres, puisque ce défaut d'application vient de ce que Dieu n'avoit pas choisi cette voie de les secourir, & ainsi il n'a pas fait naître des occasions qui leur aient donné cette pensée.

XCVII.

*Disposition des hommes à l'égard
des avertissemens.*

Les hommes ont établi qu'à l'égard

du corps & des affaires temporelles, il ne falloit pas avoir grande liaison avec les gens ni les connoître beaucoup, pour leur donner les avis que l'on croit utiles à leur santé ou à leur fortune : mais ils ont jugé tout autrement de ce qui regarde l'ame & le salut. Car ils ne permettent qu'à peu de personnes d'avertir les autres de ce qui peut nuire ou servir à l'un & à l'autre.

Qui seroit le malade qui se fâchât qu'on lui enseignât les remèdes pour guérir d'une maladie dangereuse ; & qui les rejettât sous prétexte que celui qui les lui donne ne le connoît que depuis peu de temps ?

Qui seroit le vieillard qui s'offensât qu'on lui montrât un secret de vivre long-temps sans incommodité, & qui accusât d'indiscrétion ceux qui dans la seule vûe de le servir lui offriroient ce secours, sous prétexte qu'il seroit peu connu d'eux ?

Qui seroit l'avare qui refuseroit d'écouter une proposition avantageuse pour augmenter son bien, sous prétexte que celui qui la lui feroit n'auroit pas d'autorité sur lui ?

Nous permettons à tous les hommes de nous aimer selon le corps, de

voir nos maladies , & de nous en souhaiter la guérison. Mais à l'égard de l'ame , nous ne voulons ni que les autres voient nos maux ; ni qu'ils nous les découvrent quand ils les voient ; nous leur fermons la bouche sitôt qu'ils nous en veulent parler : les remèdes qu'ils nous proposent nous offensent , & tout ce qu'ils nous disent pour notre bien , passe dans notre esprit pour indiscretion.

Nous désirerions qu'ils nous regardassent comme exempts de tous défauts , & que ce fût la source de leur amour envers nous.

C'est-là le fond & la perte naturelle de notre cœur ; & s'il souffre quelquefois les avertissemens de quelqu'un , c'est en quelque sorte malgré lui , c'est pour ne pas passer pour bizarre & de mauvaise humeur. C'est enfin qu'il ne les peut empêcher , parcequ'ils y sont obligés par profession.

Mais comme il reçoit ces avertissemens par contrainte , il les borne aussi tant qu'il peut , il les resserre , il veut qu'on ait un caractère pour cela.



XCVIII.

*On n'est pas mieux dans la solitude que
dans le monde quand on est
vuide de Dieu.*

C'est en vain qu'on se sépare des grandes affaires : si Dieu ne remplit le vuide qu'elles laissent , on éprouve dans la solitude les mêmes foiblesses , les mêmes distractions. Pour peu d'affaires que l'on ait , il y en a toujours assez pour remplir un cœur que Dieu ne remplit pas. Les petites affaires deviennent grandes , quand nous n'en avons point de grandes, parceque l'esprit qui n'est pas distrait ailleurs , s'en occupe tout entier. On se noie dans un ruisseau quand on n'a pas la force de se relever : l'ame se peut abîmer dans les moindres affaires au défaut des grandes.

XCIX.

*Royaume intérieur dont l'amour-propre
distribue les charges.*

Il y a dans le cœur de tous les hommes un petit royaume qui est composé de leurs mouvemens intérieurs , & personne n'est si esclave , qui n'ait en

son pouvoir plusieurs actions extérieures qui dépendent de ses mouvemens ; car chacun est maître & roi de son estime , de sa confiance , de son affection , de ses louanges , de son application , de sa conduite spirituelle , de sa familiarité , & de même des mouvemens & des actions opposées ; & quand je dis que nous en sommes les maîtres , je veux dire que toutes ces inclinations ne sont pas de simples passions involontaires , mais qu'elles ont quantité d'effets volontaires & libres , dont par-conséquent nous sommes les maîtres , quelque pauvres & destitués que nous soyions. Ce sont des présens que nous pouvons faire aux autres , & comme des charges & des offices que nous leur attribuons. Aux uns nous donnons notre créance & notre estime , & à d'autres notre tendresse , notre application , notre familiarité : nous avons ouverture pour les uns , & nous sommes fermés pour les autres. Nous avons inclination & tendresse pour l'un , & antipathie pour l'autre. Nous choisissons l'un pour le consulter , nous craignons de nous adresser à l'autre. Que si l'on veut savoir quel conseiller nous prenons pour distri-

buer tous ces offices ; si nous voulons bien sonder notre cœur , il se trouvera que c'est l'amour-propre , & que c'est lui qui est la première source de ces inclinations différentes.

Une personne nous témoignera de la bonté , de la confiance , de l'estime ; ç'en est assez pour couvrir à nos yeux tous ses défauts , ou pour les faire juger peu considérables ; nous nous lions insensiblement à elle , nous nous ouvrons , nous remarquons ses bonnes qualités , nous les estimons. D'autres sont moins complaisans , moins appliqués à nous faire paroître de l'inclination ; ils connoissent nos défauts , & les condamnent un peu. Cela nous ouvre les yeux sur leurs défauts , les ferme pour leurs vertus , & diminue par conséquent l'estime , la créance , l'ouverture.

Les personnes les plus spirituelles ont beaucoup à s'examiner sur ce point , & à prendre garde si la confiance qu'ils prennent en certaines personnes plutôt qu'en d'autres , si la tendresse qu'ils éprouvent à l'égard de quelques-uns plutôt qu'à l'égard des autres , ne vient point de ce principe corrompu.

Car si elles ne prennent garde , elles

verront qu'ordinairement elles se laissent aller à celles qui les flattent.

Il est rare que des personnes un peu affectionnées, & qui savent s'ouvrir à une Supérieure, & lui témoigner de la confiance & de l'affection, ne-la gagnent. Et il est rare au-contraire que celles qui sont froides, sèches, peu caressantes, y réussissent. C'est que nous jugeons souvent des vertus plutôt par rapport à nous, que par rapport à Dieu.

Chacun se fait un cercle d'amis pour se répandre avec liberté, & choisit pour cela, non ceux dont il peut plus profiter, mais ceux qui ont plus de confiance en lui, & sur l'esprit desquels il domine davantage.

C.

C'est une grande affaire que d'être chargé de son ame.

Il y a des gens qui se plaignent de n'avoir rien à faire dans le monde; mais c'est qu'ils ne savent pas ce qu'ils y ont à faire. Le Gouverneur de Monsieur le Dauphin n'y a-t-il rien à faire? Celui à qui l'on auroit donné le soin d'instruire un Roi, n'y auroit-il rien à faire? Nous avons tous plus à faire
que

que cela. Dieu nous a donné à conduire un de ses enfans, un cohéritier de Jesus-Christ, une ame qui est son épouse, une Reine qui doit regner éternellement avec Jesus-Christ. Qu'est-ce que la grandeur de tous les Rois est en comparaison de cette ame ? Dieu la commise à notre garde pour la former, la conduire, l'instruire, la corriger, l'avancer. Voilà notre charge essentielle, elle suffit à un Chrétien, & il doit faire toutes les autres par rapport à celle-là.

CI.

Le repos d'un Chrétien a ses occupations.

On se persuade facilement que les gens n'ont point d'affaires, parcequ'on ne met de ce nombre, que certaines occupations qui engagent dans le commerce du monde, & que l'on en exclut les plus importantes; & comme chacun a pour soi-même les mêmes sentimens que pour les autres, on entre aisément dans cette disposition de se considerer comme n'ayant point d'affaires, sitôt qu'on est délivré d'embarras extérieurs, & qu'il n'y a point

de gens à qui on soit obligé de rendre compte de son travail.

Peu de personnes entrent dans cette parole de S. Augustin : *Otium vestrum magnum habet negotium* : VOTRE loisir est chargé d'un grand travail. Et c'est de-là que naît l'ennui où tombent les personnes retirées, qui ne vient pas de ce qu'ils n'ont point d'affaires, mais de ce qu'ils ne les connoissent pas.

Ils ne savent pas même quelles vertus ils peuvent pratiquer dans cette séparation des emplois extérieurs ; & comme elles ne se présentent pas à l'esprit, ils n'en pratiquent point en effet, & ils sont quelquefois tentés de souhaiter des emplois, où ce qu'ils ont de charité étant excité par les occasions, auroit plus de lieu de se répandre.

Que s'il se trouve qu'ils n'aient pas reçu de Dieu le don de se pouvoir appliquer long-temps à lui dans la prière, & que quelque incommodité corporelle les rende incapables des travaux extérieurs qui divertissent l'esprit, ils sont tentés de chercher à soulager leur ennui par des visites qui sont pour l'ordinaire une pure perte de temps.

: Comme cette disposition peut avoir

de grandes suites, & qu'ils la doivent regarder comme l'un de leurs principaux maux, ils doivent aussi faire une de leurs principales applications de celle de découvrir ce qu'ils peuvent faire, & sur-tout les vertus qu'ils peuvent pratiquer.

Si on y étoit bien attentif, on trouveroit tous les jours cent choses différentes auxquelles on pourroit s'occuper. Mais notre mal est que nous voudrions que les occupations nous vinssent chercher; au-lieu que dans la solitude il faut aller chercher les occupations, s'y rendre attentif, & les découvrir.

CII.

*Maux passés ne sont rien.
Or tout passe.*

Les maladies, ni tous les autres maux ne sont plus rien à nos yeux quand elles sont passées; nous ne les regardons que comme des songes. Au-contraire tout ce qui nous occupe dans la santé, ce qui est l'objet de nos desirs, ne nous est rien durant la maladie.

Il ne faudroit que conserver cette double impression pour juger bien de toutes les choses du monde, & pour

en mépriser tous les biens & tous les maux.

CIII.

Etendue de la reconnoissance.

On borne d'ordinaire sa reconnoissance aux graces que l'on reçoit immédiatement de Dieu, & aux bienfaits auxquels on participe actuellement ; cette idée néanmoins est infiniment trop resserrée. Car les préparations des bienfaits & des graces, & tout ce qui se fait dans la vûe de nous faire du bien, tient déjà des bienfaits. Et cette considération étend infiniment notre reconnoissance. Car il est certain que Dieu, dont la connoissance est infinie, a vû toutes les suites de ses œuvres ; & que non-seulement il les a vûes, mais qu'il les a voulues. Il nous a eu dans l'esprit de toute éternité, & il n'a rien fait de toutes les choses auxquelles nous avons part, que dans le dessein exprès de nous y donner part.

Pour donner donc une juste étendue à sa reconnoissance, un homme doit établir premierement ces principes.

1. Que tout ce qu'il reçoit par le ministère des créatures est un bienfait de Dieu, qui a eu de toute éternité la

volonté de lui faire ce bien , & qui y a disposé ceux dont il l'a reçu.

2. Que les préparations des bienfaits étant jointes à cette vûe expresse , sont des bienfaits.

Ces principes supposés , on se doit considerer & dans son être naturel , & dans son être spirituel , & dans tout ce qui regarde la conservation de l'un & de l'autre.

Notre être naturel , c'est-à-dire notre vie, dépend d'une infinité de causes que la Providence de Dieu a réunies.

*Voyez
le 2. Vol.
Disc. sur
la condi-
tion des
Grands.*

Il falloit , afin que nous vinssions au monde , qu'il y eût un monde , des hommes , des femmes , que ces hommes & ces femmes s'unissent ensemble par des mariages ; & afin de les unir de la sorte , il a fallu qu'une infinité de circonstances se rencontraient , que ces hommes & ces femmes fussent préservés de la mort , qu'ils se vissent , qu'ils s'aimassent.

Un seul mariage ne se forme que par le concours d'une infinité de hasards : qui peut donc comprendre l'infinité de ceux qui ont concouru à la naissance temporelle d'un homme qui naît après six mille ans depuis la création du monde , & une si longue suite

de générations ? Cependant dans toute cette infinité de hazards , il n'y en a pas un où Dieu ne nous ait eus en vûe , & qu'il n'ait disposé tout exprès pour nous faire naître.

Il en est de même de la première institution du Ciel & de la Terre. Dieu les a créés avec une volonté expresse que nous en jouissions , pour nous les donner , pour les faire servir à la conservation de notre vie , & nous en devons être aussi assurés que s'il nous avoit dit : *J'ai créé ce Ciel , ce Soleil , cette Terre pour ton usage.*

Notre naissance dépend de tout : des guerres , des révolutions d'Etat , des pestes , des famines , des loix , des polices. Ainsi tout s'est fait pour nous. On a établi des loix pour nous mettre en sûreté , on a trouvé des arts pour nous faire vivre commodément.

Cela est encore plus sensible dans ce qui regarde la Religion.

Dieu nous avoit en vûe dans tout ce qu'il a fait dans l'Ancien Testament , puisque nous en jouissons par la lecture de l'Ecriture , & que l'Ancien Testament a été nécessaire pour donner lieu au Nouveau , qui fait notre espérance & notre bonheur.

Toute la Vie de Jesus - Christ est pour nous. Les Martyrs ont souffert pour nous. L'Eglise a combattu pour nous contre les hérésies. Nous en lisons l'histoire comme si nous n'y avions point de part ; cependant tout cela s'est fait pour nous. L'Arianisme a été ruiné par S. Athanase , pour nous conserver la pureté de la foi de la Trinité. S. Augustin a combattu les Pelagiens , pour nous assurer la connoissance de la grace.

Dieu avoit expressément ce dessein, nous l'en devons donc remercier.

Tout est pour Jesus-Christ, Jesus-Christ est pour nous.

CIV.

Prudence nécessaire pour ne pas légèrement communiquer aux autres certaines idées qu'on se fait.

Il est dangereux de se former des idées affreuses de certaines austerités & de certains états ; car on se rend de beaucoup plus foible à l'égard de ces états que si on y étoit réduit , & l'on communique aux autres par ses discours les mêmes impressions , ce qui leur peut être dangereux. Il y en a à

qui la Religion auroit été très-utile, & qui n'en ont été détournés que par ces idées outrées qu'elles ont tirées des discours qu'on a fait imprudemment devant elles. Une raillerie téméraire peut renverser la vocation d'une personne, & la détourner de sa voie : il est donc très-utile de parler de tout sagement & modérément, & de ne s'abandonner point aux idées d'imagination.

CV.

Adresse de l'amour-propre à se dissimuler ses défauts.

C'est une adresse de l'amour-propre, quand il est repris de quelque défaut, d'envisager à l'heure même, non la vertu qui tient le milieu entre les deux excès, mais le vice opposé qui n'est pas moins grand que celui dont on les reprend, & de se défendre par-là.

Ainsi, lorsque l'on fait remarquer aux personnes lentes, qu'elles perdent une partie de leur vie par leur peu d'activité : Vous voudriez donc, disent-elles, que nous fussions des têtes de souffre & de salpêtre ; comme s'il n'y avoit point de milieu entre une

lenteur paresseuse & sans action , & une activité précipitée.

On ne nuit pas seulement aux autres en leur donnant l'exemple de divers défauts , mais on leur nuit encore davantage en leur apprenant l'art de les défendre. Or c'est ce qu'on fait souvent sans y prendre garde ; car les autres se forment sur ce modele , & elles apprennent à se justifier dans leurs défauts par ces adresses qu'on leur a montrées. Ainsi l'on ne doit donner aux autres l'exemple d'aucun défaut , ou l'on ne doit pas au-moins les instruire dans l'art de les défendre.

Il y a mille adresses pour se justifier dans ses défauts , qui sont toutes dangereuses & contagieuses.

Celle de faire envisager le vice opposé en est une : c'en est une autre de faire regarder comme des Anges les personnes qui sont exemptes de ce défaut , afin qu'il ne paroisse pas fort étrange qu'on n'ait pas une vertu angélique.

C'en est une autre de remarquer divers défauts dans ceux , ou qui nous reprennent , ou qui ont la vertu que nous n'avons pas ; afin qu'avec notre

défaut ils n'ayent aucun avantage au-dessus de nous.

La fin de l'orgueil, quand il se défend, n'est pas tant que son défaut ne paroisse pas, que d'en éviter l'humiliation. Or il lui est indifférent pour cela, ou de soutenir ce défaut qu'on lui reproche comme n'étant point un défaut, ou d'en faire voir d'aussi grands dans les autres. Car par l'un & par l'autre on évite de paroître au-dessous d'eux.

L'humilité étant la vertu fondamentale du Christianisme, & la voie de l'humilité étant l'humiliation, c'est nuire aux autres considérablement que de leur apprendre des manières ingénieuses pour éviter l'humiliation.

Or c'est une adresse ingénieuse de fuir l'humiliation, de faire regarder certaines vertus comme impossibles, ou ceux qui les ont, comme aussi défectueux que les autres.

Y ayant une extrême pente dans tout le monde, à parler & à décider de tout au hazard, on est obligé pour résister à cette pente, de parler de toutes choses avec retenue, avec crainte, avec modestie : & ceux qui en parlent décisivement & hardiment, nui-

sont beaucoup aux autres en favorisant la pente de la nature.

On ne considère pas assez les suites des défauts : ce n'est rien , dit-on , que de décider , de parler un peu trop hardiment ; cela n'est pas vrai.

Premièrement , l'air décisif impose aux personnes peu éclairées & les emporte. Or c'est un mal considérable que de porter les autres à quelques faux jugemens.

2. L'air décisif engage à soutenir le sentiment qu'on a rendu sien en le proposant ; ainsi il y a de l'amour-propre. Ce qu'on ne se feroit pas mis en peine de défendre , si on l'avoit proposé par forme de doute , on le défend parce qu'on l'a proposé dogmatiquement, on entre en contestation sur cela , & l'on s'engage dans toutes les suites des contestations.

CVI.

Commencement de la vocation souvent foible.

Les commencemens de toute vocation sont fort foibles & fort incertains , le moindre vent les peut ébranler , & ils ressemblent tout-à-fait à des desirs purement naturels. Une fille

nourrie en Religion , dira qu'elle veut être Religieuse , tant qu'elle sera dans le Monastere ; sitôt qu'elle en sera sortie , si l'on lui propose un mariage , elle y consentira sans peine : s'ensuit-il de-là que si demeurant dans le Monastere , elle eût continué à vouloir être Religieuse , elle n'auroit donc point eu de vocation , ou que sa vocation n'eût consisté qu'en ce foible désir qu'elle avoit témoigné d'être Religieuse ? Cela ne s'ensuit point du tout. On n'auroit pas dû mépriser le désir qu'elle témoignoit d'être Religieuse , on l'auroit dû cultiver ; mais on ne l'auroit point dû recevoir à la Religion , que ce désir n'eût été éprouvé & affermi. Ainsi sa vocation n'auroit point consisté dans ce désir seul , c'en auroit été tout-au-plus un foible commencement , mais dans ce désir affermi & fortifié : & il ne faut pas conclure qu'on admette dans les Religions quantité de volontés foibles & vacillantes , parcequ'elles l'ont été en un certain état.

Il n'est pas néanmoins besoin que la volonté d'être Religieuse soit assez forte pour résister à toutes les occasions qu'on trouve dans le monde , puisqua

On se retire du monde pour faire ces occasions : il suffit qu'elle soit assez forte pour résister aux occasions qu'on trouve dans les Religions.

CVII.

*S'il est bon de conférer souvent avec
son Directeur.*

Il n'est pas vrai de dire généralement, que ce soit une marque d'une vertu solide d'avoir peu de conférence avec ses Directeurs.

Il est bien certain que plusieurs filles abusent de ces conférences, & qu'elles en font la nourriture de leur amour-propre. Mais il est certain néanmoins qu'il y a des âmes très-vertueuses, qui se trouvant pleines d'imperfections, désirent sincèrement ces communications, & en profitent ; qu'à mesure que la lumière augmente en elles, elles reconnoissent plus d'imperfections & de taches, & que devenant plus déifiantes d'elles-mêmes, elles désirent davantage de vivre dans la dépendance d'autrui.

Voilà des raisons très-pures & très-spirituelles qui peuvent faire désirer la communication avec les Directeurs. Le

désir de la dépendance qui naît de la défiance d'elles : la connoissance plus grande que l'on acquiert de ses imperfections , qui leur fait désirer de les faire connoître & de les soumettre aux Ministres de l'Eglise pour s'humilier.

Il est certain au-contraire, que souvent de ce qu'on est si sterile avec ses Directeurs, cela vient de ce que l'on n'est guères spirituel, que l'on ne connoît guères les fautes, qu'on n'a pas trop d'envie de les combattre, que l'on ne compte pas pour fautes celles dont on ne veut pas se corriger, que l'on n'aime pas à vivre dans une si grande dépendance.

Ainsi, comme il y a de bonnes & de mauvaises raisons qui portent à rechercher la communication des Directeurs ; comme il est louable d'éviter les communications fondées sur des raisons d'amour-propre, il est louable au-contraire de les rechercher par les autres motifs que nous avons marqués. Et si c'est un défaut que d'y chercher à contenter l'amour-propre ; c'est un autre défaut, ou plutôt une preuve d'un état imparfait, de ne le chercher pas par ces motifs.

C'est une louange équivoque que

celle d'aimer à communiquer souvent avec son Directeur. Car ce peut être une vertu ou un défaut, selon le principe dont elle naît ; mais ceux qui ne cherchent point les communications, paroissent avoir un défaut certain, qui est de se peu connoître ; & de n'aimer pas l'assujettissement & la dépendance.

Il y a néanmoins un cas où ce ne feroit point du-tout un défaut : quand la vie d'une personne est si uniforme, qu'elle a consulté suffisamment sur toutes les actions de sa vie, & qu'il ne lui arrive point de nouvelles affaires qui l'obligent de consulter.

Mais il est dangereux néanmoins de louer généralement une personne, de ce qu'elle consulte peu, parceque cela nourrit dans ceux qui écoutent, l'inclination naturelle que tout le monde a pour l'indépendance, & que peu-à-peu on s'attache à sa propre conduite.

CVIII.

Chagrin, divertissement.

C'est un sentiment dangereux que de dire qu'il faut mesurer ses divertissemens par le besoin que l'on a d'éviter le chagrin, qu'ainsi chacun doit

avoir pour principe de n'être pas chagrin, & que l'on doit prendre autant de divertissement qu'il est nécessaire pour cela. Car cette regle est très-capable de tromper ceux qui s'y voudront arrêter : chacun s'imaginera qu'il fera chagrin & qu'il a besoin de divertissement.

*2. Tim.
2. 13.*

Si une femme ne joue, elle se trouvera chagrine, & pour éviter le chagrin elle jouera. Si l'autre demeure à la maison, elle fera chagrine ; il faut donc qu'elle passe sa vie en visites, en entretiens, & qu'elle soit comme cette femme dont parle l'Ecriture, qui ne peut demeurer en sa maison. Enfin il n'y aura point de divertissement que l'on ne se permette par cette regle, parceque la privation de ce divertissement rendra chagrin, & que le chagrin le rendra permis.

On doit donc presque avoir une regle toute contraire, qui est de ne se relâcher en rien par la crainte du chagrin, & de souffrir le chagrin comme un autre mal : par ce moyen la plupart de nos chagrins passeront, & l'accoutumance les dissipera. Que s'il y avoit quelque personne qui fût réellement si mélancolique, qu'elle conçût des cha-

grins qui pussent nuire notablement à son corps ou à son ame, ce ne seroit pas à elle à se permettre ces divertissemens, mais ce seroit à un sage Directeur à voir ce qu'on devroit faire par condescendance pour empêcher le progrès de ce mal. Je ne dis donc pas qu'on ne puisse accorder quelque chose au chagrin, mais il faut que ce soit un chagrin éprouvé invincible, & incapable d'être modéré par d'autres moyens; & il faut de plus que ce soient de certains divertissemens qui n'aient rien de dangereux.

CIX.

Blâmer pour être loué.

Il faut extrêmement prendre garde en blâmant les autres, de donner cette idée qu'on le blâme, pour faire remarquer en soi des qualités contraires, & dans le désir de les rabaisser par cet endroit au-dessous de soi: ce qui est marqué principalement quand on voit que sans preuves positives, on soupçonne des gens de défauts incertains, afin de rabattre l'estime qu'elles méritent par leurs bonnes qualités connues.



PANEGYRIQUE
DE
S. FRANÇOIS
DE PAULE.

Vade populus meus , intra in cubicula tua , claude ostia tua super te , abscondere modicum ad momentum , donec pertranseat indignatio.

Allez , mon peuple , entrez dans vos cellules , fermez vos portes sur vous , cachez-vous un peu & pour un moment , pendant que la colere passera ,
Isaïe , chap. 26. v. 20.

CES paroles de mon texte, Messieurs , ne contiennent pas seulement une exhortation au peuple de Dieu , de se retirer dans la solitude , pour s'y mettre à couvert par les exercices d'une vie pénitente, des dan-

Panegyrique de S. François, &c. 359

gers où l'on est sans cesse exposé dans le monde , de perdre la vie de l'ame , qui est cet effet de la colere de Dieu que le Prophete nous exhorte d'éviter ; mais on peut dire qu'elles contiennent la source de la vocation de tous les Solitaires & de tous les Religieux , qui ont honoré l'Eglise , & qui ont fait fleurir un nouveau genre de martyre , après la cessation des martyres sanglans & visibles.

Ces troupes innombrables de Saints , qui ont peuplé les Deserts , & qui se sont cachés dans les cellules des Monasteres , pour y mener une vie toute angelique , n'ont embrassé ce genre de vie , que parcequ'ils ont entendu au fond de leur cœur , la voix intérieure de Dieu ; & l'impression que cette voix puissante & efficace a fait sur leurs esprits , a été de les frapper vivement du danger où on est de se perdre dans le monde , & de les porter à chercher leur sûreté en s'en retirant.

Il ne faut pas douter que S. François de Paule n'ait entendu cette voix , d'une maniere bien particuliere ; puisque par une merveille presque sans exemple , il s'est soustrait au monde dès l'âge de treize ans , & qu'il a cher-

ché son refuge dans une affreuse solitude.

Il en a été, Messieurs, si fortement pénétré, qu'il ne s'est pu contenter de l'entendre pour lui-même, la charité l'a pressé de la faire entendre aux autres; & ça été la principale occupation de sa vie. Ainsi ces paroles ne renferment pas seulement la source de sa vocation & de sa sainteté particulière, mais elles renferment de plus l'emploi & le ministère glorieux que Dieu lui a donné dans l'Eglise, où Dieu l'a établi pour faire entendre aux hommes le besoin qu'ils avoient de la retraite & de la pénitence, après l'avoir rempli lui-même de l'esprit de pénitence & de retraite avec une plénitude toute singulière.

L'ordre de la sagesse de Dieu, Messieurs, est que quand il communique à quelque Elû ses graces dans un degré éminent, il le rend ensuite l'instrument de la sanctification des autres, par ces dons mêmes dont il l'a rempli.

Quand on voit donc saint François de Paule occupé toute sa vie à appeler les hommes à la retraite, à leur bâtir des cellules, & à les y sanctifier par les exercices d'une vie très-pénitente;

il en faut conclure qu'il avoit reçu ces graces dans un très-haut degré, & qu'elles sont la principale cause de sa sainteté. Les miracles éclatans dont Dieu l'a honoré devant les hommes, autant qu'aucun Saint de ces derniers temps; toutes les autres qualités qui l'ont rendu si illustre, & qui l'ont fait admirer par tout ce qu'il y avoit de plus grand dans l'Eglise & dans le monde; tout cela, dis-je, n'étoit destiné qu'à l'autoriser dans cette vocation principale d'appeler les hommes à la pénitence, à la retraite, & à leur faire reconnoître les dangers du monde. Ainsi on peut dire de lui, comme de S. Jean, qu'il a été une voix, & une voix qui a crié dans le Desert & dans les Villes, *Allez, mon peuple, &c.*

Nous ne saurions donc mieux faire pour honorer ce Saint, & pour avoir quelque idée de l'esprit qui l'a animé durant sa vie, que de suivre ces paroles, & d'y considérer : Premièrement, quelle idée les Saints, comme saint François de Paule, ont eu des dangers du monde : Secondement, ce que ce Saint a fait, & ce qu'il a porté les autres à faire, pour se mettre à couvert de ces dangers : Troisièmement, ce

que ceux qui sont liés dans le monde ; ou qui n'ont pas assez de force pour le quitter, peuvent faire pour s'en garantir eux-mêmes. *Ave Maria.*

SI je vous disois , Messieurs , que ce monde eût un désert stérile & affreux, brûlé d'une part par les ardeurs du soleil , & glacé de l'autre par la rigueur d'un froid insupportable ; qu'il n'est presque habité que par des bêtes farouches & par des dragons ; que l'on n'y trouve ni eau pour désalterer sa soif , ni aliment pour soutenir sa vie , ni chemin pour sortir d'un si misérable lieu : Si je vous disois que les champs y sont semés de cadavres empestés, qui exhalent dans les airs un venin pour les corps vivans ; qu'on ne sauroit s'empêcher d'y respirer cet air contagieux & empoisonné , & qu'il arrive de-là , que le peu d'habitans qui y restent, sont tout livides & défigurés , & y traînent une vie misérable & languissante, étant toujours à la veille de succomber à quelqu'une de tant de causes de mort qui les environnent ; n'est-il pas vrai , Messieurs , que cela ne vous paroîtroit qu'un jeu d'esprit & une fiction tirée de l'imagination, & non de la vérité ?

Cependant, Messieurs, ces images que j'ai empruntées de l'Ecriture, qui s'en sert pour représenter les maux spirituels des ames, sous la figure des miseres temporelles, n'égalent en rien la réalité des choses, & ce n'est pas une exageration que de vous dire que le monde est bien plus dangereux pour les ames, que le lieu que je viens de décrire, ne le seroit pour les corps. La différence infinie qu'il y a des biens & des maux de l'ame aux biens & aux maux des corps, de la mort spirituelle des ames à la mort corporelle, de l'Eternité au temps, fait que toutes les comparaisons sont foibles & petites, & toujours infiniment éloignées de la vérité.

Mais ce qui fait, Messieurs, que nous sommes si frappés de ce qui nous menace de la mort corporelle, c'est que nous connoissons tous en quoi consiste la vie & la mort du corps; au-lieu qu'il y en a très-peu qui connoissent en quoi consiste la vie & la mort des ames; & c'est pourquoi il est important de le bien faire entendre d'abord, puisque c'est le désir de conserver cette vie de l'ame, & la crainte de la perdre, qui a porté tous les saints Reli-

gieux, & en particulier S. François de Paule, à quitter le monde, & à chercher un azile dans la solitude.

In Ps. 70.
Serm. 2.
No 3.

Il faut donc savoir ce que S. Augustin enseigne souvent, *qu'il y a deux vies, l'une du corps, & l'autre de l'ame : & que comme l'ame est la vie du corps, Dieu aussi est la vie de l'ame : le corps meurt quand l'ame s'en sépare : l'ame meurt quand elle se sépare de Dieu : DUÆ vitæ sunt, una corporis altera animæ : sicut vita corporis animæ, sic vita animæ Deus : quomodo si anima deserat, moritur corpus ; sic anima moritur si deserat Deus.* Il n'y a pas en cela de métaphore, c'est un langage propre & exact : l'ame étant spirituelle, ne vit que par sa connoissance & par son amour ; ainsi quand elle connoît Dieu, & qu'elle aime Dieu, elle trouve en Dieu sa vie, & une vie bienheureuse, parceque Dieu est son souverain bien : & c'est pourquoi l'Ecriture dit, *que la Sagesse donne la vie à ses enfans : SAPIENTIA filiis suis vitam inspirat.* C'est-à-dire, que Dieu qui est cette sagesse, vivifie les amés de ceux dans lesquels il habite, en leur inspirant sa connoissance & son amour.

Eceli. 4.
22.

Si les ames viennent donc à perdre
cet

de saint François de Paule. 361

cet amour , il s'enfuit qu'elles perdent la vie , & qu'elles tombent dans la mort spirituelle.

Mais ce qui nous trompe dans cette mort , est qu'au-lieu que le corps étant séparé de l'ame , paroît visiblement mort , parceque rien n'y prend la place de l'ame ; au - contraire l'ame étant séparée de Dieu par la perte de son amour , conçoit en même - temps un autre amour qui est celui du monde , qui lui donne une fausse vie , & empêche qu'elle ne reconnoisse sa mort effective.

Je dis une fausse vie , parcequ'elle enferme la privation de la veritable vie ; & c'est pourquoi S. Paul l'appelle une mort : *Prudentia carnis mors est ; Rom. 8.*
L'AMOUR des choses du monde est la mort de l'ame.

Il faut donc apprendre de-là , Messieurs , à distinguer les morts des vivans : ceux qui aiment Dieu sont vivans , parcequ'ils ont en eux le principe de la vraie vie ; mais ceux qui ne l'aiment pas , & qui n'aiment que le monde , sont morts en effet , parcequ'ils ont perdu cette vie , & leur corps n'est plus que le tombeau d'une ame morte , comme dit S. Augustin ,

Tome VI.

Q

In pf. *anima mortua corpus sepulcrum est.*
 87. n. 11. Non-seulement ce sont des sepulcres ,

mais ce sont en quelque sorte des cadavres empestés , parcequ'il n'y a rien de plus contagieux que ces morts spirituels. La mort passe d'une ame à une autre avec une promptitude extraordinaire , elle entre , elle s'insinue , elle se communique par tous les sens ; ceux qui aiment le monde en inspirent l'amour par tout ce qu'ils font ; tout est marqué à ce caractère , & l'on ne voit rien en eux qui ne soit capable de l'imprimer dans le cœur des autres : or inspirer l'amour du monde, c'est inspirer la mort.

Il n'est pas difficile de former sur ces principes l'idée que nous devons avoir des dangers du monde ; car qu'y voit-on autre chose que des amateurs du monde , c'est-à-dire des gens possédés de l'amour des plaisirs , des honneurs , des établissemens , de l'éclat du monde ? Quel est le motif de la conduite de la plupart de ceux que l'on y connoît , quel est l'objet de leurs pensées , quelle est la manière de leurs entretiens ? Je ne parle pas ici d'un monde en idée , je parle de ce monde qui remplit les Villes , les Charges ,

les Emplois , & qui s'assemble même dans les Eglises. Je sai que Dieu a ses Elûs par-tout , & que le bon grain est mêlé par-tout avec la paille : mais jugez de sa rareté, par ce que nous avons dit. Il n'y a de bon grain que ceux qui sont possédés de l'amour de Dieu , & qui vivent de Dieu & pour Dieu : le reste est paille & yvraie.

Il ne faut pas que vous répliquiez que ce sont des gens d'honneur , qui ne font tort à personne , qui sont exempts de tous les déreglemens grossiers : cela peut être vrai de quelques-uns , mais en vérité il l'est de peu ; & qui auroit bien examiné la vie de la plupart des gens du monde, on y trouveroit des crimes manifestes & inexcusables. La plupart sont morts dès leur jeunesse, & n'ont jamais recouvré la vie par une vraie pénitence ; ils ont seulement enté une honnêteté payenne , sur une vie grossièrement criminelle. Les autres sont engagés dans des désordres cachés. Il y en a qui se laissent aller sans scrupule à un libertinage d'opinions touchant la Religion , les autres ne font pas scrupule de la médifance , les autres sont coupables d'injustice , les autres de simonie , &

de l'usurpation des dignités de l'Eglise.

Mais je veux qu'ils n'ayent rien de tout cela ; il suffit pour être mort devant Dieu , de n'être pas animé de

Rom. 8.
9. l'esprit de Jesus-Christ ; *Si quis spiritum Christi non habet , hic non est ejus.*

Rom. 8.
13. Or l'esprit de Jesus-Christ est un esprit de priere , c'est un esprit qui porte à la haine de la chair , & à la mortification des sens : *Si spiritu facta carnis mortificaveritis , vivetis.* Enfin c'est un esprit de justice envers Dieu , qui fait qu'on le préfère à tout , & qu'on lui rapporte sa vie & ses actions. Qui n'a pas ces marques & ces caracteres , n'a pas l'esprit de Jesus-Christ ; & qui n'a pas l'esprit de Jesus-Christ , ne peut être animé que par l'esprit du monde.

Il est facile de juger par-là combien le monde est dangereux pour les ames, & le péril où elles sont d'y perdre la vie. Il est même difficile d'y éviter les crimes grossiers , parcequ'ils y sont si ordinaires , qu'on en perd peu-à-peu l'horreur , & qu'il y en a même qui cessent de passer pour crimes , parcequ'ils sont devenus ordinaires.

Il y a eu en tout temps des crimes & des désordres, mais ils étoient néanmoins en cela différens de ceux de ce

temps-ci, qu'ils étoient en quelque sorte couverts & ensevelis par la discipline de l'Eglise qui les punissoit, par l'horreur que le commun des Chrétiens en avoit, & par la pénitence que ceux qui s'en relevoient en faisoient, & qui les empêchoit de nuire aux autres & d'être contagieux : mais le plus grand des péchés de ce temps-ci, est qu'ils ne font pas d'horreur ; on ne voit presque personne qui en fasse pénitence, on y pense peu, personne n'en est ni noté, ni deshonoré ; ce sont donc des cadavres qui ne sont ni ensevelis, ni couverts, & qui éprouvent ce que le Prophete marque par ces paroles :

Mortibus agrotationum morientur, non sepelientur, in sterquilinum super faciem terra erunt : Ils mourront de diverses maladies, ils ne seront pas ensevelis, ils seront épandus comme le fumier sur la terre. C'est-à-dire que l'exemple de ces crimes infectera l'Eglise, parcequ'on n'aura pas soin de les y couvrir, & qu'ils se commettront librement & impunément. Jeremi. 16. 4.

Mais quand on seroit assez heureux pour éviter ces déreglemens, le moyen de vivre long-temps dans le monde, & d'y éviter ce froid mortel, c'est-à-

dire cette extinction de l'amour de Dieu qui paroît dans la conduite de la plupart des Chrétiens , & qui suffit pour les faire mourir devant Dieu ? J'atteste ici votre conscience , Messieurs , & je vous demande de bonne foi , si vous trouvez beaucoup de gens dans le monde , dont l'exemple & les paroles vous portent à aimer Dieu , qui vous inspirent le mépris du monde , qui vous apprennent à haïr la concupiscence , & tout ce que l'Apôtre appelle *les désirs séculiers* ? Je vous demande si tous ces discours de presque tous ceux qu'on y voit , & avec qui l'on converse , inspirent autre chose que l'estime & l'amour des choses du monde , si ce n'est pas ce qui remplit les conversations , si l'on en revient plus porté à la prière & à la pénitence ? Concluez de-là que toute la vie du monde tend à la mort de l'ame , qu'elle inspire l'amour du monde , & qu'elle tend à éteindre celui de Dieu. L'extinction de l'amour de Dieu suffit seule (comme nous avons dit) pour faire mourir les ames , & il suffit pour l'éteindre de ne le pas nourrir , de ne le pas entretenir , de ne le pas réveiller. Tout amour a besoin d'action , de

de saint François de Paule. 367

nourriture & d'exercice ; laissez - le oisif, il périt, & il s'éteint : l'amour de Dieu se nourrit par la priere, par le recueillement, par les saintes actions, par les bonnes œuvres ; & c'est à quoi on ne pense pas du-tout dans le monde.

Ainsi les uns périssent par les péchés grossiers comme par l'épée, & les autres périssent par la faim, c'est-à-dire par la disette des exercices spirituels.

Si je sors dans les champs, dit Jeremie, ^{Jerem. 14. 18.} je ne vois que des corps massacrés avec

l'épée ; & si j'entre dans la Ville, je ne vois que des gens qui meurent de faim : Si egressus fuero in agros, ecce occisi gladio ; si introiero in civitatem ; ecce attenuati fame. Mais soit qu'on meure par la faim ou par l'épée, on est toujours également mort, on tombe également sous la servitude du diable, on devient sa proie, son membre, son animal, *animalia diaboli* ; & l'on passe même souvent de cette mort insensible, qui naît de l'extinction de l'amour de Dieu, à la mort visible par les péchés grossiers.

Car je ne puis m'empêcher, Messieurs, de vous decouvrir en passant une illusion pernicieuse qui regne dans

Q iiij

le monde : c'est que l'on n'y songe presque qu'à éviter certains effets extérieurs des passions , & que l'on n'a nul soin de se garantir des causes de ces effets, qui sont les passions mêmes.

Il n'y a guères de meres , par exemple , qui ayent assez peu d'honneur & de conscience , pour vouloir que leurs filles se laissent aller à des libertés qui puissent les déshonorer devant les hommes : ce sont-là ces effets extérieurs des passions , qu'elles ont soin d'éviter ; mais elles veulent bien qu'elles fassent ce qu'elles peuvent pour se rendre belles & agréables ; elles nourrissent les passions par leurs discours , elles veulent bien qu'elles se trouvent dans les conversations & les assemblées où elles attirent les complaisances des jeunes gens ; c'est-à-dire qu'elles ne comptent pour rien que ces filles avalent à longs traits l'amour du monde , & qu'elles se remplissent des idées de ses plaisirs. Mais qui leur a dit que ces poisons reçus dans des cœurs foibles & tendres , n'y produiront pas leurs effets naturels ? Ce seroit déjà un assez grand mal de les rendre amatrices du monde & d'elles-mêmes , & de les faire tomber dans

l'oubli de Dieu : mais cela va d'ordinaire plus avant : *Qui peut porter un feu sans être brûlé ; qui peut toucher de la poix sans se souiller*, dit l'Écriture ^{Ecc. 111.} ? On ne meurt qu'une fois selon le corps , mais on meurt une infinité de fois selon l'ame. Une mort en produit une autre ; les objets du monde qui remplissent l'ame , lui font oublier Dieu , & y éteignent son amour. Cependant on ne laisse pas , selon la coutume, de fréquenter les Sacremens, & on les profane en les fréquentant ; on tombe par-là dans la dureté & dans l'aveuglement du cœur ; les idées du péché deviennent plus vives , & les tentations plus fortes : on tombe d'abord dans la pensée , & on va même quelque fois plus loin.

Je n'ai pas craint , Messieurs , de m'étendre un peu sur cette image du monde , qui a été l'objet de l'horreur des Saints , & qui les a porté à s'en retirer. Les discours que l'on fait pour les honorer , ont pour but principal l'édification des peuples ; & c'est les édifier , que de leur faire voir pourquoi les Saints ont embrassé le genre de vie qui les a fait Saints , ce qu'ils ont fait , ce qu'ils ont recherché. II

faut maintenant vous proposer un autre spectacle aussi admirable dans sa sainteté, que l'autre vous a dû paroître horrible dans son désordre : c'est celui de saint François de Paule qui quitte le monde corrompu , à l'âge de treize ans , & se retirant dans un desert , y jette les fondemens d'un Ordre nouveau , & de nouvelles Colonies , non pour la terre , mais pour le Ciel : c'est le sujet de mon second Point.

SECOND POINT.

Saint Augustin voulant représenter aux Manichéens l'éminence de la vertu des saints Solitaires , qui faisoient la gloire de l'Eglise de son siècle , les presse d'abord par cette demande : *Dites-moi , je vous prie , ce que voient ceux qui ne peuvent n'aimer pas des hommes , & qui peuvent néanmoins ne voir point les hommes ?* Quid est , quæso , quod vident , qui non possunt hominem non diligere , & tamen possunt hominem non videre ? Mais combien auroit-on plus de sujet de demander en voyant un enfant de treize ans, quitter le monde & la maison de son pere pour se retirer, non dans un Monastere réglé, où il fût

*De moribus Eccl.
l. 1. c. 31.
n. 65.*

soutenu par la conduite d'un Supérieur , & par l'exemple de plusieurs Religieux , mais dans un desert , & au fond d'une forêt : combien, dis-je, a-t-on plus de raison de demander ce que voyoit ce saint enfant , de quoi son esprit étoit occupé dans cette sainte retraite , qu'est - ce qui lui adoucissoit l'horreur de cette forêt ? Il falloit sans doute qu'il vît quelque chose de bien grand , pour se soutenir dans une résolution si inouïe.

Il voyoit , Messieurs , ce carnage spirituel des ames que nous avons représenté ; il voyoit , il fuyoit , selon l'avis de S. Pierre , la corruption de la concupiscence qui est dans le monde : *Fugientes ejus quæ in mundo est* 1. Petri *concupiscentia corruptionem.* Il voyoit 1. 4. le froid de la charité que l'on y éprouve ; il voyoit & il fuyoit l'infection contagieuse des péchés qui y regnent : il trouva tout facile , pourvû qu'il évitât ces dangers. Mais son esprit , Messieurs , n'étoit pas occupé seulement du bien qu'il y a d'être délivré du péril du monde, il se nourrissoit de Dieu & de sa justice par une comtemplation continuelle.

Qui pourroit comprendre ce qui se

passé dans cette solitude entre Dieu & cette ame pure & innocente ? C'est ce que Dieu s'est réservé à lui seul. Mais il est facile de juger néanmoins que Dieu ne l'a appelé à une vie si étrange, que dans le dessein de le combler de graces bien extraordinaires, & qu'il n'a fait un si grand vuide dans ce cœur que pour le remplir avantageusement de lui-même. Comme Dieu fera tout aux Bienheureux, leur vêtement, leur breuvage, leur aliment, leur lumière ; il étoit de même tout à François de Paule dans cet âge tendre. Ce n'étoit pas un savant qui s'occupât à la lecture des Ecritures, & à la méditation des secrets de l'Ecriture ; c'étoit une ame pure & spirituelle, qui vivoit de Dieu & buvoit dans cette source sacrée, la science de Dieu & la science des Saints. Dieu étoit sa joie, sa nourriture, son occupation, son livre & sa lumière tout ensemble. Nul homme n'a eu part à former cet admirable Disciple, & c'est dans cette Ecole secrette & divine qu'il a puisé toutes les lumieres, qu'il a depuis communiquées aux hommes.

Mais Dieu ne voulut pas que les dons dont il le combla si abondam-

ment , fussent long-temps enfermés dans lui seul ; le bassin dégorgea bientôt par sa plénitude ; & comme Dieu avoit montré en S. François de Paule la merveille étonnante d'un Solitaire de treize ans , qui se soutenoit seul dans une forêt, il en fit bientôt paroître une autre en sa personne , qui n'est guères moins étrange : ce fut celle d'un Fondateur d'Ordre de dix-huit ans , qui rassemble en cet âge des Disciples , qui se rangerent sous sa conduite , & dont il devint le Législateur & le Directeur spirituel.

Que vos voies, Seigneur, sont élevées au-dessus des pensées des hommes , & que vous êtes indépendant de vos propres règles ! Qui n'auroit rejeté d'abord , comme une pure fantaisie , la conduite d'un jeune homme de dix-huit ans , sans science & sans expérience , qui attire à lui des gens de toute sorte de conditions , qui fait envers eux l'office de Directeur , qui entreprend de les élever au plus haut degré de la vertu chrétienne , qui leur prescrit un genre de vie qui n'avoit pas d'exemple parmi les Ordres Religieux , & enfin qui jette les fondemens d'un nouvel Ordre ? Qui n'auroit blâ-

Rom. 8.
53.

mé d'abord la témérité de cette entreprise ? Mais *qui accusera les Elûs de Dieu ?* dit S. Paul : *Quis accusabit adversus Electos Dei ? C'est Dieu même qui justifie* : Qui les condamnera ? C'est un grand dessein à un jeune homme de dix-huit ans, de former un Ordre ; mais ce n'est pas grand-chose à Dieu, de faire ce qu'il veut par quelque instrument que ce soit : l'homme peut tout avec Dieu , & c'est la maturité de la sagesse , & non celle des années , qui rend capables de tout , ceux que Dieu destine à ces ministeres extraordinaires.

La simplicité même avec laquelle ce Saint se porta à cette entreprise , étoit une marque de la pureté de son cœur & de sa vocation : la charité simple n'a pas tant de considérations ni tant d'égards. François de Paule voit que les ames périssent dans le monde , il ne se peut empêcher de leur bâtir des aziles : il voit la pénitence refroidie , il ne sauroit s'empêcher de faire son possible pour la rallumer : il entreprend donc de préparer de nouvelles retraites à ceux à qui Dieu en inspireroit le désir ; & c'est ainsi qu'il fit entendre au peuple , encore plus par

son exemple que par ses paroles, cette voix prophétique : *Vade popule meus, intra in cubicula tua : ALLEZ mon peuple, entrez dans vos cellules.* Mais saint François de Paule ne s'arrêta pas-là : c'est peu de quitter le monde, si on ne le détruit en soi-même. Il y a un monde au-dedans, comme il y en a un au dehors ; il y a une corruption intérieure, comme il y en a une extérieure, & l'extérieure même n'agit sur nous que par l'intelligence qu'elle trouve en nous. Il faut donc remédier à l'une & à l'autre. Nous avons tous une pente violente vers l'éclat & vers le plaisir, & ces mauvaises inclinations trouvent des moyens de se satisfaire dans les solitudes mêmes, à moins que l'on n'ait un grand soin de leur fermer la porte du cœur, en leur retranchant ces tentations, & c'est encore ce que le Prophete nous recommande par ces paroles : *Claude ostia tua super te : FERMEZ vos portes sur vous.* Fermez l'entrée de votre cœur aux objets du monde, & aux tentations extérieures ; fermez-le aux tentations intérieures, afin que votre ame ne se porte pas d'elle-même pour les suivre : *Post concupiscentias tuas* Ecclesi. 10.
ne eas. 30.

C'est ce que l'on fait, Chrétiens, en s'assujettissant à de saintes regles, & en embrassant un genre de vie, qui retranche ces tentations; & c'est aussi ce qu'a fait S. François par la vie qu'il a menée lui-même, & qu'il a établie dans l'Ordre qu'il a fondé. Il seroit facile de vous faire voir comment il a tâché de fermer toutes les avenues à tous les vices, & de prévenir tous les désordres; mais je me contenterai de vous faire remarquer comment il a fermé la porte à l'orgueil, par l'humilité qu'il a établie dans son Ordre; & à l'amour du plaisir, par l'austerité dont il a voulu que l'on y fit une si particulière profession.

Il est certain, Messieurs, que la plus grande porte du péché, c'est l'orgueil. Comme c'est par où il a commencé à s'introduire dans l'ame du premier

Ecclesi. 18. homme : *Initium omnis peccati superbia* ; c'est par où il s'insinue aussi d'ordinaire dans le cœur de ses enfans.

On ne succombe guères aux grands péchés, qu'on n'ait auparavant succombé à la tentation de l'orgueil, & l'on voit tous les jours par expérience la verité de cette parole de l'Ecriture

Prov. 19. *re : Ante ruinam exaltatur spiritus :*

L'ESPRIT s'élève par l'orgueil avant
sa chute.

Or il n'y a rien que S. François n'ait fait dans son Ordre, pour fermer cette porte du péché : tout ne respire qu'humilité, & dans sa Vie & dans sa Règle ; il n'a pas prétendu faire un Ordre de Savans, mais un Ordre de Religieux solitaires, qui édifiassent l'Eglise par leur humilité & par leur simplicité.

Il a laissé aux autres Ordres toutes les prérogatives d'honneur ; il a pris l'humilité pour le caractère du sien, & il a voulu marquer la disposition qu'il a tâchée d'y inspirer par le nom même de Minimes, c'est-à-dire de très-petits, qu'il a donné à ses Disciples.

Ces titres de rabaissement sont peu de choses dans la bouche du commun du monde, qui s'en sert par cérémonies, par civilités, par déguisemens ; mais dans un Saint, comme S. François de Paule, c'étoit des marques d'une disposition réelle & effective, & d'un caractère fixe, qu'il a imprimé dans son Ordre, qui le distingue des autres. La vérité répondoit au nom, & les saints Disciples de ce saint Maître, ne portoient en effet le nom de Minimes, que parcequ'ils étoient les

plus petits à leurs propres yeux, & qu'ils édificioient l'Eglise par une profession particuliere d'humilité.

Matth.
6. 8.

Il y a bien des gens qui prononcent en communiant les paroles du Centenier de l'Evangile, *Seigneur, je ne suis pas digne* : mais il y en a peu dont la foi & l'humilité méritent aucun éloge. Cependant le Centenier en les prononçant le premier, attira cette louange de Jesus-Christ même : *Je n'ai pas trouvé de telle foi dans Israel* : *Non inveni tantam fidem in Israel*.

On peut dire de même qu'encore que bien des gens s'abaissent par ces paroles, sans en être plus humbles, néanmoins S. François de Paule, donnant à ses Freres le nom de Minimes, & les rabaisant au-dessous de tous les autres, a mérité que Dieu dise, *Je n'ai pas trouvé dans Israel une si grande humilité* ; parcequ'il n'y avoit rien que de sincere dans sa disposition, & qu'il étoit encore plus humilié devant Dieu, qu'il ne s'humilioit devant les hommes. Et c'est pourquoi il n'a pas pu souffrir dans son Ordre rien qui pût ressentir l'éclat & l'élevation : & il n'y a pas eu d'Instituteur d'Ordre, qui ait eu plus de soin d'aller au-

devant de l'esprit de faste & de domination.

L'autorité des Supérieurs n'est nulle part plus modérée ni resserrée par plus de liens : il a voulu même qu'elle ne fût qu'annuelle, & qu'elle fût toujours suivie d'une année d'obéissance & d'assujettissement ; de peur que l'accoutumance à commander ne fît oublier à ses Religieux la vertu essentielle de leur Ordre , qui est l'humilité.

Tout cela fait voir que S. François de Paule a été particulièrement occupé du soin de fermer toutes les portes à l'orgueil , & de le mortifier en tout ; & comme ce soin venoit sans doute en lui ; d'une disposition profonde d'humilité , on ne sauroit relever davantage sa sainteté, que par-là : car l'humilité est proprement la mesure de la vertu chrétienne , & l'on n'est grand dans le Christianisme qu'à proportion qu'on y est humble. *Jesus-Christ est principalement venu au monde pour y détruire l'orgueil : PROPTER hoc magnum superbia peccatum , Deus humilis venit* , dit S. Augustin. Par-conséquent plus on a détruit l'orgueil en soi-même , plus on participe à la venue de Jesus-Christ , plus on tire de fruit de

*1^{re} ps.
28. n. 25.*

son Incarnation , qui est la source de la veritable grandeur.

Ainsi le plus grand de tous les Titres, mes Freres, est celui de Minimes que vous portez, & que vous avez reçu comme un heritage sacré de votre saint Fondateur, pourvû qu'il exprime en vous comme en lui; une disposition sincere qui réponde à votre nom; pourvû que Dieu voie en vous des ames humiliées, & ennemies non-seulement des pompes extérieures, dont votre profession vous éloigne, mais aussi de l'amour & de l'estime des qualités humaines, comme de la doctrine, de l'esprit, de l'éloquence, de la politesse, qui peuvent se glisser jusqu'au fond de vos cellules, & y affaiblir ou y éteindre même tout-à-fait l'esprit d'humilité & de simplicité, qui doit être le caractère de votre saint Ordre.

La seconde porte que S. François de Paule a fermée avec un soin tout particulier, a été celle des plaisirs des sens auxquels l'ame se pourroit laisser aller dans les retraites les plus serrées; & c'est à quoi il a pourvû par cette abstinence si rigoureuse, & ce Carême perpétuel qu'il a prescrit à son Ordre,

lorsque l'observation s'en relâchoit dans tout le reste de l'Eglise.

Il a voulu, Messieurs, que la sainte Société qu'il a fondée, se liât par un vœu particulier à la pénitence générale des Chrétiens; qu'elle fît toute sa vie, ce que le commun des Fideles commençoit à faire à regret pour un peu de temps, & qu'elle portât ainsi l'étendard de la pénitence devant tous les peuples en leur apprenant à aimer cette voie de réparer leurs péchés.

Le monde est ingenieux à trouver des raisons contre un Reglement si saint, & à exagerer les incommodités qu'il attire à ceux qui en font profession; mais c'est qu'il ignore les vrais principes sur lesquels il est établi.

Dieu avoit accordé au premier homme l'usage libre des créatures, parceque n'ayant pas de concupiscence, rien ne le sollicitoit à en abuser; ainsi il n'avoit pas besoin d'austerités, d'abstinences, de jeûnes, ni de regles particulieres; la regle générale de la tempérance lui suffisoit; mais depuis que le péché a infecté la nature, & qu'il a imprimé dans le fond de l'ame une pente violente vers les plaisirs des sens, Dieu n'accorde plus à l'homme cet

usage des créatures avec la même liberté ; sa justice l'oblige au-contraire à s'en priver le plus qu'il peut , parce-qu'il est juste qu'il se punisse & se morrifie , qu'il s'estime indigne de cet usage , qu'il se réduise à la nécessité , & il lui est utile même de resserrer cette nécessité dans les plus étroites bornes qu'il lui est possible.

L'usage des créatures étant toujours une tentation à l'ame depuis le péché , plus on borne & resserre cet usage , plus on exclut de tentations ; ainsi l'instinct de la grace chrétienne est de s'en priver , & de se lier même par de saintes loix à cette privation.

Qu'est-ce donc que ce vœu d'un Carême perpétuel ? C'est l'exclusion d'une infinité de tentations , qui naissent de la diversité des viandes , à la privation desquelles saint François de Paule a obligé tout son Ordre. S'il avoit pu interdire toute sorte d'alimens , il l'auroit fait , mais ne le pouvant faire , il en a exclu le plus qu'il a pu ; & étant contraint de céder à la nécessité , il l'a resserrée dans les bornes les plus étroites , que la nature pouvoit souffrir.

Mais cela est incommode , dit-on :

il est vrai ; mais c'est que les Saints appréhendent plus le péché que les incommodités. Mais on ne sauroit comment traiter ceux qui sont liés à ce genre de vie quand ils sont à la campagne ; tant mieux : c'est une sainte nécessité pour eux de sortir le moins qu'ils peuvent de leurs cellules , & d'y rentrer le plutôt qu'il leur est possible. Dieu avoit chargé les Juifs de quantité d'observations légales touchant les viandes , afin de les empêcher par-là de se mêler avec les Payens. S. François de Paule en a fait de même ; il a chargé ceux de son Ordre d'un genre de vie incommode dans le commerce du monde , pour obliger ceux qui en font profession , de se priver de ce commerce qui leur peut nuire.

Ces saintes servitudes sont des fourbiens de la véritable liberté , & des préservatifs salutaires de la servitude des vices. L'homme en voulant se délivrer du joug de la justice , est devenu esclave du péché ; & pour se délivrer du joug du péché , il faut qu'il se rende esclave de la justice , non-seulement en s'assujettissant à ses loix , mais aussi en s'ôtant les moyens de les violer , & en fermant la porte à ce qui l'en pour-

roit détourner. Ainsi, tant s'en faut que ces observances en soient moins bonnes, parcequ'elles sont assujettissantes & incommodes, que c'est en cela que consiste leur mérite.

Mais il ne faut pas chercher des raisons pour autoriser la vie & les reglemens de saint François de Paule. Dieu les a justifiés par une infinité de témoignages authentiques de son approbation. Il a confirmé la Regle de S. François de Paule, par la même voie qu'il a confirmé l'Evangile. Car comme un Evangeliste dit que *Dieu cooperoit aux Prédicateurs de l'Evangile, en confirmant leur doctrine par leurs miracles qui l'accompagnoient* : Il a confirmé de même tout ce que S. François de Paule a établi dans son Ordre, par une foule de miracles surprenans, qui l'ont fait regarder comme le Taumaturge de son siècle, & l'ont rendu célèbre dans toute l'Eglise. Tous ces malades guéris, ces morts ressuscités, ce manteau qui lui servoit de Navire pour passer la mer; cette fournaise ardente qui ne le put consumer; tous ces miracles, dis-je, sont autant de voix du Ciel, qui crient aux hommes charnels, qu'il est bon de faire pénitence en la maniere

Marc.
16. 20.

de saint François de Paule. 385
nière que S. François de Paule l'a faite.

Voilà les preuves qu'il a plû à Dieu de donner de sa Mission & de sa Doctrine : un grand nombre d'ames en ont profité en embrassant ces saints Reglemens ; mais comme il ne faut pas renfermer dans son Ordre seul, les avantages que Dieu a procurés à son Eglise par ce Saint, il faut voir dans notre troisième Point comment tout le monde en peut profiter.

TROISIEME POINT.

LA longueur des deux premiers Points de ce Discours, m'obligera de m'étendre moins sur celui-ci ; mais il n'est pas possible de le passer tout-à-fait, parcequ'il est nécessaire de remédier à deux doutes qui ont pu facilement s'élever dans l'esprit de ceux qui m'écoutent. Car ce que nous avons dit des dangers du monde, & l'image que nous en avons faite en le représentant comme un lieu où on ne respire qu'un air empelté, qui porte un venin mortel dans les ames, auroit pu faire conclure que l'on ne laisse donc aucune esperance de salut à ceux qui ne peuvent, ou ne veulent pas quitter le monde.

Et le ministère que nous avons dit que Dieu avoit donné à S. François de Paule, d'en tirer les ames, de leur bâtir des retraites, & de les y sanctifier par l'exercice d'une priere extraordinaire, pourroit donner la pensée que ce Saint n'est pas pour ceux qui demeurent dans le monde, & qu'ils n'ont point de part à sa Mission : *Non est nobis pars in David, neque hereditas in filio Isai.*

2. Reg.
10. 1.

Cependant ni l'un ni l'autre n'est véritable. Tout ce que nous avons dit du monde & de ses dangers est vrai ; mais il ne s'ensuit pas qu'on ne s'y puisse sauver. Ce que nous avons dit de la vocation de S. François de Paule est vrai ; mais il ne s'en suit pas qu'elle ne soit pas pour tout le monde : c'est ce qu'il est important de faire voir, par l'établissement de quelques vérités, qui démêleront ces difficultés.

Il est certain en général que les Religieux & les gens du monde ont les mêmes obligations essentielles, qu'ils sont appelés à la même fin, & qu'ainsi tous les préceptes qui regardent la fin les regardent également.

Ainsi les gens du monde ne sont pas moins obligés que les Religieux, à

aimer Dieu, à vivre de Dieu, à vivre
selon l'esprit, à n'aimer pas le monde,
à haïr la concupiscence. C'est à tous
les Chrétiens généralement, que saint
Jean dit : *N' aimez point le monde, ni* 1. Joan.
tout ce qui est dans le monde, parceque 2. 15.
tout ce qui est dans le monde est concu- v. 17.
piscence de la chair, des yeux, & or-
gueil de la vie. C'est à tous les Chré-
tiens qu'il est dit : *Ne vous conformez* Rom. 12.
point au siècle. C'est à tous les Chré- 2.
tiens qu'il est commandé, *de s'abstenir* 1. Petr.
des desirs charnels qui font la guerre à 2. 11.
l'esprit : ABSTINETE vos à carnalibus
desideriis quæ militant adversus ani-
mam. C'est à tous les Chrétiens qu'il
est dit : *Si vous vivez selon la chair,* Rom. 8.
vous mourrez. C'est à tous les Chré- 13.
tiens qu'il est commandé *de mener*
une vie spirituelle : Si spiritu vivitis, Gal. 5.
spiritu & ambulate. Soit dans le mon- 2.
de, soit hors du monde, la seule ex-
tinction de la charité suffit pour faire
périr les âmes : soit dans le monde,
soit hors du monde, *Quiconque n'aime* 1. Cor.
pas Jesus-Christ, est anathème. Quelle 26. 22.
différence y a-t-il donc entre les gens
du monde & les Religieux ? Elle con-
siste, Messieurs, non dans la fin, mais
dans les moyens : tous tendent à la

même fin , mais on y tend par *divers* les voies.

On ne dit pas que tout le monde soit obligé à la vie Quadragesimale , ni aux autres pratiques que les Religieux se sont proposées avec tant d'utilité ; mais on dit que tout le monde est obligé à la pénitence , & à la fin de la pénitence. Car ce qu'il faut bien remarquer , Messieurs , est que si l'on n'est pas obligé dans le monde aux mêmes moyens particuliers, on est obligé aux mêmes moyens généraux. On n'y est pas obligé à telle ou à telle pénitence , mais on y est obligé à la pénitence , & à une pénitence proportionnée à ses péchés,

On n'y est pas obligé à telles & telles prières , mais on y est obligé à la prière , à l'esprit de prière , & à une prière capable de conserver la charité dans le cœur , & de résister à l'impres-sion des objets du monde & aux tentations. On n'y est pas obligé à la même retraite que les Religieux , & accompagnée des mêmes circonstances , mais on y est obligé à la retraite & à la séparation du monde ; & c'est pour-quoi les paroles de mon texte ne sont pas si particulières aux Religieux, qu'

elles ne regardent aussi les Chrétiens qui vivent dans le monde : C'est à tout le peuple de Dieu , qu'il est dit , *Vade popule meus , &c. Allez mon peuple , &c.*

Mais quelle sera cette retraite commune à tous les Chrétiens , à laquelle le Prophète les exhorte de se réfugier pour éviter la colere de Dieu ?

Elle consiste , Messieurs , en deux choses : Premièrement , dans la séparation actuelle du monde déréglé. Ainsi un Chrétien qui a quelque soin de son salut , ne se trouve jamais dans les assemblées de jeu & de divertissement : une mere qui a quelque soin du salut de ses enfans & du sien propre , ne permettra jamais à des filles de se trouver dans des conversations , ni parties de jeunes gens & de jeunes filles , & quelque honnêtes qu'on les représente , elle répondra à ceux qui les en sollicitent , que ces conversations ne peuvent passer que pour une école de l'amour du monde , c'est-à-dire pour une école de mort.

Secondement cette retraite consiste à se faire dans son cœur une solitude , où l'ame lassée des affaires séculières , puisse se renouveler devant Dieu dans

Ps. 30.
31.

le silence ; c'est de cette retraite dont il est dit : *Abscondes eos in abscondito faciei tue à conturbatione hominum ;* Vous les retirerez des troubles des hommes dans le secret de votre face. Ceux , Messieurs , qui vivant dans le monde , n'ont de commerce avec le monde que dans la pure nécessité , & qui hors de-là se retirent dans leur maison & dans leur cœur pour y adorer Dieu en silence , pour y apprendre la regle de la conduite qu'ils doivent garder avec les hommes , pour s'y purifier des fautes qu'ils ont contractées , font partie de ce peuple qui s'enfuit dans ses cellules , & qui évite par ce moyen la colere de Dieu.

Ils pratiquent aussi ce que dit le même Prophète , *De fermer ses portes sur soi*, CLAUDE *ostia tua super te ;* parce qu'ils ferment autant qu'ils peuvent routes les avenues & toutes les portes par où le venin de l'esprit du monde pourroit entrer dans le cœur. Ils ferment la porte de l'oisiveté par le travail , la porte des discours séculiers en ne conversant avec les hommes que par nécessité , la porte des mauvaises lectures en renonçant aux Romans & aux Comédies , qui sont au-

tant de portes par où le diable se fait entrée dans le cœur ; ils ferment la porte au plaisir , en se réduisant à la simple nécessité dans l'usage des créatures ; celle de l'ambition , en se réglant toujours dans chaque condition sur ceux qui y sont les plus modestes ; celle de l'avarice , en donnant aux pauvres leur superflu , & en mettant Jesus-Christ au nombre de leurs enfans.

En vivant de cette maniere , Messieurs , il est vrai qu'on se peut sauver dans le monde , quelque dangereux qu'il soit pour les ames , & l'on pratique ainsi ce qui fait le sujet de la Mission de S. François de Paule. Si l'on ne le suit pas dans les observations particulieres qu'il a établies , on le suit dans son esprit général & essentiel , on pratique la pénitence à laquelle il est venu appeller les hommes ; on se sépare du monde , dont il a eu dessein de séparer les Chrétiens ; on se cache à la colere de Dieu , & l'on peut légitimement esperer que l'on échapera à ce ravage effroyable , que Dieu permet au démon de faire des ames dans son Eglise , soit par le feu dévorant des péchés visibles , soit par le froid

mortel de l'extinction de la charité ; mais si l'on prétend pouvoir vivre dans un lieu si contagieux , sans précautions , sans préservatifs , sans remèdes pour résister au venin qui est répandu de toutes parts , en vérité , Messieurs , on cherche à se tromper , & à s'entretenir dans une funeste illusion.

Puisque nous tendons au même but , quoique ce ne soit pas par la même voie , il en faut néanmoins qui soient proportionnées. Notre but est de nous conserver dans l'amour de Dieu , & dans la haine du monde. Vivons donc d'une manière qui tende à conserver , à augmenter cet amour , & à produire cette haine. Ne vous imaginez pas que cette voie soit si pénible , quoiqu'elle vous prive de plusieurs satisfactions sensuelles & séculières , elle a aussi ses plaisirs & ses satisfactions.

*Serm. 15.
de verb.
Apost.
nov. Ed.
Serm.
169. n. 8.*

Il ne faut pas croire , dit S. Augustin , que l'iniquité ait des délices , & que la justice n'en ait pas : mais quand il s'agiroit de renoncer à toute satisfaction durant votre vie , & de vous tenir cachés pendant tout le temps qu'elle durera ; qu'est-ce que l'espace d'une vie ? C'est un peu de temps , dit

de saint François de Paule. 393
notre Prophète , *abscondere modicum* ;
c'est un moment , *ad momentum*. Il ne
mérite pas d'autre nom dans la vérité :
& cependant ce moment de retraite
vous produira une éternelle sûreté, il
n'y aura plus de colere de Dieu à
craindre pour vous quand ce moment
fera passé , il passera avec votre vie ;
& si vous évitez de mourir spirituelle-
ment pendant ce moment , vous serez
pour jamais exempts de la mort par la
jouissance de la vie éternelle & bien-
heureuse où vous conduise le Pere, le
Fils & le Saint-Esprit. Amen.

Fin du sixième Volume.



TABLE

DES MATIERES

Contenues dans ce sixième Volume.

A

ABSOLUTION n'est pas la seule condition de la pénitence, page 9, 10.
Actions, quelle doit être leur fin, 12. Nécessité d'en faire de bonnes, 15, 16. Règle des actions qui regardent Dieu, & de celles qui regardent le prochain, 39. Il n'est jamais permis d'agir témérairement & sans intelligence, 54. Une action peut être bonne par rapport à un objet, & mauvaise dans ses circonstances, 87. La grande règle de toutes nos actions est de nous conformer au jugement que Dieu en porte, 110. Il est dangereux de décider qu'une action est péché mortel lorsque la vérité ne nous est pas tout-à-fait connue, 112. On ne considère que celles des Grands, 149. Il y a plus à s'instruire dans celles des petits, 150. Tout ce que font les hommes est grand & important, 151. Leurs

TABLE DES MATIERES. 395

actions sont éternelles , 151. Actions nécessaires , actions volontaires , leur regle , 169. Différentes regles des actions , 255. Voyez *Charité*.

Affection , à qui elle est dûe , 21 , 22

Air. L'air hardi , décisif & entreprenant , sont scandaleux , 101. Mauvaises suites de l'air décisif , 101 , 102 , 346 , 347

Ajustemens , regle qu'il y faut suivre , 209 , 210

Allegories , on ne peut les condamner , 312 , 313. Autorisées par les Peres , 313. Il y en a beaucoup dans l'Ecriture-Sainte , 314-employées par Jesus-Christ , *ibid*. Regle à y observer , 315. Avantage qu'elles ont , 318

Ambitieux. Comparaison des ambitieux à ceux qui voient un cercle où ils ne parviennent jamais , 273

Ame. C'est une grande affaire que d'être chargé de son ame , 336 , 337. voyez *Dieu*.

Amis. Ce que l'on peut faire pour eux , 163 , 164. Ceux qu'on ne choisit pas , 336

Amitiés. Il y a peu d'amitiés qui ne tiennent de la cabale , 325

Amour. Il approche les objets , 230

Amour-propre. Nourriture d'amour-propre dûe aux *Serviteurs* , 204 , 205. Son adresse à se déguiser ses défauts , 218. Voyez *Royaume*.

Apprendre. Nous n'apprenons rien que de Dieu , c'est-à-dire de la vérité , 258

Appui. Chacun en a besoin , 26

Arbitres. Voyez le second Ecrit du neuvième Traité depuis la page 176. Fonction d'Arbitre est en quelque sorte Episcopal , 178.

R.vj

But que doit avoir leur charité , 178. Grand rapport entre un Arbitre & un *Confesseur* , 183. Application qu'ils doivent apporter , 184, 186. Egards qu'ils doivent avoir pour les loix , 186 - 188. Quand on peut se relâcher en quelque chose , 189, 190. Ce qui distingue les Arbitres équitables de ceux qui ne le sont pas , 189. Ils doivent réduire les formes au fond , 198. Voyez *Charité. Différends. Evêques.*

Artifices , voyez *Conduite.*

Avertissemens. Il y a peu de vertu à les souffrir , quand ils sont donnés de bonne grace , 254, 255. Dispositions des hommes à l'égard des avertissemens , 330, 332

Aumône est nécessaire , 19

Avocats. *Juges* s'accoutument à ne connaître qu'une justice légale , 166. Abus qu'ils en font , 166, 167. doivent distinguer les Offices nécessaires des Offices libres & volontaires , 168, 169. Voyez *Prévention.*

B.

BE A U T E'. Celles de la nature plus estimables que celles de l'art , 242, 243. Celle des créatures vient de Dieu , 257

Bénéfices , voyez *Charles.* (S.)

Bien. Rien de plus contraire à la *Charité* que d'empêcher de le pratiquer , 46, 47. C'est s'opposer à Dieu , 47

Biens mal acquis , combien dangereux , 178, 179. Ne pas disposer légèrement de son bien , 218, 219. Biens nécessaires, pour-

DES MATIERES. 397

quoi ils nous sont donnés, [219](#). *Tentations* attachées au manquement des biens temporels, [220](#), [221](#). Biens sont des réalités chimiques, [273](#), & *suiv.* Leur amas avec un seul défaut suffit pour rendre malheureux, [280](#). Voyez *Religion*.

Bizarrie. En quoi elle consiste, [320](#), [321](#). Il est dangereux d'en avoir la réputation, [319](#), [320](#). Son vrai caractère, [321](#). Moyen de l'éviter, [321](#).

Blâmer. Ne pas blâmer les autres pour s'attirer des louanges, [353](#).

Bonheur n'est sensible que par la délivrance du mal, [230](#).

C

CARESME. Pourquoi institué, [380](#)-[383](#). *Cérémonies*. Leur origine, [224](#).

Chagrin ne doit pas être la mesure du divertissement, [351](#), [352](#). Le souffrir comme un autre mal, [352](#). à moins qu'il ne soit invincible, [353](#).

Charité. Obligation de satisfaire aux œuvres de charité, [15](#), [16](#). Quelles elles sont, [16](#), [17](#). En quoi un homme de bien doit faire consister sa charité, [40](#), [41](#). A quoi elle nous oblige, [46](#). La charité est inséparable de l'*Humilité*; pourquoi, [66](#). Danger à craindre dans les actions extérieures de charité, [66](#), [67](#). On peut faire les plus éclatantes sans charité intérieure, [68](#), [69](#). - est la vertu des *Arbitres*, [176](#), [177](#). Voyez *Bien*. *Humilité*.

Charles (S.) comment il donnoit les *Bénéfices* par le *Concours*, [188](#).

Chasse. Pourquoi on l'aime , 238 , 239
Chrétiens : leur joie ; ses objets , 13 , 14 -
 & sujets , 14. Le *Repos* d'un Chrétien a ses
 occupations , 337. Voyez *Retraite*.

Cœur. En quoi consiste sa pureté , 20

Communauté. Quiconque y veut être mal ,
 on le laisse faire , 326. Il y a toujours des
 gens qui s'y accommodent aux dépens des au-
 tres , 326

Concours , voyez *Charles* (S.)

Condescendance. Besoin que l'on en a , 217

Conditions. Ce qui nous trompe en en com-
 parant les avantages , 245 , 246

Conduite. Toute conduite artificieuse est
 un scandale , 100. Conduite scandaleuse , 101.
 Voyez *Dieu*.

Conduites extraordinaires. Voyez le *cinquié-
 me Traité* depuis la page 82. Ce n'est pas
 par ces conduites qu'il faut juger de la solidité
 de la *vertu* , 83. Elles ont été rares dans les
 Saints , 83. Leurs dangers , 84, & *suiv.*

Confesseurs. Comment ils doivent absou-
 dre , 183 , & *suiv.* Un mauvais Confesseur se
 damne en damnant les autres , 328. - est un
 monde d'iniquité , 328 - se charge des péchés
 des autres , 328 - est ministre de la justice de
 Dieu , 329. Voyez *Arbitres*.

Confession n'est la seule condition de la pé-
 nitence , 10. On doit être toujours prêt d'al-
 ler à confesse , 281

Confiance. Fondemens de la confiance chré-
 tienne , voyez le *premier Traité* depuis la p. 1.
 Dieu commande de faire ce qu'on peut pour
 l'avoir , 2. Il y a un état où l'on peut en avoir

DES MATIERES. 399

une juste , 4. Fausse confiance, son effet , 6 ,
7. Il faut beaucoup s'examiner sur la con-
fiance que l'on prend en certaines personnes ,

325 , 326

Conseils. Leur pratique n'est pas de néces-
sité , mais il est de nécessité de n'en pas dé-
tourner , 55 , & *suiv.* - sont quelquefois de
nécessité , 56. Refuser de les observer , c'est
ne pas connoître le don de Dieu , 63

Contrariétés. Combien l'homme en est capa-
ble , 278

Conversation. Avec combien de précaution
on doit converser avec les autres , 58 - scan-
daleuse , sans que l'on y pense , 98. Combien
celle des Femmes est dangereuse même aux
Ecclésiastiques , 321-324

Conversion , ce que c'est , 10

Conviction , voyez *Devoirs*.

Crainte nécessaire à l'humilité , 82

Crédit. Si c'est usure à un *Marchand* de ven-
dre plus cher à crédit, voyez le huitième *Traité*
depuis la page 112. On ne voit point que les
Peres l'aient condamné , 115 - ni les *Décree-*
tales , 116 , & *suiv.* Mais il y a péché à ven-
dre beaucoup plus cher , 119 , & *suiv.* Ré-
ponse à une objection tirée de saint Thomas ,
123 , & *suiv.* Ce seroit ruiner le trafic que
de les obliger de vendre également à crédit
comme argent comptant , 136 , & *suiv.*

Crimes. La grâce leur est quelquefois dûe ,
& quand , 269 , 270

D

DANGER dans tous les états & dans toutes les conduites ; pourquoi , 82

Décifif , voyez *Air*.

Défaut. Qu'on n'a jamais sujet de se plaindre de ceux qui nous accusent de quelque défaut , voyez *le septième Traité depuis la page 104*. Nous ne devons pas nous en plaindre , même quand on se trompe , 106 , & *suiv.* On peut ne pas connoître les défauts par aveuglement , 109 , & *suiv.* Ce qu'il faut faire si on nous condamne , quoique nous soyons innocens , 110. Ceux qui ne les ont pas , ont je ne sais quoi qui en donne l'idée , 319. Voyez *Amour-propre*.

Déguisement. Tout déguisement est scandaleux , 100

Demander. Avantage de ne rien demander , 325 , 326

Devoirs des inférieurs & des supérieurs , voyez *le second Traité depuis la page 21* . - envers les hommes , 21 , & *suiv.* Devoirs de conviction , de doute , d'opinions , 161 , 162

Dévotion. On s'en pique comme d'autre chose , 59

Dieu commande de diminuer l'incertitude du salut , 2 . - exige de tout le monde l'Humilité , 69 . & ne conserve la vie que pour l'Humilité , 70 . ne peut souffrir l'Orgueil sans le punir , 73 . - a deux sortes de conduite intérieure sur les *ames* , 83 . On le connoît d'autant plus qu'on est plus convaincu qu'on igno-

DES MATIERES: 401

re sa conduite, 282, & *suiv.* Comment ce qui est dit par son Esprit se multiplie, 285

Différends qui peuvent être mis en arbitrage, 181-184. Quand on peut juger que l'on a raison dans les différends avec des personnes très-habiles, 212, & *suiv.* Combien cet état est pénible, 213, & *suiv.*

Directeurs. Discernement à faire dans le choix, 90, & *suiv.* Ils sont faciles à l'égard des Riches, 200 - indifférens aux pauvres, 201. Pourquoi ils cachent les péchés aux hommes, 218. On abuse des conférences que l'on a avec eux, 349. Raisons de les desirer, 350, & *suiv.*

Direction. On en a pour de l'argent, 200

Divertissemens. Ne les pas mesurer sur le besoin d'éviter le chagrin, 351. Si l'on en prend, qu'ils n'aient rien de dangereux, 352, 353

Domination. L'homme la desire naturellement, 22

Doute, voyez *Devoirs.*

E

ECCLESIASTIQUES. Celui qui voit des Femmes est à demi marié, 321. Ils n'en doivent prendre aucun avis pour ce qui les regarde, 321, 322

Ecrire. Pourquoi l'on écrit, 215

Ecrits. Mauvaise maniere de reprendre les écrits, 254

Ecriture-Sainte. Pourquoi elle n'excite qu'à louer les ouvrages de Dieu, 240 - 242. Son

- style est inimitable , 253
Edifier. S'édifier des mauvais *exemples* , 300.
 Moyen de ne manquer jamais de sujet d'édifi-
 cation , 300 , & *suiv.* Comment on édifie , 293
Eloquence. Effet qu'elle doit produire , 259
Engement. La raison d'engagement est une
 raison d'impiété , 251 , 252
Entreprenant , voyez *Air*.
Entretien. Moyen de n'en manquer jamais ;
 ses utilités , 292 - est dangereux ; forme ce-
 pendant l'esprit , 292 , & *suiv.* Fin que l'on
 y doit avoir , 294. Moyen de le rendre utile ,
 295 , & *suiv.*
Erreurs. Toutes nos erreurs sont scanda-
 leuses , 99 , 100
Esperance. Négligence à l'augmenter , 3 ,
 & *suiv.*
Esprit. Ce que l'on appelle bon esprit n'est
 pas grande chose , 207 , 208. Défauts d'un
 bon esprit souvent équivalens à la bêtise ,
 208. Supprimer son esprit & pourquoi , 208.
 Ebullitions d'esprit , 202 , 210. Trois sortes
 d'esprits , 212. Esprits de mouche , 258. Dif-
 férence entre l'abondance de la lumière & la
 justesse d'esprit , 263. Esprits stupides dans leur
 froid sont spirituels dans leur chaleur , 264.
 Deux sortes de défauts d'esprit , 270 , & *suiv.* Ve-
 ritables gens d'esprit , 272. Délicatesse d'es-
 prit vient de foiblesse , 280 , 281. Combien
 il est étroit & injuste , 285 , 286
Estime. On desire naturellement celle des
 autres , 22 , 23. Ce qui produit ce desir , *ibid.*
 Voyez *Paroles*.
Etat. L'homme ne connoît pas son état avec

certitude, [1](#), & *suiv.* En rendre grace à Dieu ;
pourquoi, [2](#). Etats où l'on ne sçauroit avoir
qu'une réponse de mort, [3](#). Etat qui donne
lieu d'espérer en la miséricorde de Dieu, [5](#),
& *suiv.*

Evêques, autrefois arbitres des différends
des Chrétiens, & pourquoi, [177](#), [178](#)

Excuse accompagnée de fierté est scandaleuse,
100

Exemple, voyez *Edifier*.

F

FANTASIE, semblable au raisonnement,
[259](#), & *suiv.*

Fautes. Deux choses nous y attirent des
maux, [266](#). Elles sont utiles, [298](#), [299](#). Il
faut profiter de celles des autres, [299](#), & *f.*

Femmes veulent être aimées, [239](#). Manières
des femmes mondaines formées par le
diable, [259](#). Celles de piété en retiennent
toujours beaucoup, [259](#) - sont affoiblissantes,
[322](#) - ennemies de la pénitence, [322](#). En
avoir une pour conseiller, c'est avoir une
double concupiscence, [322](#) - semblables à la
vigne, [323](#). Le commerce avec elles se termine
à une galanterie au-moins spirituelle,
[323](#)

Foi. Quelle elle doit être pour nous donner
de la confiance, [8](#), & *suiv.*

Force. En quoi un homme de bien doit faire
consister la sienne, [40](#). Voyez *Religion*.

S. François de Paule. Voyez son Panegyrique
depuis la page 354

G

GALANTERIE. Il y en a une spiri-
ruelle, 321

Grands. Leurs passions ne paroissent pas
tant que celles des petits, & pourquoi, 149,

& f. On ne considere que leurs actions, 149

Guerre, voyez *Soldats*.

H

HABITS, pourquoi on y est magnifi-
que, 232

Hardi. Voyez *Air*.

Hommes. Ils ne sont jamais assurés de per-
sévéraler, 1. Leur incertitude à l'égard de leur
salut, 1, 2. Ils fuient naturellement la sujé-
tion, 22. Ils ne sont point par leur nature
faits pour être sujets aux incommodités de la
pauvreté, 72 - aspirent à l'infailibilité, 252,
253. - ne peuvent demeurer sans loix, 310.

Voyez *Avertissement. Contrariété. Etat. Force.*

Humeur. Rois d'humeur, 203, 204

Humilité. Sur celle qui doit accompagner
les œuvres extérieures de charité, voyez le IV.
Traité depuis la page 66. - est inséparable de la
charité intérieure, pourquoi, 66. - est sou-
vent séparée de la charité extérieure, 67. C'est
le principal emploi de toute la vie, 69, 70.
On doit s'examiner beaucoup sur cet article,
70, 71. Vues d'humilité que la charité envers
les pauvres peut donner, 71, & *suiv.* - est la
voie du salut. 82. Comment elle peut naître
d'orgueil, 279, 280 Voie de l'humilité, 346.
L'humilité mesure de la vertu, 379. Voyez
Charité. Crainte. Dieu. Orgueil.

I

ID'EES outrées que l'on se forme , 343 ,
 344. Prudence nécessaire pour ne les pas
 communiquer aux autres , 344

Jesus-Christ, Docteur unique de la science
 du salut , 307 , 308

Jeûner, ce que c'est , 19

Illusion à craindre dans les conduites ex-
 traordinaires , 84. Comment on y tombe , 85.

Moyens pour s'en préserver , 89 , 90

Impossible, difficile de juger de ce qui l'est ,
 225

Imprudence. Etre affligé des maux qui arri-
 vent par imprudence , 261

Imprudens sont quelquefois plus prudens
 que les autres , 299 , 300

Incertitude du salut , 5 , & suiv. Il y en a
 des degrés où il n'est pas permis de demeurer ,
 2 , & suiv. On est coupable de ne pas tra-
 vailler à en sortir , 3 , & suiv. C'est même
 un nouveau péché 3. Quand elle est tolera-
 ble , 4. Voyez Dieu.

Infailibilité, voyez Hommes.

Inférieurs. Devoirs des inférieurs & des su-
 périeurs. Voyez le second Traité depuis la page
 21. Comment ils doivent reprendre ceux à qui
 ils doivent du respect , 40. En quoi consiste
 l'ordre établi de Dieu entre les supérieurs &
 les inférieurs , 41 , & suiv.

Injustice. Le plus grand malheur n'est pas
 de la souffrir , mais de la faire , 178

Innocence, Combien rare , 9. - a des cara-
 cteres inimitables au déguisement & à l'arti-
 fice , 165

Inquiétudes, voyez *Troubles*.

Joie, voyez *Chrétiens*.

Jugemens, Fautes que l'on commet dans ceux que l'on porte des *Supérieurs*, même intérieurement, 23, & suiv. 28. ou quoiqu'ils soient véritables, 24. On s'y attache trop, 26. Combien on y doit être retenu, 26, 27. Jugemens qui ne sont point contraires au respect dû aux *Supérieurs*, 29, 30. C'est une injustice de ne vouloir pas qu'un autre juge de nous comme Dieu en juge, 105. En acquiesçant au jugement de Dieu conforme à celui de l'homme, l'on apaise Dieu, 105, 106. On est moins en danger de se tromper en jugeant en mal qu'en bien, 227. Pour bien juger des choses, il faut en séparer ce que la vanité y mêle, 108, & suiv. 237.

Jugement dernier, il faut y marcher ainsi qu'à la mort avec confiance en la miséricorde de Dieu, 4.

Juges. Leur Sentence doit être conforme à celle de Dieu, 180, & suiv. Voyez *Avocats*. *Justice*. *Prévention*.

Ivresse, rare de s'enivrer tout seul, 239.

Jurisprudence. Ses maximes ne dispensent jamais de celles de la raison, 161.

Justice est la vertu des Juges, 177.

L

LOIX ne sont pas injustes, & comment, 168, & suiv. Voyez *Hommes*.

Louanges sont souvent un sujet de scandale, 97. Se louer est une conduite scandaleuse, 101. Combien il est difficile de louer,

217, 228. Il faut ne pas blâmer les autres pour se faire louer, 353

Lumiere. De deux sortes, 43, 44. Voyez *Ordre. Respect.*

M

MALTRAITE'S. Pourquoi on prend leur parti, 248

Manger & plaisir qu'on y prend, 239

Marchand. Gain légitime qu'il peut faire, 124, & suiv. Comment il ne gagne pas plus en vendant plus cher à crédit, 130. Pertes auxquelles il doit avoir égard pour régler le gain, 130, & suiv. Le dommage rehausse le prix de leurs marchandises, 128. Péchés des Marchands ne sont pas péchés de profession, 132. Voyez *Crédit. Usure.*

Mariage, ce qui en fait la douceur, 321

Mauvais. Ce qui est mauvais selon Dieu, est absolument mauvais, 264

Maux, comme maux doivent être un sujet de joie, 265. Ce que Dieu veut de nous, quand nous nous les sommes attirés, 266. - sont des réalités chimeriques, 273, & suiv. Il est utile de s'affliger de ceux que l'on attend, 297. Voyez *Religion.*

Maximes, il y en a peu de générales, 264

Mensonges. On ment en disant vrai, 244, 245

Mérite, le connoître avant que de l'estimer, 205

Minimes, esprit de leur Ordre, 176, & s.

Modération. Personnes modérées, contredites & contredisantes, 201. Deux sortes de

modération,

202

Mœurs, voyez *Religion chrétienne*.

Monde. On ne peut y prétendre toutes sortes d'avantages, [324](#). Ceux qui y ont peu de crédit, [324](#), & *suiv.* Qui s'y humilie sera humilié, [326](#). Description de ses dangers & de ses maux, [362](#), & *suiv.* [368](#), & *suiv.* - est rempli des morts, [363](#), & *suiv.* En le quittant il faut le détruire en soi, [375](#). Nous le portons en nous, [375](#). Gens du monde ont les mêmes obligations essentielles que les Religieux, [386](#), & *suiv.* Voyez *Passions*.

Monitoires, obligations où ils mettent, [246](#)*Montagne*. Jugement de son Livre, [235](#), [236](#)

Mort. Il est inutile d'en vouloir diminuer la crainte, [222](#). Peu de gens la craignent, [222](#), & *suiv.* Pourquoi on est peu frappé de celle de l'ame; [359](#), & *suiv.* Le corps ne meurt qu'une fois, & l'ame une infinité de fois, [369](#)

Mortification, voyez *Solitude*.

Mots ne signifient pas la même chose en diverses bouches, [229](#)

O

OBEISSANCE. Du mal qu'il y a à en détourner une personne, voyez *le troisième Traité depuis la page 46*. Avantages de l'obéissance, [47](#), & *suiv.* [58](#), & *suiv.* C'est un moyen de retourner à Dieu, [48](#), & *suiv.* Il faut n'en pas détourner même dans les petites actions, [54](#), & *suiv.* C'est dans ces petites choses que consiste l'éloignement que l'on en a, [58](#), & *suiv.* Elle rend nos œuvres précieuses, [64](#)

Objets.

DES MATIERES. 409

Objets. Ceux du monde sont comme des miroirs , 255 - 258

Opinion , voyez *Devoirs*.

Ordre établi de Dieu entre les supérieurs & les inférieurs , en quoi il consiste , 42 , & *suiv.* *Ordre* de dignité , 42. *Ordre* de lumière , 43. *Ordre* de la sagesse de Dieu dans les Elus , 56

Orgueil , est le plus grand & le plus dangereux des maux de l'homme , 2. - produit le desir de la domination , & la fuite de la sujétion , 22. Voyez le *quatrième Traité depuis la page 66.* Punition qui lui est proportionnée , 73. Le plus grand orgueil est de ne vouloir pas que l'homme condamne en nous ce que la vérité y condamne , 106. Rien de plus humiliant , 279. rend l'humilité nécessaire , 388. Sa fin quand il se défend , 346. Il est la plus grande porte du péché , 376

Ouvrages. Pourquoi l'Ecriture n'excite à louer que ceux de Dieu , 240 , & *suiv.*

P

PARDON. Nécessité de pardonner au prochain , 20

Paroles ont besoin d'être aidées d'estime , 25 , 26. Quand elles sont contraires au respect , 32 , & *suiv.* Il faut s'accoutumer à parler humblement , 102. Il y a dans le monde une pente à parler de tout au hasard , 346. Comment y résister , 346 , & *suiv.*

Passions. C'est nous scandaliser que de les favoriser , 95 , & *suiv.* Elles sont toutes des espèces de scandale , 99. La corruption de cœur qu'elles causent paroît plus dans les pe-

Tome VI.

S

rits que dans les Grands , 149. Comment les voir dans leur difformité naturelle , 150. Le monde n'en évite que les effets extérieurs , 367 , 368

Pauvres. Voyez le quatrième Traité depuis la page 66. Leur soin enferme quelque autorité , 67 , & suiv. Ils sont l'image d'orgueilleux humiliés , 71. Pourquoi on le devient , 72. Ceux qui ne sont pas pauvres doivent encore plus s'humilier comme n'étant pas punis de leur orgueil , 72 , 73. Grandeur du rabaissement où ils sont , 74 , & suiv. Cela nous donne sujet de les préférer à nous , 75. Avantage de ce rabaissement , 75 , & suiv. Vues que doit fournir cette préférence de l'état des pauvres à celui des riches , 76. Deux sortes de pauvres , 76. Pourquoi Dieu permet la pauvreté extérieure , 76 , & suiv. Les pauvres savent mieux faire leur métier , que nous celui de pauvres intérieurs , 77. On est souvent pauvre des biens du monde par sa faute , & de même des biens intérieurs , 78. Avantages de la condition des pauvres , 77-81

Péché. Nos péchés sont cachés par diverses raisons , 218. Il est nécessaire qu'il soit puni , 223 , & suiv. Moins nous sentons nos péchés , plus ils nous chargent , 262

Péché mortel , rarement réparé , 9 , 10. Il est dangereux de décider qu'une action est péché mortel , lorsque la vérité ne nous est pas tout-à-fait connue , 112 , sur-tout lorsqu'il s'agit de péchés qui obligent à restitution , 113

Péché veniel. Obligation de le réparer , 18 ,

DES MATIERES. 411

Et suiv. Son effet , 18 , 19. La négligence à le réparer n'est pas toujours venielle , 19

Pécheurs. Etat de son ame , 309

Pénitence. On n'en sçait pas les conditions , 9 , 10. est rare , 10 , 11. est de précepte , 29

Philosophes n'ont connu qu'une des trois parties de la pénitence , 250

Plaisirs. Deux manieres de s'y abandonner , 232 , *Et suiv.*

Possible. Difficile de juger de ce qui l'est , 225

Prédicateurs, Prédication. Celle de S. Jean comprise en peu de mots , 251. Toutes les autres n'en sont que des paraphrases , 251. *Prédicateurs* ne se corrigent point de la longueur de leurs Sermons , 295

Prêtre. Quel respect lui est dû , 42 , 43

Prévention. Voyez le premier écrit du neuvième Traité depuis la page 160. Nécessité à toutes personnes d'éviter la prévention , 160 , *Et suiv.* Défauts où l'on tombe sous prétexte de l'éviter , 162 - viennent plus du cœur que de l'esprit , 162 , *Et suiv.* Abus que les *Juges & les Avocats* font de la maxime qu'il ne faut point se prévenir , 166 , *Et suiv.*

Prière est nécessaire ; ses conditions , 19 , 20

Princes , voyez *Vérité.*

R

RAISON , voyez *Jurisprudence.* Usage légitime de la raison , 161. Son abus , 162. Elle est un maître commun , 312

Raisonnaillerie & Raisonnement sont sem-

S ij

blables,

260, & suiv.

Reconnoissance. Etendue qu'elle doit avoir,

340, & suiv.

Religion. La chrétienne rend seule raison des Biens & des Maux, 306. Elle attache sans erreur la justice à la Force, 303, & suiv. Nulle Religion n'a pris soin des mœurs que la chrétienne.

307

Repos, voyez *Chrétiens.*

Prendre, Conditions pour le bien faire,

104, & suiv.

Réproché. Rien de si vil,

2

Respect, à qui il est dû, 21, 22. En quoi il consiste, 22, 27. On cherche à le diminuer & à l'augmenter, 23. & suiv. Comment on le viole, 28. Le respect & la vérité ne sont point contraires, 30. Comment régler le respect dû aux Supérieurs, 31, & suiv. Quand les expressions y sont contraires, 32, 33. En quoi un homme de bien doit faire consister celui qu'on lui doit, 40. Respect dû aux personnes éclairées, 43, & suiv. Celui que l'on peut exiger ou non, 44, 205. Voyez *Ordre. Prêtre.*

Restitution du bien & de l'honneur, 194,

195

Retraite. Quelle est celle à laquelle tous les Chrétiens sont obligés.

388

Riches craignent peu la mort,

211

Roi, ce que c'est que de l'être; les Rois n'ont point d'amis,

203, 204

Royaume. Il y en a un petit dans le cœur des hommes dont l'amour propre distribue les charges,

333, & suiv.

S

SAINTS. Il est difficile de les louer & d'en faire la vie, [227](#), [228](#). Peu instruits ils font plus de fruit que les *Sçavans* qui ne font pas Saints, [302](#), [303](#). Pourquoi ils ont cherché la *solitude*, [369](#), & *suiv.* Salut est l'unique bien des hommes [1.3](#), [4](#). Il faut l'assurer le plus qu'on peut, [4](#). Combien il est aisé de faire sortir de la voie du salut, [57](#). Voyez *Jesus-Christ*.

Sçavans, voyez *Saints*.

Scandale. Voyez le *sixième Traité depuis la page 93*. Veritable signification de ce mot, [93](#), & *suiv.* Grands crimes moins scandaleux que certaines actions qui frappent moins l'esprit, [94](#). Exemples de ces scandales, [95](#), & *suiv.* Quoique le scandale ne produise point d'effet sur les autres, nous n'en sommes pas moins coupables, [102](#), [103](#).

Sécheresse. Défauts des personnes sèches, [287](#), & *suiv.* Raison de les souffrir, [290](#), & *suiv.*

Secours, ceux que l'on reçoit de Dieu immédiatement font une plus grande obligation, [329](#), [330](#).

Sentences injustes ne peuvent mettre en sûreté de conscience, [184](#), & *suiv.* [194](#).

Sentimens. Nous devons donner à tout le monde la liberté de nous dire les leurs, [36](#). La plupart des desordres vient de ce qu'on ne le fait pas, [36](#), & *suiv.* Différence entre le sentiment & la raison, [260](#), & *suiv.*

Servir. Il est honteux d'être servi, [203](#).

Serviteurs imparfaits utiles , 201. Voyez *Amour-propre*.

Soldats. Excuse de ceux qui tuent dans une guerre douteuse , 309.

Solitude est une des plus grandes mortifications , 239 , 240. Pourquoi elle est désagréable , 248 , 249. Ses avantages , 249 , & suiv. On n'y est pas mieux que dans le monde quand on est vuide de Dieu , 333. Il faut chercher à s'y occuper , 339. Voyez *Saints*.

Sots , qui le sont si doucement qu'ils ne s'en apperçoivent point , 270 , & suiv.

Sujétion , voyez *Hommes*.

Superflu. N'en pas disposer par caprice , 218 , & suiv.

Supérieurs. Leurs devoirs envers les inférieurs , voyez *le second Traité depuis la page 1*. On ne leur est pas sujet en tout , 22. Interpréter favorablement leurs actions & leurs paroles , quand on le peut sans blesser la vérité , 24. Ils ne sont ni impeccables ni infaillibles , 30. - ne sauroient donner trop de liberté aux inférieurs de leur dire leurs sentimens , 36. Combien il leur est préjudiciable de ne les pas savoir , 38. Comment ils doivent agir avec leurs inférieurs qui les reprennent , 42. En quoi consiste l'ordre établi de Dieu entre les supérieurs & les inférieurs , 42 , & suiv.

Sureté. En quoi consiste la véritable , 82. Voyez *Confiance*.

T

TALENS sont une dette envers Dieu , 17
Témérité est à craindre dans les conduites extraordinaires , 84 , & *suiv.* - produite par l'illusion , 87 , & *suiv.*

Temps que l'on doit connoître , & que l'on doit ignorer , 285

Tentations , voyez *Biens*.

Therese (Ste) Pourquoi elle défend de faire lire ses visions à ses Religieuses , 85 , 86

Troubles. Moyen de les bannir , 46

V

VANITE'. Sote vanité fine , en quoi elle consiste , 88 , 89 , 92 . - est un affaïsonnement général , 237. Rien de plus humiliant , 279. Voyez *Orgueil*.

Vérité. Chacun empêche qu'on ne la lui dise , 36. Mauvaises suites qui en naissent , 38. Il y a peu de vérités générales & sans exception , 160. La vérité a des caractères inimitables au déguisement & à l'artifice , 165. On a besoin de vérité , 217 . - est Dieu même ; est invincible , n'a pas besoin d'être soutenue ; & c'est par charité que Dieu oblige les hommes de la défendre , 245. Disposition que cela doit produire , 245. Obligation de la faire connoître en faveur de ceux qui sont persécutés pour elle , 237. Dieu cache sa vérité , 246 , 247. Les Gardes des Princes ne sont que pour repousser ceux qui voudroient leur dire la vérité , 253. Toute vérité vient de Dieu , 257. Elle seule nous apprend , 258.

Souvent on n'en profite pas, parcequ'elle est mal dite, [267](#), & *suiv.* C'est une beauté d'en découvrir plusieurs tout d'une vue, [268](#)

Vertu. Les vertus sont liées ensemble, [176](#). Comment il y en a de propres à certains états, [177](#), & *suiv.* On en juge par rapport à soi, voyez *Conduites extraordinaires*.

Vie, il y en a deux, celle du corps & celle de l'ame, [359](#), & *suiv.*

Vie religieuse. Avantages des servitudes qui s'y trouvent, [383](#)

Visions. Il y en a de véritables, [85](#). Ce qui les produit souvent, [85](#), & *suiv.* Voyez *Ste Therese*.

Visite. On doit connoître le temps de la visite de Dieu, [284](#). Mesure à garder dans les visites, [294](#), & *suiv.*

Vocation. Ses commencemens sont foibles, [247](#), [248](#)

Volonté propre. Nous voulons que nos actions soient assaisonnées de son sel, [62](#), [63](#)

* *Usure.* Si c'est usure que de vendre plus cher à crédit, voyez *le huitième Traité depuis la page 112*. Elle est un péché, [113](#), [114](#). Si la raison naturelle peut l'excuser, [114](#). La loi de Dieu expliquée par la Tradition la condamne, [115](#). On n'en doit pas porter la défense au-delà de ce qu'elle se trouve dans l'Ecriture & les Peres, [115](#). Ce que c'est que l'usure, [118](#). Ce qui en fait le péché, [119](#). Différence entre le Contrat de prêt & celui de vente, [121](#), [122](#)

Fin de la Table des Matieres du VI. Volume.

627278

SBW



TABLE

DES ENDROITS DE L'ECRITURE
Sainte expliqués dans ce Volume.

J O B , chap. 24. versf. 1.	page 283
P S E A U M E I. versf. 1.	229
12. 4.	110
30. 21.	390
57. 11.	301
118. 137.	105
ECCLESIASTI , chap. 2. versf. 1.	233
3, 4, 8, 22, 23, 24.	234
ECCLESIASTIQUE , chap. 2. v. 3.	110
4. 12.	360
13. 16.	58
J E R E M I E , chap. 16. 4.	365
L A M E N T A T I O N S , 2. 13.	231
O S E E , chap. 4. 15.	101
S. L U C , chap. 1. 79.	308
10. 21.	308
14. 15.	327
19. 42, 44.	284
23. 28.	268
24. 27.	315
S. J E A N , 19. 11.	305
E P I T R E aux Romains, ch. 8. versf. 6.	361
13. 1.	307
I. E P. aux Corinthiens, ch. 6. versf. 4.	181
S. J A C Q U E S , chap. 3. 6.	328
I. E P. de S. Jean, ch. 3. versf. 21.	8

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien-
amé GUILLAUME DESPREZ, notre Imprimeur ordinaire & Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire réimprimer & donner au Public des Livres, qui ont pour titre : *Leçons de Mathématique, de Physique, & de Géométrie, par feu M. l'Abbé Privat de Molieres de l'Academie Royale des Sciences : la Bible de Savi, avec ses Commentaires & des notes : l'Imitation de Jesus-Christ, par le même, sous le nom de De Bevil : Instructions sur les dispositions qu'on doit apporter aux Sacremens de Penitence & d'Eucharistie : ESSAIS DE MORALE, par M. NICOLE : la Logique ou l'Art de penser, par le même : Histoire des Variations des Eglises Protestantes, par M. Bossuet : ses Avertissemens aux Protestans : Exposition de la Doctrine de l'Eglise Catholique, par le même : Pensées de M. Pascal : Confessions de Saint Augustin, traduites par M. Arnauld d'Andilly : Soliloques & Méditations de Saint Augustin, traduites par le même : les Vies des Saints : Pensées Chrétiennes pour tous les jours du mois : Journée Chrétienne : Histoires pour les Catéchismes : s'il Nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, Voulant favorablement traiter l'Exposant : Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire réimprimer Iesdits Livres en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, & faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de quinze années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi à tous Libraires, & Imprimeurs, d'imprimer, ou faire im-*

primer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire
lesdits Livres, ni d'en faire aucun extrait, sous quel-
que prétexte que ce soit, d'augmentation, correction,
changemens ou autres, sans la permission expresse &
par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit
de lui; à peine de confiscation des Exemplaires con-
trefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun
des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à
l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant,
ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens,
dommages & intérêts; A la charge que ces Présentes
seront enregistrées tout au long sur le Registre de la
Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris,
dans trois mois de la date d'icelles; que la réimpres-
sion desdits Livres sera faite dans la plus exacte con-
formité aux anciennes Editions approuvées dans notre
Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux
caractères, conformément à la feuille imprimée &
attachée pour modèle sous le contre-scel des Présen-
tes; & que l'Impétrant se conformera en tout aux
Règlemens de la Librairie, & notamment à celui du
dixième Avril 1715. qu'avant de les exposer en vente,
les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie
à la réimpression desdits Livres, seront remis dans le
même état où l'Approbation y aura été donnée, ès
mains de notre très-cher & féal Chevalier le sieur
Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de
nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exem-
plaires de chacun dans notre Bibliothèque publique,
un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans
celle de notre très-cher & féal Chevalier le sieur
Daguesseau, Chancelier de France. Le tout à peine de
nullité des Présentes: du contenu desquelles Vous
mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, &
ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souf-
frir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement.
Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera
imprimée tout au long au commencement, ou à la
fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée,
& qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés
& féaux Conseillers & Secrétaires, soit ajoutée
comme à l'original. Commandons au premier notre
Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles
tous actes requis & nécessaires, sans demander autre

permission : & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le seizieme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cent quarante-cinq : & de notre Regne le trentieme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré le présent Privilege sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 46. fol. 400. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris ce 19. Juillet 1745.

Signé, VINCENT, Syndic.











